



J. Boucher. pin. 1766

J.M. Moreau del. 1766

Quod Sol, atque Imbres dederant, quod Terra crearat
Sponte sua, fatis id placabat pectora donum. *Lucret. Lib. V. 935.*



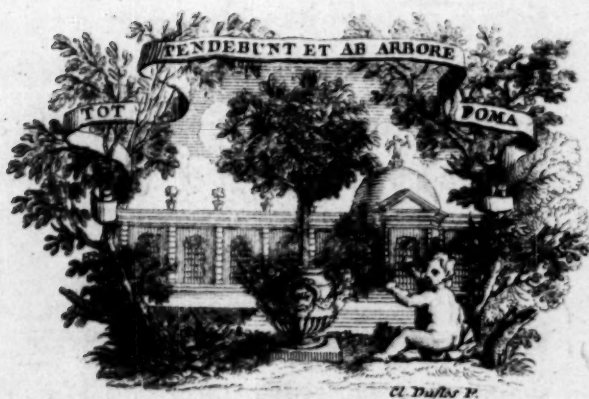
J. Boucher. pin. 1766

J.M. Moreau del. 1766

Quod Sol, atque Imbres dederant, quod Terra crearat
Sponte sua, fatis id placabat pectora donum. *Lucret. Lib. V. 935.*

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DE L'HOMME.

Nullius addictus jurare in verba magistri.
Horat. Ep. I.



A LONDRES

Chez NOURSE.

M. DCC. LXVI.

LIST OF

PHILOSOPHERS

DE L'HOMME

PHILOSOPHERS IN THE
PHILOSOPHERS IN THE

PHILOSOPHERS IN THE

PHILOSOPHERS

PHILOSOPHERS

PHILOSOPHERS

PHILOSOPHERS

PHILOSOPHERS

A V I S

A U L E C T E U R.

JE te donne, ami Lecteur, un ouvrage dont je souhaite qu'aucune des parties ne te paroisse nouvelle. Composé d'après les simples lumières du bon sens & de l'expérience, il ne doit contenir que tout ce que les gens de bon sens ont pensé, dit, ou écrit. S'il étoit autrement, je serois un visionnaire, ou le seul homme de bon sens. Je pense trop bien de moi pour croire l'un, & trop bien de mon espèce pour croire l'autre.

Tout l'avantage que je me propose est de rassembler dans mon ouvrage les lumières éparses dans une infinité d'autres ouvrages, & dans les têtes de tous les gens sensés; & cela sans chercher à copier, ni à imiter personne.

Tu penseras, sans doute, qu'il y a bien de la présomption à croire qu'en laissant faire ma raison, je me rencontrerai avec tous ceux qui ne pensent, ou qui n'ont parlé que raison. Mais pense ce que tu voudras, & lis-moi. Si tu trouves mon Livre, bon tu auras un exemple assez curieux de ce que peut le sens commun aidé d'un peu d'imagination, défriché par quelque lecture sans objet déterminé, & cultivé par une longue expérience continuellement réfléchie. S'il ne te paroît que passable, ç'en sera encore assez pour l'honneur du sens commun; & si tu le trouves absolument mauvais, j'aurai un grand motif de consolation dans le peu qu'il m'a coûté.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

DE L'HOMME.

INTRODUCTION.

IL est certain que de toutes les connoissances auxquelles se sont appliqués les philosophes anciens & modernes; il n'y en a point où l'on ait fait moins de progrès que dans la connoissance de l'homme. Depuis *Socrate*, qui, s'il en faut croire *Diogene Laërce*, fut le premier des philosophes anciens qui traita de la morale, & en recommanda l'étude à ses disciples, jusqu'à nos jours, on n'a fait, pour ainsi dire, que tour-

ner autour de l'homme , & se promener sur sa surface. Ce seroit une chose très-curieuse , & en même tems fort divertissante , que de voir un recueil raisonné des puérilités , & des absurdités même , qu'on trouve sur cette matière dans les auteurs les plus célèbres & les plus graves.

Mais un tel recueil demanderoit un tems & une patience que je n'ai jamais eus : d'ailleurs. je me suis toujours moins attaché à rechercher & à retenir ce que les autres pensoient , qu'à me faire , d'après l'expérience & la réflexion , une façon de penser indépendante de toute autorité humaine. Les plus grands hommes , la plus grande célébrité ne m'en ont jamais imposé. J'ai

cherché librement la vérité dans les livres de ceux qui s'étoient fait la plus brillante réputation : & quand, pour quelques traits lumineux, j'ai trouvé dans tous ces auteurs mille chimères, mille imaginations creuses, j'ai fait mon profit de ce que je trouvois en proportion de mes forces, & j'ai méprisé le reste comme des brillans colifichets moraux qu'on ne pouvoit regarder de près sans y reconnoître la main de la vanité & des préjugés humains.

Je me suis dit en lisant *Montagne*, c'est de tous les auteurs qui ont entrepris de parler de l'homme, celui qui avoit la vue la mieux faite pour le pénétrer. Mais excessivement prévenu pour son mérite personnel, il a voulu

faire participer son espèce à la bonne opinion qu'il avoit de lui même. Et si le ton de liberté qui faisoit le caractère de son esprit, l'a souvent conduit à des découvertes assez profondes, la vivacité de son imagination l'a ramené aussi souvent aux illusions de la vanité humaine ; & le préconiseur de la nature, l'est devenu de la secte la moins naturelle, la secte stoïque.

J'ai voulu ensuite lire *Charron*, le singe de Montagne ; mais lorsque j'ai vu qu'après avoir épuisé les lieux communs sur l'homme en général, il s'amusoit à entrer dans l'examen particulier du foie, du cœur, du cerveau & de la rate de l'homme, j'ai refermé le livre, & j'ai dit, un homme qui com-

mence par là ne peut aller loin dans la vérité que je cherche.

Abadie qui a fait un traité exprès de la connoissance de soi-même, & qui m'avoit enchanté dans ma jeunesse, ne m'a paru dans un âge plus avancé qu'un théologien d'esprit qui dès l'abord supposant l'homme un être moral, l'examine moins d'après les principes naturels que d'après les principes théologiques. Je n'ai pu achever de le lire, & je l'ai abandonné, en admirant le peu de progrès qu'avoit fait la philosophie dans le tems peu éloigné où cet ouvrage excita une admiration générale.

J'ai lu avec plus de satisfaction le célèbre duc *de la Rochefoucault*, & j'ai cru démêler dans le

peu de réflexions qu'il nous a laissées, qu'il avoit, en jettant un coup d'œil sur l'espèce humaine, fait plus de découvertes essentielles, que les auteurs les plus célèbres & les plus volumineux. Mais j'ai reconnu aussi que de toutes les méthodes qu'on a employées pour proposer des vérités morales aux hommes, il n'y en avoit pas de moins instructive que celle des réflexions détachées. La force & l'énergie qu'on cherche à y mettre, interrompent la liaison des idées, supposent des principes sans les établir, & donnent souvent lieu à l'obscurité. D'ailleurs comme ces réflexions sont des espèces de faillies entrecoupées de l'imagination, il est impossible qu'on n'en

rencontre point quelques-unes de disparates, & quelquefois même de contradictoires. C'est ce qu'a fait mal-adroitement remarquer l'auteur qui s'est avisé de distribuer les réflexions de M. de la Rochefoucault par lettres alphabétiques. Cependant cet éditeur a cru de bonne foi rendre un service essentiel à ce philosophe, en rapprochant ainsi ce qu'il avoit écrit en différens tems sur les mêmes objets. Il ne me paroît pas aisé de décider lequel est le plus étonnant, d'Amelot de la Houffaye, ou du Journaliste (1)

(1) J'ai oublié lequel c'est. Et je dois prévenir mon lecteur qu'en général je cite par-tout de mémoire. Cela peut, par rapport aux philosophes, me mettre souvent dans le cas de leur prêter mes paroles qui ne valent pas les leurs. Mais au moins je ne me tromperai guère sur leurs opinions; & c'est, je crois, l'essentiel.

qui a approuvé son insipide méthode.

Le grand *Descartes* ne m'a paru, en fait de Métaphysique, qu'un homme doué d'une imagination vive & forte, qui croyant avoir vu lorsqu'il avoit seulement défini à sa fantaisie, se promene subtilement dans les développemens arbitraires de ses définitions encore plus arbitraires. Et aussi-tôt qu'après avoir lu son fameux principe qu'il ne faut donner son consentement qu'aux vérités si clairement démontrées, qu'on ne puisse le leur refuser sans sentir une certaine répugnance dans sa conscience, j'ai vu ce philosophe nous donner pour innées des idées qui sont le resultat de la combinaison de plusieurs

autres idées acquises par l'expérience & la réflexion, je n'ai pas été plus loin; & je me suis dit, comment est-il possible qu'une doctrine aussi arbitraire ait pu faire tant de progrès, & former pour ainsi dire une secte?

Quant au très-célèbre *Malebranche*, je n'en ai lu que ce qu'il falloit pour reconnoître qu'il n'avoit pas écrit pour les gens de ma sorte, & pour voir qu'en adoptant les idées de son guide Descartes, il avoit voulu réaliser des êtres de raison ou plutôt d'imagination qui n'existoient que dans les termes. J'ai reconnu de plus, que pour aller à la vérité par le chemin que nous trace Malebranche, il falloit avoir acquis une infinité de connoissan-

ces scientifiques que peu d'hommes ont le tems ou les moyens d'acquérir. Et sans favoir un mot de Logique, j'ai hardiment raisonné ainsi : S'il faut pour trouver la vérité, favoir tout ce que favoit Malebranche, la vérité n'est pas faite pour tous les hommes, parce que très-peu d'hommes savent tout ce que favoit Malebranche. Mais comme je fais que la vérité est faite pour tous les hommes, il faut que Malebranche n'ait pas pris le véritable chemin pour y arriver, puisque si peu d'hommes sont en état de le suivre.

Ce n'est pas ainsi que s'est conduit l'immortel *Locke*. Il n'a pas puisé ses principes dans son imagination & dans l'art de l'ar-

gumentation suivant le fil de l'expérience, sans jamais l'abandonner, en ce qui concerne la formation de nos idées, & joignant à cette expérience l'attention la plus impartiale, il a découvert lui seul pour son tems & pour la postérité plus de vérités, que tous les philosophes ensemble qui l'avoient précédé. Mais aussi-tôt que, contre sa propre méthode, il a voulu raisonner sur des matières qui étoient hors de la portée de l'expérience & de la raison humaine, il est devenu obscur & inintelligible comme tous les autres; ceux qui comme moi, bornent leurs talens à un peu de bon sens & beaucoup de bonne foi, n'ont pour se convaincre de la vérité

de ce que je dis ici, qu'à lire dans Locke ce qu'il a écrit sur la volonté & la liberté de l'homme.

Ainsi tout lumineux que soit ce philosophe dans les choses soumises à la réflexion & à l'expérience, & quoique ses découvertes aient préparé la connoissance de l'homme, il a de lui même interrompu les progrès qu'il pouvoit y faire, & à la formation près de nos idées qui, je l'avoue, est la base de cette connoissance, il n'y a rien ajouté.

Je dirai peu de chose de l'étonnant *Pascal*; malgré la force de son génie, il n'a vu l'homme qu'à travers l'humeur attrabilaire que lui donnoient son tempérament & ses infirmités: & il l'a jugé avec une précision de christianisme

si outrée, qu'en prenant au pié de la lettre tout ce qu'il en a dit, on seroit forcé de rougir de son existence, si on ne la maudissoit pas, & de se mettre par l'opinion au dessous des animaux les plus vils.

Pour le fameux *la Bruyère* ; son livre m'a fait toujours beaucoup de plaisir, parce que je ne l'ai lu que comme l'ouvrage d'un homme d'esprit, & si l'on veut, comme l'ouvrage d'un bon observateur. Il a en effet très-bien dé-mêlé & très-énergiquement rendu le jeu des passions & les différentes nuances des caractères. Mais il est à l'égard de l'humanité, ce qu'est à l'égard d'un tableau mouvant & changeant, le spectateur qui n'en admire que le jeu des

figures , sans entrer dans l'examen raisonné des ressorts qui les font mouvoir.

Le concis , le pénétrant *Montesquieu* m'a moins surpris par son génie , que par l'inutilité de ses recherches sur les loix . Son optimisme législatif me paroît en général le système le moins satisfaisant pour l'humanité : & je n'ai pu m'empêcher de regretter que cet auteur illustre eût consommé tout son génie , toute sa pénétration dans la découverte des causes générales & particulières de chaque législation , pour en conclure qu'à cet égard tout étoit bien , ou à peu de chose près. Il me semble qu'il ne falloit pas tant de travaux , tant de sueurs , tant de force d'esprit pour

découvrir que les passions , les intérêts des hommes & les différentes espèces de relations qui s'étoient trouvées entre - eux , avoient nécessairement déterminé la législation telle qu'elle étoit , & causé dans les loix les variétés qui se trouvoient dans ces passions , dans ces intérêts , dans les rapports des différentes espèces de sociétés , & principalement dans l'industrie des hommes à éluder celles de ces loix qui les gênoient.

J'aurois préféré , & tout homme raisonnable fera , je crois , de mon avis , que M. de Montesquieu eût employé sa pénétration à bien connoître l'homme ; & que parvenu à cette connoissance , il eût fondé dessus un plan

de législation qui eût embrassé le bonheur de toute l'humanité , sans négliger aucun individu. Un tel plan , je l'avoue , n'auroit pas servi à grand chose , mais il n'auroit pas été plus inutile que l'Esprit des loix : & il auroit fourni à cet auteur célèbre plus d'occasions de développer la bonté de son cœur & la profondeur de son génie.

Ce n'est pas que l'Esprit des loix ne me paroisse , comme à tout le monde , un ouvrage admirable. Je pense au contraire que c'est le livre où l'on voit le mieux jusqu'où peut s'étendre la force de ce qu'on appelle l'esprit humain. Ce livre contient d'ailleurs des principes généraux & particuliers si lumineux , qu'ils

lui assurent l'immortalité. Il est vrai qu'il s'y en trouve quelques-uns qui ne me paroissent pas également justes & solides ; & c'est ce que j'aurai occasion d'examiner , peut-être plus d'une fois , dans le cours de mon ouvrage.

Je vous ai lu aussi, ingénieux *Rousseau*, dans les ouvrages où la beauté & la force de votre imagination n'offusquent pas toujours votre raison. Je vous ai vu avec plaisir faire le procès aux sciences & aux arts, à qui vous auriez tant d'obligations si vous aviez voulu vous contenter d'être un homme d'esprit. Je vous ai vu avec plus de plaisir encore ramener l'homme vers sa source, & la lui faire voir si voisine de celle des bêtes qu'il méprise tant.

Ma satisfaction auroit été parfaite si dans votre brillant discours sur l'inégalité des conditions vous n'aviez été séduit par les idées reçues, & par votre propre cœur, comme j'espère vous le démontrer ailleurs.

J'ai aussi lu votre *Emile*, cet ouvrage de fantaisie, où vous vous efforcez d'élever l'humanité au point que votre ame exaltée par la force de votre imagination, vous fait, peut-être, croire possible. Cet ouvrage où en croyant embellir l'humanité, vous la dénaturez; cet ouvrage enfin le plus disparate de tous vos ouvrages, mais qu'on ne peut lire sans plaisir ni sans fruit, par la beauté fraîche de vos images, & par la solidité de quelques-uns de vos principes.

Mais je n'ai pu soutenir jusqu'au bout la lecture de votre Héroïse quand je me suis apperçu qu'au romanesque des faits, vous joigniez le romanesque de la morale ; & que plus outré dans cette partie que vous ne l'avez jamais été, vous sembliez n'avoir voulu perfectionner vos heros que pour humilier l'espèce humaine.

Vous parlerai-je de votre Contrat social, celui de vos ouvrages qui doit vous avoir coûté le plus, & qui cependant est en même tems le plus obscur pour moi, & le plus inutile pour tout le monde ? Comment avez-vous pu ne pas vous appercevoir que toutes ces prétendues conventions tacites entre le souverain & le peu-

ple , toutes ces obligations réciproques étoient de vraies chimères , des subtilités métaphysiques , extraites des rapports que le concours de certaines circonstances successives avoit mis entre les hommes ? Comment , avec tant de pénétration , n'avez-vous pas reconnu qu'il n'y avoit point de domination essentiellement injuste , & que tous les gouvernemens , quels qu'ils fussent , étoient le produit inévitable des qualités physiques & morales , & des goûts des hommes asservis ?

Je ne fais qu'indiquer ici assez superficiellement ce que je pense des ouvrages de M. Rousseau : mais je ne m'en tiendrai pas là ; & dans la suite du mien je compte dire plus au long & plus pré-

cifément mon sentiment sur quelques-uns de ses principes.

Cet auteur si attachant, même lorsqu'il gronde, est trop ami de la liberté pour blâmer celle que je prendrai de combattre quelques-unes de ses idées. Et s'il lit mon ouvrage, & qu'il soit obligé de mépriser mes raisonnemens ou mes réflexions, je suis bien persuadé qu'il ne méprisera pas ma méthode. Il verra que si je ne suis pas toujours du sentiment de nos plus grands hommes, & si je pense avoir de très-bonnes raisons pour combattre quelques-uns de leurs principes & de leurs opinions, je n'en reconnois pas moins leur supériorité à tous autres égards; & que bien loin de songer à les rabaisser

en relevant ce que j'appelle leurs erreurs, je mets ces erreurs sur le compte de leurs trop grandes lumières ; bien persuadé que si j'avois eu autant d'esprit, autant de talens que ces hommes célèbres, je n'aurois jamais pensé autrement qu'eux (1).

Respectables auteurs d'une entreprise qui devoit vous meriter l'admiration & la reconnoissance de tout l'univers, & qui n'a fait que vous procurer des désagré-mens & de l'amertume, ne ferez vous pas surpris de voir un ignorant n'être pas de votre avis sur quelques opinions répandues dans votre fameux discours préliminaire ? Mais rien devoit-il

(1) On verra dans la suite l'explication de ce paradoxe.

vous étonner après avoir vu l'atroupement de tous nos mirmidons littéraires entreprendre & réussir à renverser ce surprenant colosse de philosophie, de littérature & de beaux arts, qui paroïssoit les menacer de les ensevelir entièrement & pour jamais dans la poussière dont ils s'efforcent de sortir ?

Je reserve la discussion de ces opinions pour une autre occasion. Il me suffit pour le présent de vous avoir mis au nombre des auteurs célèbres qui se sont occupés de la connoissance de l'homme, & qui paroissent n'y avoir pas fait plus de progrès que leurs devanciers, quoiqu'avec des lumières transcendantes, & à même de profiter des découvertes &

des erreurs de tant de grands hommes.

Je ne pourrois sans ingratitude ne pas rendre ici à M. l'abbé de *Condillac* l'hommage que je lui dois. Je regarde son *Essai* sur l'origine de nos connoissances , comme un complément nécessaire à l'*Essai* de l'immortel *Locke* sur l'entendement humain. J'ai une égale obligation à ces deux philosophes. Leurs détails ont développé dans mon esprit les conséquences des principes que je m'étois faits d'après l'expérience & la réflexion. Mais en rendant justice à la pénétration de M. l'abbé de *Condillac* , & à la régularité de sa méthode , je pense qu'il auroit mieux réussi en cherchant ses principes dans le déve-

loppement naturel de nos facultés simplement considérées comme passives, qu'en les fondant sur la considération de ce qui se passe dans l'homme instruit. Cette dernière méthode oblige à raisonner d'après les idées reçues, & elle a mis M. l'abbé de Condillac dans la nécessité d'entrer, à l'égard de l'ame & de la pensée, dans un examen qui ne devoit pas se trouver à l'entrée d'un ouvrage tel que le sien. C'est, à mon avis, intervertir l'ordre, & commencer par où il auroit fallu finir. La connoissance de l'ame, celle de la pensée, sont, sans contredit, philosophiquement parlant, le résultat de notre attention, de nos réflexions sur les opérations de ces deux facultés. Ainsi pour

nous donner une idée de l'origine de nos connoissances, il ne falloit pas commencer par nous donner l'ame & la pensée, telles qu'on les conçoit parmi les hommes instruits, mais montrer, en commençant par les faits naturels exprimitifs, la génération successive des idées & des connoissances, qui par leur nombre & leur qualité, constituent ce que nous appellons l'ame & la pensée.

Peut-être trouvera-t-on qu'il est indifférent pour l'examen dont il s'agit, de remonter par degrés aux premiers principes de nos connoissances, ou de partir de ces mêmes principes pour arriver aussi par degrés au dernier période des développemens de

nos facultés. Mais je crois qu'il y a une très-grande différence entre ces deux méthodes : en ce que par la première nous portons toujours avec nous les illusions & les préjugés dont nous sommes remplis , & que quelques progrès que nous fassions vers la source de nos connoissances , nous ne la voyons jamais qu'à travers ces mêmes illusions , ces mêmes préjugés ; au lieu qu'en se transportant tout d'un coup à cette source , c'est-à-dire en considérant l'humanité primitive dénuée de toute espèce de connoissances , nous parvenons avec moins de difficulté & d'embarras à suivre les développemens successifs de nos facultés.

Il est très possible que mon in-

suffisance à expliquer clairement ce que je sens si bien , donne à ce que je viens de dire un air de vaine subtilité : Mais j'espere que la méthode même que je vais suivre , en examinant l'homme , éclaircira ma pensée.

On fera , peut - être , surpris qu'après avoir affirmé que depuis Socrate jusqu'à nos jours on n'a fait que très-peu de progrès dans la connoissance de l'homme , je n'aye parlé que des philosophes & des auteurs les plus modernes , sans avoir dit un mot de ceux qui se sont distingués pendant le long intervalle qui sépare les modernes , de Socrate. Mais cette surprise cessera bien-tôt quand j'aurai fait faire à mes Lecteurs l'attention que je suis un ignorant ,

rant, qui n'ai jamais eu ni le talent, ni la force d'aller puiser dans des sources aussi éloignées; que j'ai eu seulement assez de bon sens pour juger que les modernes ayant profité des lumières des anciens, je devois trouver dans les premiers les découvertes des uns & des autres; & qu'enfin il n'en est pas des Philosophes comme des Poètes & des Orateurs ou autres auteurs de goût. Pour connoître ceux-ci il faut les lire eux-mêmes, parce que leur mérite tient à leur langue & à la tournure de l'expression; au lieu que les ouvrages de raison & de bon sens sont traductibles dans toutes les langues, & conservent toute leur force, en quelque langue qu'ils soient traduits.

D'ailleurs , & j'en demande pardon à M. Rousseau , je n'ai pas le même respect que lui pour le Lycée d'Athènes ; & quelque grands génies qu'aient été les Platons & les Xénocrates , je ne vois dans ce que j'ai pu connoître de leurs idées & dans celles qu'ils ont inspirées aux philosophes modernes , que des principes dont le fondement est appuyé , moins sur la connoissance de l'homme , que sur l'opinion qu'ils s'étoient faite de l'humanité.

C'est en considérant le peu de véritables découvertes faites par ces philosophes célèbres , qu'on peut assurer que les sciences les plus relevées , les talens les plus brillans sont les plus grands obstacles à la connoissance de l'homme.

En effet ce n'est que d'après les opinions que les hommes tiennent de leurs premiers instituteurs, d'après les goûts que leur inspirent toutes les illusions dont ils sont environnés, qu'ils s'adonnent à l'étude des sciences & des arts. Ces premiers préjugés les suivent dans le cours pénible de leurs études, & leur application ne fait que fortifier ces mêmes préjugés, à mesure qu'ils avancent dans la carrière qu'ils leur ont ouverte. De sorte qu'arrivés à un certain âge, ils se trouvent avoir perdu à acquérir les connoissances des autres, & à se faire une manière d'écrire, un tems qu'ils auroient plus utilement employé à penser.

Ainsi les savans, les gens de

génie ne s'appliquant à la connoissance de l'homme que lorsque les lumières qu'ils ont acquises leur ont inspiré une haute idée d'eux-mêmes & de leurs semblables, il n'est pas étonnant qu'ils y aient jusqu'à présent fait si peu de progrès. Leurs lumières, leurs talens sont pour eux une espèce de microscope qui grossit l'homme à leur vue, ou plutôt en croyant voir l'humanité, ils ne voient qu'eux mêmes avec tout l'attirail de leurs connoissances.

Certains Sauvages, à la vue des premiers Européens qui pour troubler leur repos, se priverent de celui dont ils pouvoient jouir eux-mêmes dans leur patrie, prirent d'abord nos habits pour des peaux variées, adhérentes au

corps comme les peaux des autres animaux ; & par une erreur a peu près semblable , mais bien plus étonnante , nos grands hommes s'identifient tellement avec leurs lumières & leurs connoissances , qu'ils les regardent comme absolument inséparables de leur existence. L'estime & la considération que ces lumières leur attirent de la part des autres hommes , en relevent encore l'éclat à leurs propres yeux ; & quelques efforts qu'ils fassent pour se dépouiller de ces préventions , elles influent sur toutes leurs recherches.

Ce n'est pas que malgré l'attention perpétuelle des hommes célèbres à ramener leurs découvertes à certains principes qu'ils se

sont faits d'après les préjugés généraux & leurs préjugés particuliers, la vérité ne perce quelquefois dans leurs écrits ; mais ce ne sont que des lueurs passagères qu'ils se hâtent bien-tôt d'éteindre eux-mêmes, comme s'ils en étoient éblouis.

Je n'irai pas loin pour chercher la preuve de ce que je viens de dire, un seul écrit de M. Rousseau de Genève me la fournira. Cet auteur célèbre, qui retient en quelque manière son génie de peur d'être ou de passer pour philosophe, sembloit avoir apperçu le but vers lequel je tends. Dépouillant l'homme de tous les accoutremens qu'il tient du tems, des circonstances & de ses fantaisies, il l'avoit mis d'a-

bord assez nud pour pouvoir être examiné sans obstacle. Mais il ne put long-tems soutenir cette vue. Il se hâta de rendre à l'homme une partie des lambeaux qu'il lui avoit enlevés, & le rendit par là aussi méconnoissable qu'il avoit toujours été. Et comme s'il avoit craint de ne l'avoir pas assez recouvert, il s'est appliqué depuis à lui prêter des ajustemens si recherchés, qu'ils font le contraste le plus singulier & le plus bizarre avec l'état où il l'avoit d'abord mis.

Que l'on considère en effet dans le discours sur l'inégalité des conditions, l'homme errant dans les forêts, disputant sa subsistance avec les bêtes féroces, ou évitant leurs attaques par son

adresse à grimper sur les arbres, & par son agilité dans la course, a-t-on lieu de s'attendre à voir tout de suite ce même animal doué d'un amour de lui-même, assez modéré pour être retenu de faire du mal par la pitié? Ce dernier sentiment, quelque précieux qu'il soit, n'a jamais pu être regardé comme un sentiment inné, que par une illusion qui, en même tems qu'elle fait honneur au cœur de M. Rousseau, a offusqué ses lumières sur un des points les plus intéressans de ses recherches.

Mais cette illusion n'est pas la seule qui ait arrêté les progrès de cet homme ingénieux. Son amour pour l'ordre, les notions d'équité qu'il a puisées dans le commerce de la société, & que

les injustices qu'il a essuyées, ou qu'il a vu commettre, ont profondément gravées dans son imagination, lui ont fait croire qu'il étoit né, ainsi que tous les autres hommes, avec un sentiment de justice. Il s'est tellement prévenu de cette opinion, que dans son Emile, il attribue à ce sentiment la colère & les cris immodérés d'un enfant au berceau que sa nourrice a frappé.

C'est ainsi que les plus grands hommes éblouis par leurs propres lumières, & séduits par un sentiment acquis, bronchent, pour ainsi dire, au premier pas, en mettant sur le compte de la simple nature, des modifications purement accidentelles, & dépendantes des circonstances qui

auroient pu ne pas se présenter, & qui même actuellement ne se trouvent point partout.

Sans ces illusions inséparables des lumières transcendantes, & des sentimens d'un cœur exercé par l'habitude de penser d'après ces lumières, comment M. Rousseau auroit-il pu adopter cette différence impossible à saisir entre l'amour propre & l'amour de soi-même ? Comment auroit-il cru la seule nature en état d'inspirer cet amour, tempéré par une répugnance innée à voir souffrir son semblable, par ce sentiment de pitié qui, de tous les sentimens, a le plus besoin de circonstances pour exister, & qui n'est lui même qu'un développement & une modification de l'amour propre ?

Comment enfin cet auteur si pénétrant auroit-il cru innées des notions de justice, qui ne sont absolument que le résultat des rapports occasionnels, & un retour non réfléchi de l'amour propre sur lui-même?

Si M. Rousseau eût employé à réfléchir tout le tems qu'il a consommé dans l'étude des sciences & dans l'acquisition des arts agréables, son génie pénétrant n'auroit rien laissé à découvrir dans la connoissance de l'homme. Il n'auroit jamais adopté cette distinction subtile & imaginaire entre l'amour de soi-même & l'amour propre. Il auroit au contraire reconnu que quelque nom qu'on juge à propos de donner à ce sentiment qui nous fait tendre

invinciblement à notre conservation & à notre bien être, c'est un sentiment inséparable de l'existence, exclusif, & qui n'admet aucune modification qui ne tourne à son avantage.

Il auroit vu que la pitié, bien loin d'être un sentiment inné, doit son existence à des notions qu'on ne peut supposer dans l'état hypothétique de nature : puisque dans cet état on ne devroit connoître ni douleur, ni privation, & qu'il faut avoir éprouvé les maux, pour plaindre ceux qu'on en voit attaqués. De sorte qu'un homme dans l'état de pure nature, qui n'auroit jamais senti le moindre mal, bien loin de plaindre son semblable, à la simple vue de l'expression de ses souffrances,

ne pourroit même rien comprendre à sa situation.

Il auroit encore vu, cet homme si éclairé, que ce sentiment de justice dont il veut gratifier l'homme naturel, est peut-être le sentiment le moins inné, celui qui demande le plus de ces notions que l'on ne peut acquérir que dans un état de société bien différent de celui où M. Rousseau suppose les premiers hommes.

L'immortel Montesquieu embarrassé pour trouver une justice indépendante des rapports entre les hommes en société & des loix qui ont résulté de ces rapports, est obligé de faire ce raisonnement: » Avant qu'il y eût des êtres
» intelligens, ils étoient possibles;
» ils avoient donc des rapports

» possibles, & par conséquent
» des loix possibles. Avant qu'il
» y eût des loix faites, il y avoit
» des rapports de justice possible.
» Dire qu'il n'y a rien de juste
» ni d'injuste que ce qu'ordon-
» nent ou défendent les loix po-
» sitives, c'est dire qu'avant
» qu'on eût tracé ce cercle, tous
» les rayons n'étoient pas égaux.

Si cet auteur respectable eût
vu dans l'homme, comme M.
Rousseau, des principes innés, il
se seroit épargné un raisonnement
auquel on peut justement repro-
cher qu'il ne prouve rien, puisqu'il
prouve simplement que tout ce
qui existe, existoit possiblement
avant son existence. D'où l'on
peut, à mon avis, raisonnable-
ment conclure que si les hommes

n'eussent jamais dû exister, il n'y auroit jamais eu rien de juste ni d'injuste ; & que par conséquent l'existence des notions que nous avons du juste & de l'injuste , dépendoit de l'existence de l'homme & de ses rapports avec ses semblables. Ce qui revient , si je ne me trompe , à cette proposition ; le juste & l'injuste , ainsi que les notions que nous en avons , sont le résultat des rapports qui se trouvent entre les hommes dans l'état de société , proposition que très - certainement M. de Montesquieu n'avoit pas dessein d'établir , puisqu'il s'attachoit à la détruire.

Rien , ce me semble , ne devoit plus en imposer à l'auteur d'Emile , que la peine que le pro-

fond Montesquieu a prise inutilement pour établir une justice indépendante des rapports entre les hommes en société, & des loix occasionnées par ces rapports. Et il est bien étonnant que M. Rousseau, avec la liberté d'esprit qu'il affecte, ait adopté un principe cartésien dans un tems où la doctrine de Descartes, par rapport surtout aux idées & aux principes innés, est reléguée par tout ce qu'il y a de gens raisonnables dans la région des chimères ingénieuses. Mais encore un coup, les plus grands hommes, faute d'une attention impartiale, font honneur à l'humanité en général, de leurs vertus & de leurs lumières, en regardant comme attachés à leur essence les connoissances & les sentimens

sentimens qu'ils ont acquis. Il ne faut donc pas s'étonner si au lieu de l'homme tel qu'il est, ils n'ont pu jusqu'à présent nous procurer que des phantômes composés de leurs scientifiques visions.

Mais si les sciences & les talens qui devroient en apparence nous conduire à la connoissance de l'homme, sont précisément ce qui nous en éloigne, de qui peut-on attendre les lumières qui nous manquent sur cet objet ? On peut les attendre d'un homme indépendant de toute autorité qui n'est pas celle des Livres Saints, d'un homme qui ne tend qu'à avoir l'esprit juste, qui ne veuille voir que par lui-même, & qui doué d'un bon sens renforcé par l'expérience & par la ré-

flexion, ne soit détourné dans sa marche par aucune des illusions qui offusquent les lumières des plus grands hommes. Telles sont les qualités qui peuvent conduire à la connoissance de l'homme, autant que cette connoissance soit possible. Et quoiqu'il semble plus difficile de trouver un auteur avec toutes ces qualités, & qui n'ait que celles-là, que de trouver un savant, un homme de génie doué des plus grandes connoissances, cela ne me paroît cependant pas impossible.

La nature & certaines circonstances ont pu former un homme qui, après avoir examiné les notions qu'il a reçues de ses premiers instituteurs, se soit déterminé à en faire la vérification

la plus exacte ; qui ayant cherché à s'éclairer dans les ouvrages de gens d'esprit & de génie , & n'y ayant trouvé que des opinions fondées sur d'autres opinions , ait formé le dessein de s'en faire une indépendante de celle des autres , & prise dans la contemplation continuellement réfléchie de ce qui se passe en lui , de tout ce qu'il voit se passer sous ses yeux , & de tout ce qui s'est passé avant lui. Un homme , en un mot , qui dédaignant les sciences sans les connoître autrement que par le peu de bien qu'elles ont fait à l'humanité , & le peu de lumières utiles qu'elles nous ont procurées , se propose de ne faire usage dans ses recherches que de la portion de sens commun qu'il a

reçue de la nature, après l'avoir épurée de toutes les erreurs dont le tems & l'exemple l'avoient obscurcie.

Un tel homme, s'il se trouve sur-tout dans une de ces situations où les hommes n'ayant point intérêt de nous en imposer, se mettent avec nous à découvrir, & nous empêchent de nous en imposer à nous-mêmes, un tel homme, dis-je, reconnoîtra bien-tôt que tous les gens d'esprit, tous les philosophes de tous les tems & de tous les lieux, n'ont fait que se copier les uns les autres pour le fond, en ajoutant chacun aux idées des autres, ce que la subtilité de leur esprit & les différentes espèces de préjugés leur avoient fait imaginer.

Il reconnoîtra encore que tous ces philosophes si célèbres ne se sont trompés & n'ont fait si peu de progrès dans la connoissance de l'homme, que parce qu'ils ont pris pour inséparables de son essence, des qualités & des développemens purement accidentels, &, absolument parlant, superflus. Ainsi se détachant de toute autorité, & tirant plus d'avantage des erreurs des philosophes qui l'ont devancé, que de leurs découvertes, il ne suivra dans ses recherches d'autres guides que son expérience & ses réflexions.

Cet homme n'ira pas commencer, comme ont fait tant d'auteurs illustres, & sur-tout ceux qui se sont attachés à découvrir les

principes du droit naturel & de celui des gens , par poser pour base de ses recherches *les lumières de l'entendement humain , & la détermination de la volonté de l'homme.*

Il reconnoîtra sans beaucoup de peine , qu'entâmer par là ses spéculations , c'est laisser derrière soi plus de chemin qu'il n'en reste à faire , & s'exposer à broncher à chaque pas , sans esperer de parvenir jamais à aucun but certain. Et laissant là toutes les définitions arbitraires & frivoles , sur lesquelles tant de grands génies ont fondé leurs différens systêmes , il remettra tout d'un coup l'humanité dans son berceau. La considérant dans cet état , dépouillée de toutes les connoissances que le tems & les

différentes circonstances lui ont procurées, & réduite à la condition de tous les autres êtres animés sortant des mains de la nature, il suivra sans peine ses développemens & ses progrès, & en découvrira les causes avec la même facilité. Par cette méthode il tracera aux philosophes désintéressés & de bonne foi, la route qu'ils doivent suivre, en l'embellissant des découvertes que des études plus détaillées, plus particulières & plus profondes, leur auront fait faire.

Me mettant à la place du spectateur que je suppose, je vais tenter de faire l'histoire philosophique de l'homme, d'après le plan que je viens de tracer.

différentes circonstances lui ont
procure, & redonne à la con-
science de tous les autres états
animés, les mêmes principes de la
nature, il lui a fait peine les
développemens & les progrès,
& en découvrant les causes avec
la même facilité. Par cette mé-
thode si tracée aux philosophes
démocratiques & de bonnet, la
route qu'ils doivent suivre, en
l'embellissant des découvertes
que des études plus détaillées,
plus particulières & plus prolon-
gées, leur auront fait faire.
Me mettant à la place du
spectateur que je suppose, je vais
rentrer de l'aine l'histoire philo-
sophique de l'homme, d'après le
plan que je viens de tracer.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

DE L'HOMME.

PREMIERE PARTIE.

JE vais te présenter à toi-même, ô homme, comme tu ne t'es jamais vu & comme tu n'as jamais pu te voir. Mais que ton orgueil humilié par la petitesse où te réduira mon examen, ne prenne point pour se venger, les armes sacrées de la Religion. Ne vas pas faire comme ces écrivains hypocrites & perfides qui, dans le désespoir de ne pouvoir combattre par des raisons les sentimens des auteurs qui leur déplaisent, osent se servir de ces armes qu'ils ne redoutent point eux-mêmes, pour exciter

contre ces auteurs la haine & la défiance du public. Songe que le même Etre suprême qui t'a tiré du néant, en a tiré aussi le Huron & le Hottentot, & tant d'autres nations qui restent encore ensevelies dans les ténèbres épaisses de la plus profonde ignorance. Songe que la même puissance qui t'a placé hors des siècles barbares, & dans des nations éclairées par la connoissance de leur créateur, & par la grace de l'Evangile, a pu te faire naître au milieu de ces peuples que tu méprises, & que tu traites, pour satisfaire à ton insatiable cupidité, comme des bêtes brutes. Songe qu'en te considérant tel que tu serois, si tu étois abandonné, comme ces peuples, à la simple conduite de la nature, je te porte à remercier le Souverain de l'univers de t'avoir tiré de ce second néant, à lui rapporter toutes les lumières utiles que tu en as reçues, & à lui faire le généreux sacrifice de toutes ces connoissances frivo-

les qui ne servent qu'à nourrir ton orgueil , & à t'écarter de cette simplicité docile , si fort recommandée par les Livres Saints. Songe qu'à quelque point de bassesse & d'ignorance que je réduise l'humanité envisagée par les feules lumières de la raison , je ne te fais rien perdre auprès de ton Créateur , aux yeux de qui toutes tes connoissances , toute ta puissance , toutes tes grandeurs n'empêchent pas que tu ne sois un méprisable ver de terre. Songe enfin qu'il n'en a pas plus coûté à la divinité pour te sortir de l'état de nature où je vais te ramener , qu'il ne lui en a coûté pour te tirer du néant , & apprends , dans ce que tu vas lire , à ne compter au nombre de tes véritables avantages que celui de pouvoir devenir agréable à cet Etre suprême.

Mais en ramenant l'humanité vers son origine , je me garderai bien de placer son berceau , comme a fait l'Auteur du Discours sur l'inégalité des

conditions, au milieu des forêts, environné de bêtes féroces. Je sens trop que dans cette position le premier homme & sa première postérité auroient été bien-tôt détruits, & qu'ils n'auroient pas eu le tems d'apprendre à fuir, ou à se défendre des attaques de leurs ennemis.

Il me semble bien plus raisonnable de placer nos premiers parens sous un climat doux & toujours tempéré, où tout ce qui étoit nécessaire à leur subsistance croissoit & se multiplioit naturellement, où il n'y avoit aucun animal féroce ou nuisible qui pût s'opposer au repos & à la multiplication de l'espèce humaine, où tout, en un mot, concouroit à favoriser la conservation & la propagation des premiers hommes.

J'ai d'abord, pour rendre cette position plus que vrai-semblable, le fait même de leur multiplication prodigieuse. S'ils n'avoient pas eu dans leur origine toutes les facilités, toutes les

commodités que je leur suppose ; & qu'ils eussent été exposés aux incommodités , aux dangers que j'éloigne d'eux , le berceau de l'humanité en feroit bien-tôt devenu le tombeau.

Et ce qui doit achever de convaincre que la position dans laquelle je suppose les premiers hommes n'est pas une simple conjecture , c'est l'autorité de la sainte écriture. Moyse ne place-t-il pas le premier homme & la première femme dans un lieu de délices où rien ne manquoit pour leur subsistance , & où le climat étoit si tempéré , que nos premiers parens ne s'aperçurent de leur nudité qu'après leur désobéissance , dont ce sentiment fut la première punition ?

Mais M. Rousseau ayant entrepris de prouver que l'état de société entre les hommes n'étoit pas naturel , s'est mis dans la nécessité de les supposer épars dans les forêts , *déjà accoutumés aux intempéries de l'air & à la rigueur*

des saisons , exercés à la fatigue , & forcés de défendre , nuds & sans armes , leur vie & leur proie contre les autres bêtes féroces. Les enfans , continue cet auteur , apportant au monde l'excellente constitution de leurs peres , & la fortifiant par les mêmes exercices qui l'avoient produite , acquirent ainsi toute la vigueur dont l'espèce humaine est capable.

Qui ne voit que M. Rousseau n'ajoutant point à cette supposition les soins & les exemples des peres , les enfans auroient été dévorés avant que d'avoir appris à se défendre contre les bêtes féroces , ou à les éviter par la course ? N'est-il pas clair encore que ces soins , ces exemples auroient formé entre les peres & les enfans , des rapports que l'habitude seroit venu cimenter , & qui ne peuvent se concilier avec l'idée que cet auteur ingénieux veut donner de son homme sauvage ; à moins de le supposer , contre toute nécessité , doué par la nature d'une antipathie décidée

contre ses parens, qui le portoit à les fuir aussi-tôt qu'il pouvoit se passer d'eux ? Sans la supposition de cette antipathie on ne parviendroit jamais à isoler les premiers individus humains au point où M. Rousseau a voulu les isoler, qu'en avouant que quelques circonstances inconnues les avoient obligés de se séparer, non-seulement de leurs peres & meres, mais encore de tout autre individu de leur espèce.

Ainsi loin que l'état de dispersion où M. Rousseau suppose les premiers hommes, pût être regardé comme la source de la sociabilité, un tel état auroit été au contraire le résultat d'une révolution violente arrivée dans la société.

On seroit moins surpris d'une supposition si arbitraire, & si opposée aux plus simples notions de la raison, si l'auteur que je prends la liberté de contredire, eût eu besoin de cette supposition pour prouver que l'inéga-

lité des conditions n'étoit pas naturelle. Mais il n'avoit qu'à se donner la peine de remonter plus haut qu'il n'a fait, c'est-à-dire, jusqu'au premier homme & à la première femme, au lieu de supposer gratuitement & tout d'un coup un nombre d'hommes semés au hazard dans les bois, & instruits, on ne fait comment, à repousser ou à éviter les attaques des bêtes féroces. En suivant cette méthode il auroit vu, comme j'espère de lui démontrer bientôt, que si l'état de société est une suite presque inévitable des inclinations & des dispositions que la nature a mises dans l'homme, comme dans les autres êtres animés, l'inégalité des conditions n'est pas pour cela plus naturelle que les événemens, les découvertes & les goûts qui l'ont occasionnée.

Mais sans nous arrêter d'avantage à ces premières suppositions de M. Rousseau où nous pouvons revenir dans la suite, tenons-nous en pour le présent

à l'opinion très-raisonnable que toutes les espèces d'animaux ont commencé par un mâle & par une femelle. Et pour n'être pas embarrassés à démêler les causes des développemens de l'enfance de nos premiers parens, suivons en ce point l'Ecriture sainte qui nous les présente dans l'âge adulte. Nous découvrirons sans peine & sans difficulté ces développemens dans leur postérité.

En considérant le premier homme & la première femme dans les lieux semés ou plantés de tout ce qui peut être nécessaire à leur subsistance, cueillant sans peine & sans souci ce que la nature toujours libérale met à leur portée, je voudrois bien pouvoir imaginer, avec l'auteur des Réflexions d'une Provinciale, (a) nos premiers parens *se considérant, se plaissant, se communiquant par des sons ou par des*

(a) Brochure qui a paru immédiatement après le Discours sur l'inégalité des conditions.

signes leur émotion mutuelle, s'examinant, réfléchissant, se regardant & se parlant encore, desirant de s'unir, & enfin devenant heureux. Mais par malheur pour moi, au lieu de ce galant tableau, la raison ne me presente que deux êtres encore brutes, que la conformité de nature associe d'abord par l'instinct qui réunit les animaux de la même espèce, & que la différence des sexes unit ensuite par des liens plus doux & plus étroits; mais aussi peu réfléchis que les réflexions de la Provinciale, & celles de l'Éleve de la nature (b). Je vois ces deux êtres ignorans sauter & bondir à l'exemple des animaux paisibles qui les environnent, ne suivre dans leurs repas & dans leurs plaisirs, d'autres règles que celles de leur appétit & de leurs besoins, se coucher & se lever avec le soleil, & jouir d'une paix d'autant plus profonde, que

(b) Livre singulier imprimé en 1764.

leur perfectibilité est moins développée, & que leurs besoins sont dans un équilibre parfait avec les moyens de les satisfaire.

Il faudroit avoir extrêmement besoin de défunir l'espèce humaine pour ne pas reconnoître que nos premiers parens dans cette situation durent être d'autant plus étroitement liés qu'ils étoient seuls de leur espèce, & que, loin qu'aucun motif pût jetter le moindre trouble dans leur petite société, tout devoit au contraire concourir à en resserrer les nœuds. En effet, la nature ayant mis abondamment autour d'eux tout ce qui leur étoit nécessaire, ils pouvoient se le procurer sans peine & sans soins. Ainsi n'ayant aucun besoin du secours l'un de l'autre, il ne pouvoit se glisser entre-eux aucune autre sorte d'intérêt que celui de jouir ensemble des biens qui les environnoient, & de ceux dont le principe se trouvoit en eux-mêmes. Principe

dont les développemens étant réciproques, & la jouissance tellement dépendante de leurs dispositions mutuelles qu'aucun autre être ne pouvoit les y suppléer, devoit rendre indissolubles, exclusifs, & comme inhérens à leur essence, les liens qui les unissoient.

Hommes élégans & polis, & vous surtout sexe frivole & maniéré, quelle répugnance ne sentiriez-vous pas, si vous me lisiez, à voir nos premiers parens répandus sur un gazon frais, à l'ombre d'un arbre toujours touffu, se repaissant de fruits tombés à terre, ou des plantes dont les autres animaux, & le besoin de nourriture, leur avoient appris l'usage, & se prodiguant des caresses, grossières selon vous, mais bien préférables, selon la raison, à celles que vous inspire la corruption de vos cœurs ?

En effet, les caresses de nos premiers parens exprimoient infailliblement le desir que les vôtres très-fou-

vent cherchent inutilement à faire naître. Restez sous vos lambris dorés, au milieu de toutes les commodités que l'imagination enflammée par le luxe, & une inquiétude toujours insatiable parce qu'elle n'a pour objet que des biens imaginaires, vous font rassembler autour de vous. Pleins des mets & des liqueurs les plus funestes, puisqu'au lieu de contribuer à réparer & à soutenir vos forces, ils en détruisent le principe, cherchez donc un duvet délicat & sur une triple & quadruple couche, le sommeil qui vous fuit pour aller répandre ses plus douces faveurs sur tous les êtres animés qui reposent dans les bras de la nature. Au lieu de cet instinct qui porte invinciblement l'homme naturel à former son semblable, n'apportez dans vos caresses mutuelles que des expressions subtilisées & les tentatives d'un desir que l'imagination cherche inutilement à rechauffer, en dépit de la nature épuisée par

l'abus que vous avez fait de ses dons. Au lieu de laisser un libre cours à cet instinct pour la multiplication de votre espèce, donnez-lui des bornes, afin de ne pas rendre votre famille trop nombreuse, & de ne pas ôter par là à un ou deux enfans les moyens de se corrompre autant que vous. Hommes efféminés, n'apportez dans le lit nuptial que le reste de vos forces épuisées; & après avoir procuré avec effort à la société un être foible & débile, un ombre d'homme, laissez vos femmes se dédommager de la foiblesse de vos caresses avec d'autres hommes qui en auront de plus fortes, à prodiguer pour atteindre à l'état d'épuisement nécessaire pour vos mariages. Fuyez comme un objet d'ennui & de dégoût la lecture de mon livre & de tout livre de cette espèce, & lisez avec avidité ces brochures élégantes où l'instinct qui fait le robuste Laboureur & l'Artisan utile, paroît sous le nom & les

attributs d'une Divinité charmante & folâtre, entourée de Jeux & de Ris qu'on ne voit jamais; ne parlant qu'un langage affecté, subtil, quintessentié, qu'on appelle sentiment, & qui n'est dans le fond qu'un verbiage inventé par l'orgueil humain pour tâcher d'embellir une passion qui nous est commune avec les plus vils animaux. Fuyez encore un coup, mon livre, il n'est pas fait pour vous. Vous n'avez besoin, vous n'êtes capables que d'être amusés, & mon dessein est d'instruire des êtres raisonnables.

C'est donc aux philosophes dont le nombre est aussi petit que le nom en est commun, c'est particulièrement au célèbre Rousseau, aux auteurs respectables de l'Encyclopédie, que je présente l'homme dans la position naturelle où je l'ai laissé un peu plus haut.

Je demande d'abord au premier, comment il fera pour trouver dans cet homme le vouloir & le non-vou-

loir, le desir & la crainte que, dans son Discours sur l'inégalité des conditions, il met au nombre des premières opérations de l'ame de l'homme sauvage? La simple perception, le simple sentiment qui, suivant cet auteur même, sont les premières fonctions de l'homme naturel, supposent-elles donc nécessairement, & sans aucun développement ultérieur, le vouloir & le non-vouloir, le desir & la crainte? Je suis bien éloigné de cet avis; & tout homme attentif pensera, comme moi, que l'homme originel isolé, seroit toujours borné à appercevoir & à sentir, sans vouloir ou non-vouloir, sans desir & sans crainte, si se trouvant toujours à portée de satisfaire sans aucun obstacle les besoins indiqués par la nature, il n'étoit tiré de cet état par l'exemple ou par quelques découvertes accidentelles.

Ceci me paroît sans réplique, à moins qu'on ne veuille appeller vo-

lonté (c) ce mouvement de la nature qui porte les enfans à crier lorsqu'ils sont pressés par le besoin de nourriture, & à chercher avec avidité le teton de leur nourrice: prétention insoutenable, puisqu'elle supposeroit de la volonté dans les animaux brutes, en qui l'on voit exactement les mêmes opérations. Et qu'on ne dise pas qu'il y a une grande différence entre un enfant à la mamelle & un homme fait. Ce feroit perdre de vue l'homme hypothétique dont nous parlons, pour envier l'homme en général parvenu à l'âge fait, par les progrès de l'éducation & de l'exemple. Car enfin quoi-

(c) J'avoue ingénument, & peut-être sans nécessité, que je n'ai jamais pu comprendre ce que c'étoit que volonté, ni vision, dans le sens où les Théologiens & les Philosophes veulent qu'on entende ces mots. Mais je ne demande qu'à être éclairé: & dans cette vue je fais sur la liberté qui, je crois, est un attribut de la volonté, cette question à ceux qui sont en état de la résoudre: L'homme hypothétique-naturel, & l'enfant à la mamelle sont-ils libres d'accepter ou de rejeter les principes que l'exemple, les circonstances ou l'éducation leur préparent?

que l'homme fait puisse être regardé comme différent de l'enfant à la mamelle, par rapport à la force, & à l'aptitude actuelle des parties dont il est composé, il lui est entièrement semblable dans l'état purement naturel où je le suppose, par rapport aux opérations de l'ame. Qu'on regarde si l'on veut l'homme fait comme plus disposé à recevoir des connoissances, plus en état d'en faire usage qu'un enfant, ils n'en partiront pas moins tous deux du même point pour ce qui concerne ces connoissances ; & le plus ou le moins d'aptitude actuelle à les acquérir, le plus ou le moins de tems qu'ils mettront à leurs progrès, ne changeront rien au fond de la question.

L'homme donc, dans l'état où je le suppose, ne sentant que la faim & la soif, n'ayant qu'un genre d'alimens, un genre de boisson, & trouvant incessamment l'un & l'autre à sa portée, sera

certainement dans un état absolu de tranquillité & d'indifférence, jusqu'à ce que le hazard des circonstances, lui ait fait découvrir dans d'autres objets que ceux dont il faisoit usage, des propriétés plus agréables, ou au moins d'un égal agrément.

Ce fera pour lors, selon ma façon de concevoir, qu'étant en état de comparer, il sera aussi en état de choisir, & par conséquent de vouloir & de ne pas vouloir. Mais encore ce développement ne fera-t-il pas grand honneur à son ame, puisqu'il sera purement machinal, & entièrement semblable à celui des animaux qu'on voit se porter avec plus d'avidité vers certains alimens que vers d'autres, & abandonner ceux qu'ils aiment le moins, pour se jeter sur ceux qu'ils aiment le plus.

A l'égard du desir, si M. Rousseau entend par ce mot autre chose que l'appétit qu'excite le besoin, l'homme

primitif me paroît encore plus éloigné de cette opération de l'ame, que de la volonté. En effet, outre que le desir, tel que je le conçois, & tel qu'on le définit ordinairement, exige certaines connoissances, il suppose encore la privation. Or tout cela ne peut se supposer que d'un état de société générale, ou au moins d'une succession de circonstances éloignées de l'état primitif.

Quant à la crainte, quoique ce sentiment paroisse tenir le plus immédiatement à l'amour inné de notre conservation, je le crois encore plus éloigné que le desir, de l'état de pure nature.

L'auteur respectable de l'Esprit des loix, a dit cependant que l'homme dans l'état de nature ne sentiroit d'abord que sa foiblesse, & que sa timidité seroit extrême. Il donne pour exemple un Sauvage qui fut trouvé dans les forêts de Hanover, sous le règne de Georges I. Personne plus que

moi ne respecte l'autorité d'un aussi grand homme ; mais j'ose être persuadé que son esprit rempli du pénible projet qu'il a si supérieurement exécuté, ne fit que glisser sur cette proposition. S'il l'avoit approfondie avec le même soin que les autres propositions dont il avoit un besoin particulier, il auroit, sans doute, reconnu combien elle étoit gratuite : & il n'auroit pas regardé comme une preuve bien concluante l'exemple du Sauvage trouvé dans les forêts de Hanover.

En effet, de quel droit attribueroit-on la timidité de ce sauvage au sentiment purement naturel de sa foiblesse, plutôt qu'à la surprise d'instinct que dut lui causer le spectacle nouveau de tant d'objets divers qui vinrent en foule se présenter à sa vue ? Qu'elle différence énorme entre ces objets & ceux qui l'environnoient auparavant, & avec lesquels il s'étoit comme identifié ! Cette vue devoit être pour lui une

espèce de renversement d'existence ; capable de produire sur lui des effets bien plus terribles que la crainte. Ainsi rien de moins concluant que cet exemple , qui ne prouveroit même rien quand on accorderoit que la timidité du Sauvage avoit pour principe le sentiment de sa faiblesse. Car enfin il avoit cessé d'être dans l'état de nature. Il avoit fait l'épreuve d'une force supérieure à la sienne , lorsqu'il fut arrêté. En un mot , il avoit perdu sa liberté malgré lui. En falloit-il davantage pour lui faire sentir sa faiblesse , & peut-on conclure de cet exemple que ce sentiment soit purement naturel ?

Je vais encore plus loin. Je suppose que l'on eût pu porter les observations jusqu'à reconnoître un naturel timide dans notre Sauvage , avant qu'il fût troublé dans la vie libre qu'il menoit , & avant même qu'il eût vu aucun des objets qui s'étoient présentés à lui , lors de la perte de sa liberté , ce

ne seroit pas encore assez pour assurer que cette timidité étoit naturelle. Il auroit fallu pour cela , ce qui étoit impossible , qu'on eût suivi ce Sauvage , depuis l'instant de sa naissance , jusqu'au moment où il fut pris , & qu'on eût reconnu qu'aucun accident n'avoit occasionné dans son ame ce sentiment de foiblesse qui fait naître la crainte , ainsi que le sentiment de sa propre force inspire le courage , au dire même du grand génie dont j'ose combattre l'opinion.

La crainte est donc encore moins naturelle à l'homme que les autres sentimens dont nous venons de parler. Il faut absolument , pour que tous ces sentimens viennent à éclore , une certaine expérience. Il faut , particulièrement pour celui de la crainte , que l'homme ait rencontré des obstacles à sa tranquillité , ou qu'il ait été obligé de céder à une force supérieure. En un mot , je ne concevrai jamais qu'un sen-

timent qui ne peut naître que de la comparaison qu'on a été obligé de faire d'un état de tranquillité avec un état troublé par les attaques de quelqu'autre être , ou de ses forces avec d'autres forces supérieures , soit un sentiment purement naturel,

Mais si l'on ne peut , sans donner dans l'arbitraire , accorder à l'homme primitif , ni vouloir , ni non-vouloir , ni desir , ni crainte , comment s'y prendra-t-on pour lui trouver des idées réfléchies sur lui-même , sur cet être pensant qui constitue sa nature , & qui n'est pas différent de lui-même ? C'est ce qu'il faut voir dans le Discours préliminaire des auteurs de l'Encyclopédie.

La première chose , disent ces auteurs , que nos sensations nous apprennent , & qui n'en est pas distinguée , c'est notre existence. D'où il suit que nos premières idées réfléchies doivent tomber sur nous ; c'est-à-dire , sur ce principe pensant qui constitue

constitue notre nature, & qui n'est point différent de nous-même. La seconde connoissance que nous devons à nos sensations, est l'existence des objets extérieurs. A peine, ajoutent-ils, sentons-nous l'existence de notre corps, que nous nous apercevons de l'attention qu'il exige de nous pour écarter les dangers qui l'environnent.

Je ne crois pas que quand on le feroit exprès, on réussît mieux à bouleverser les notions les plus communes, que le font ici les auteurs de l'Encyclopédie. Pour en convaincre mon lecteur je n'ai besoin que d'examiner leurs propositions d'après l'ordre naturel & connu des opérations de notre ame.

La première chose qu'elle fait, c'est de recevoir des sensations. Ces sensations constituent par rapport à nous notre existence, & n'en sont point distinguées, puisque sans elles nous n'existerions pas par rapport à nous, mais simplement comme existent les corps inanimés. Mais on ne sauroit

dire que très-improprement que ces sensations nous apprennent notre existence ; elles nous la font seulement sentir , & il y a une distance immense entre sentir simplement , & sentir que l'on sent. Cette dernière partie des développemens de notre ame est le fruit de l'expérience & du raisonnement. C'est une réflexion si peu naturelle , qu'on peut assurer qu'il y a plus d'hommes sur la terre qui ne l'ont jamais faite & qui ne la feront jamais , qu'il n'y en a de capables de la faire.

D'après ce que je viens de dire , quelle doit être la surprise d'un lecteur tant soit peu éclairé , en entendant les auteurs célèbres dont il s'agit , nous avancer que nos premières idées réfléchies doivent tomber sur nous , sur ce principe pensant qui constitue notre nature , & qui n'est point différent de nous-mêmes ; & que la seconde connoissance que nous devons à nos sensations , est l'existence des objets extérieurs ?

A chaque mot de ces propositions que je transcris, la plume est prête à me tomber des mains ; mais loin que leur étonnante opposition aux lumières les plus simples de la raison m'enorgueillisse, ou m'inspire seulement la moindre confiance, je tremble à chaque pas que je fais dans une carrière, à l'entrée de laquelle sont tombés des hommes si bien faits pour arriver sûrement au but. Mais si leur exemple est peu propre à m'encourager, il me prépare du moins une consolation. On peut tomber sans honte après les grands hommes.

Loin donc que les premières idées réfléchies de l'homme naturel, car c'est toujours de lui dont il doit s'agir dans l'examen des progrès de nos connoissances ; loin, dis-je, que les premières réflexions d'un tel être tombent sur lui-même, & sur ce principe pensant qu'on dit constituer sa nature, ces réflexions sont les plus tardives

de toutes , & le résultat d'une infinité d'autres réflexions. Elles sont telles , en un mot , que sans compter des peuples entiers actuellement existans , il y a , au sein même des sociétés les plus éclairées , une infinité d'hommes qui ne les ont jamais faites. Et c'est vouloir renverser à plaisir l'ordre naturel des développemens de nos facultés , que de mettre après ces réflexions , la connoissance de l'existence des objets extérieurs.

N'est-il pas en effet de la dernière évidence que c'est des objets extérieurs que nous tenons nos sensations ; que ces sensations sont absolument nos premières connoissances ; que c'est à proportion de la multiplicité & de la variété de ces sensations que se perfectionne plus ou moins la connoissance que nous avons des objets extérieurs ; & qu'à quelque point que nous portions cette connoissance dans l'état de pure nature , elle ne passe pas

les bornes de notre jouissance ? N'est-il pas certain encore que pour aller plus loin dans cette connoissance , il faut que l'invention accidentelle des mots , ayant attaché , pour ainsi dire , dans notre imagination les objets & les qualités que nous y avons apperçues , nous mette , à force d'expérience , en état de les examiner , & de tirer de cet examen les conséquences qui ont engagé à reconnoître en nous un principe pensant ?

Après avoir supposé gratuitement que les sensations dans l'homme ne sont pas différentes du sentiment de son existence , les auteurs de l'Encyclopédie supposent aussi gratuitement que ce sentiment suffit seul pour nous faire appercevoir de l'attention que notre corps exige de nous pour écarter les dangers qui l'environnent.

Il ne faut pas être philosophe pour sentir combien cette supposition est peu philosophique ; & tout homme mé-

diocrement sensé verra d'un coup d'œil que c'est l'épreuve des dangers qui peut seule inspirer à l'homme naturel l'attention nécessaire pour les éviter ; de sorte que si cet homme eût toujours pu rester dans un état parfait de tranquillité & de sécurité, il n'auroit jamais eu la moindre notion de ce que c'étoit que danger.

C'est donc en passant par-dessus de longs intervalles , sans s'y arrêter , & en renversant l'ordre des circonstances & des développemens auxquels les circonstances ont donné lieu , que les auteurs dont il s'agit, nous ont présenté les sensations comme n'étant pas différentes du sentiment de notre existence ; & qu'ils nous ont attribué l'attention de veiller à notre conservation , avant que nous puissions avoir aucune connoissance des dangers qui pouvoient nous nuire.

Mais telle a toujours été la méthode des philosophes , ils ont tous bâti leurs

différens systêmes sur des pétitions de principe; & comme on les a lus avec l'habitude de prendre ces pétitions de principe pour des choses démontrées ou pour des axiomes qui n'avoient pas besoin d'être démontrés, on s'est laissé entraîner par la justesse & la beauté séduisante des conséquences, sans s'appercevoir qu'en croyant marcher de vérité en vérité, on ne faisoit que se promener dans de brillantes illusions.

C'est cette méthode qui a si fort multiplié les philosophes. Si, au lieu de jeter ses fondemens sur des principes imaginaires, on eût cherché comme il faut les vrais principes dans la nature de l'homme, il n'y auroit que très-peu de livres de métaphysique & de morale, & le nombre des philosophes auroit été réduit à très-peu de chose.

Par un nouveau renversement qui tient à ceux que nous venons de re-

lever, ou qui, pour mieux dire, en est une conséquence, les auteurs encyclopédistes prétendent que dans l'ordre des facultés humaines, la raison doit être placée avant l'imagination. Et voici de quelle manière ils s'y prennent pour appuyer une proposition aussi révoltante pour tout homme qui laisse aller librement son sens-commun.

Nous ne prenons point ici, disent-ils l'imagination pour la faculté qu'on a de se représenter les objets, &c. Nous prenons l'imagination dans un sens plus noble & plus précis, (d) pour le talent de créer en imitant; & un peu plus bas, si nous plaçons la raison avant l'imagination, cet ordre nous paroît bien fondé, & conforme au progrès naturel des opérations de l'esprit. L'imagination est une faculté créatrice, & l'esprit, avant de songer à créer, commence par raisonner sur ce qu'il voit & ce qu'il connoît.

(d) Quelle précision !

Telles sont les raisons que nous donnent ces philosophes, d'ailleurs si éclairés, pour justifier la proposition la plus singulière que j'aie jamais connue. *Nous ne prenons point ici l'imagination*, disent-ils en commençant, *pour la faculté qu'on a de se représenter les objets*, nous la prenons dans un sens plus noble & plus précis, pour le talent de créer en imitant.

Mais la manière dont nous jugeons à propos de prendre les choses en peut-elle changer la nature ? Soumet-elle la vérité à nos fantaisies ? Et si je ne peux voir dans l'homme primitif, qui est l'être qu'on doit envisager dans un ouvrage où il s'agit de l'origine des connoissances humaines ; si je ne peux, dis-je, voir dans un tel être, au lieu de cette faculté de créer en imitant que la faculté d'abord passive de recevoir les images des objets qui l'environnent, ferai-je obligé de soumettre ma raison à votre manière de vouloir voir ?

Peut-être me répondra-t-on que pour considérer les facultés humaines, on n'est pas obligé de remonter jusqu'au berceau hypothétique de l'humanité ; & que sans aller faire des recherches dans un état imaginaire, on borne ses spéculations à ce que l'expérience nous apprend en général, de la nature, de l'étendue & de l'ordre de ces facultés.

Mais je répliquerai que cette méthode est illusoire & abusive ; qu'elle expose ceux qui la suivent à ne rien voir que d'après les préventions qu'occasionnent les espèces de prodiges enfantés dans les siècles éclairés par l'esprit & l'imagination ; qu'il est faux d'ailleurs que, même en considérant les facultés humaines dans l'état de développement où elles se trouvent parvenues de nos jours, la raison puisse être mise avant l'imagination ; & qu'enfin l'état de nature où je suppose l'homme n'est pas un état imaginaire, puis-

qu'au sein même de la société, un œil attentif peut voir dans un enfant, tout ce que je dis de l'homme naturel. Et si je suis obligé d'imaginer cet homme, isolé, & privé, ainsi qu'un enfant, de toutes les lumières que ce dernier acquiert dans la société par le développement de ses facultés, c'est pour pouvoir l'examiner avec plus de liberté & plus à l'aise. Car il est certain que l'état de pure nature passe si rapidement dans un enfant, attendu toutes les connoissances, & toutes les découvertes dont il est environné, & qu'il suce pour ainsi dire, avec le lait, qu'on a à peine le tems de l'apercevoir. Mais quelque peu de durée qu'ait dans un enfant né dans la société, l'état purement naturel, cet état nous offre assez de lumières pour pouvoir assurer que rien n'est plus contraire à la raison que l'opinion qui la place dans l'homme avant l'imagination.

Mais quoique cette opinion paroisse n'avoir besoin pour être réfutée que de la manière dont nous venons de la présenter , le respect dû aux auteurs célèbres qui ont voulu l'établir , exige une réfutation plus détaillée.

Je demande d'abord à ces Messieurs la permission de définir l'imagination , d'après l'idée que je m'en suis faite , la faculté de recevoir les images des objets qui nous environnent , & de pouvoir dans certaines occasions , ou par des moyens que nous apprenons de l'usage , se retracer les images en l'absence des objets qui les ont occasionnées. Je les prie ensuite de me dire dans quelle époque , dans quelles circonstances de la vie , l'imagination acquiert la faculté de créer en imitant. Pour moi j'avoue naïvement que quoique fort âgé , je n'ai point encore reconnu dans mon imagination cette puissance créatrice , & que tout ce qu'elle a pu faire chez moi s'est réduit

à examiner , à comparer , à combiner ;
ou à entrer dans l'examen , dans la
comparaifon , dans la combinaifon
qu'ont fait les autres , des objets qu'elle
avoit tracés dans mon cerveau. Encore
ai-je reconnu que ce n'étoit pas d'elle
feule que je tenois le pouvoir d'exami-
ner , de comparer & de combiner ; &
qu'avant d'en venir là , il a fallu que
j'appriſſe les termes qui s'étoient trou-
vés dans la langue de ma fociété pour
dénommer tous les objets de mon ima-
gination , & les attacher , pour ainſi
dire , à mon cerveau ; de manière
que les objets & leurs dénominations
s'y rappelloient à l'occafion les uns
des autres. J'ai reconnu encore en ré-
fléchiffant un peu profondément de
moi-même , ou d'après les réflexions
de plus grands hommes que moi , que
je n'aurois pas été le maître , fans ces
dénominations , de faire ce que j'aurois
voulu des objets de mon imagination ;
& que loin de pouvoir me les rappeler

à volonté, il auroit fallu que j'attendisse les occasions. Mais sans anticiper sur ce que j'ai à dire dans la suite, il est certain que jamais mon imagination n'a apperçu que ce qu'elle avoit reçu, & que quelques efforts qu'elle ait pu faire, les plus fortes opérations se sont réduites à se tracer des composés arbitraires, & quelquefois bisarres, des parties séparées des images qu'elle avoit reçues en entier.

Mais me diroient, sans doute, les auteurs célèbres avec qui j'ose me mesurer ici, nous entendons par imagination, cette faculté déjà si éloignée de sa première origine, qui saisit les objets naturels sous toutes leurs faces, sous tous leurs rapports, & compose de leurs parties diverses, agréablement rapprochées, & ingénieusement combinées, des tableaux qui n'ayant dans leur totalité aucun modèle dans la nature, offrent tout l'agrément de l'invention, & toute la surprise de la

nouveauté. Nous entendons encore par imagination, cette sagacité de l'ame qui découvre dans les objets de ses connoissances, des rapports abstraits qui la conduisent à des vérités de spéculation hors de la portée des sens, & au dessus des simples lumières de la raison, telles que les vérités métaphysiques & les vérités géométriques.

Que ces Messieurs disent tout ce qui leur plaira, tous ces grands développemens de l'imagination ne changeront rien, comme je l'ai déjà dit, au rang que l'auteur de la nature lui a assigné dans l'ordre de nos facultés, & ne lui donneront pas la force créatrice. Et tout esprit droit & méthodique aura lieu d'être surpris que dans un ouvrage où l'on projette de faire l'arbre généalogique des facultés & des connoissances humaines, & de tracer par ordre leurs développemens successifs, on mette, si je peux m'exprimer ainsi, la fille avant la mere. Car

enfin qu'elles doivent être dans l'homme primitif, qu'elles font dans l'enfant purement naturel les premières opérations de leur ame? N'est-ce pas de recevoir par la vue les images des objets qui se présentent à eux? N'est-ce pas de la multiplicité, de la répétition de ces images, & des rapports que l'usage leur fait découvrir entre les objets représentés & eux, que naît ce discernement d'abord machinal, qui les attache à une partie de ces objets, tandis qu'il les éloigne des autres? Peut-on donner le nom de raison à ces premières opérations de l'enfant, ou de l'homme purement naturel? Ce seroit du même trait accorder la raison aux bêtes brutes en qui l'on ne peut méconnoître les mêmes opérations.

Quand je m'en tiendrois à ce peu d'observations, c'en seroit assez, je pense, pour démontrer le peu de solidité de l'opinion que j'attaque, puisqu'il

qu'il suffit de trouver un instant dans l'homme où les images se tracent dans son cerveau, sans aucun discernement réfléchi, pour pouvoir assurer que l'imagination est la première des facultés de l'ame humaine. Mais je vais plus loin, & je soutiens que les dénominations mêmes qui viennent bientôt attacher dans le cerveau de l'enfant en société les images des objets qui ne faisoient jusques-là que s'y peindre successivement & accidentellement, sont du ressort de l'imagination. En effet donnera-t-on le nom de raison à la simple puissance de se rappeler l'image d'un objet, en prononçant, ou en entendant prononcer sa dénomination, ou à la puissance réciproque de se rappeler la dénomination à la faveur de l'objet ?

Mais ce n'est pas encore assez, & pour trancher court, j'ose avancer que l'imagination n'est pas seulement la première de nos facultés, mais encore

la seule proprement dite, celle de qui dépendent toutes les autres. En effet la mémoire qui marche aussi avant la raison, est-elle autre chose qu'un espèce de répertoire où l'imagination dépose tout ce qu'elle a reçu d'objets & de modifications d'objets? Et la raison, si mal définie jusqu'à présent, qu'est-elle donc elle-même, sinon le résultat des opérations de l'imagination, qui se repliant sur des objets qu'elle a reçus, a appris, à force d'expérience & de tems, à réfléchir, à mettre de l'ordre & de la combinaison dans les objets gravés dans la mémoire avec leurs modifications, & à inspirer à l'homme des règles de jugement & de conduite auxquelles on a donné le nom de raison?

Je sens, & je l'avoue de bonne foi, qu'il est bien difficile à un homme qui n'a que de l'expérience, & ce qu'on appelle du sens commun, d'entrer dans l'explication de matières aussi

abstraites que celles dont il s'agit ici , & qu'il lui est encore plus difficile de se faire entendre. Mais je ne peux me servir que de ce que j'ai ; & au lieu que la plupart des philosophes ont appris à raisonner , long-tems avant que d'être en état de réfléchir , je me suis avisé de réfléchir jusqu'à l'âge où loin de pouvoir apprendre à raisonner , on commence à perdre la raison.

Mais si malgré cela je me suis fait entendre , on doit avoir pour résultat de ce que j'ai dit , que rien n'est plus arbitraire , plus opposé aux lumières naturelles & à l'expérience , que la manière dont les philosophes encyclopédistes envisagent les opérations de ce qu'ils appellent esprit. Bien loin que l'imagination soit jamais , comme ils le prétendent , une faculté créatrice , elle est elle-même créée , pour ainsi dire , par les objets , sur la connoissance desquels elle vient ensuite à se replier. Et l'esprit , qui n'est qu'un nom donné au

résultat des opérations de l'imagination devenue active à force d'expérience, & après l'invention des mots, ne sauroit être considéré comme une faculté absolue, ayant par elle-même la puissance de créer & de raisonner. Et tout ce que disent à cet égard ces auteurs célèbres est absolument intelligible pour tout homme qui n'est point accoutumé à raisonner favamment sur de purs êtres de raison. En effet, que peuvent signifier pour un tel homme ces paroles ? *Un autre motif qui doit déterminer à placer la raison devant l'imagination, c'est que dans cette dernière faculté de l'ame, les deux autres se trouvent réunies jusqu'à un certain point, & que la raison s'y joint à la mémoire. Enfin, continuent ces auteurs, si l'on examine les progrès de la raison dans ses opérations successives, on se convaincra encore qu'elle doit précéder l'imagination dans l'ordre de nos facultés, puisque la raison, par les dernières opéra-*

tions qu'elle fait sur les objets, conduit en quelque sorte à l'imagination ; car ses opérations ne consistent qu'à créer, pour ainsi dire, des êtres généraux qui, séparés de leur sujet par abstraction, ne sont plus du ressort immédiat de nos sens. Tout cela ne me paroît annoncer que cette vérité, savoir, que tant qu'on ne fera que raisonner sur les définitions reçues, au lieu de réfléchir sur les choses mêmes, on ne présentera à l'esprit qu'un cahos imposant d'expressions impénétrables. Mais ce que je trouve de plus extraordinaire dans les raisonnemens de ces Messieurs, c'est cette espèce de conclusion : *L'imagination*, disent-ils, *ne travaille que d'après les êtres purement matériels, nouvelle raison de la placer la dernière dans l'ordre de nos facultés.* Comment des auteurs aussi éclairés ont-ils pu ne pas s'appercevoir que la raison qu'ils donnoient pour placer l'imagination après toutes les autres facultés, étoit précisément ce qui de-

voit lui faire obtenir la première place ? N'est-ce pas en effet d'après le travail de l'imagination sur les objets matériels qui avoient , pour ainsi dire , d'abord travaillé sur elle , que se sont formées les idées abstraites , & toutes ces connoissances qui constituent ce qu'on appelle esprit & raison ? Il suit , des discussions dans lesquelles je me suis vu forcé d'entrer , que l'homme dans l'état où je l'ai laissé plus haut , fera réduit à la seule faculté générale de sentir ; qu'il n'aura ni vouloir , ni non-vouloir , ni desir , ni crainte ; que son imagination sera purement passive ; & que ses connoissances seront toutes bornées au discernement machinal des choses propres à sa subsistance.

Le premier homme & la première femme seuls de leur espèce dans l'univers , se suffisoient pleinement , attendu qu'ils ne connoissoient point d'autre semblable. Partageant leur tems entre le boire & le manger , la prome-

nade ou la danse & le repos , l'activité & le sommeil , ils travaillèrent sans y penser à augmenter leur petite société. Et qu'on ne soit point embarrassé des moyens qui les conduisirent à cette opération. La nature n'étoit pas moins la mere du premier homme & de la première femme que des autres êtres animés ; & si les entraves que les développemens de nos facultés , & nos découvertes ont mises à la simplicité de ses loix , nous empêchent d'appercevoir de quelle manière elle nous conduiroit à ses fins , si nous ne connoissions qu'elle , l'exemple des autres êtres animés doit nous faire comprendre que nos premiers parens ne durent pas être embarrassés pour se donner de la postérité. Bientôt notre mere commune se trouva dans cet état que toutes les filles sont forcées de redouter , & que nos jolies femmes n'aiment guères. Cette femme vit sans étonnement le changement qui se faisoit en

elle ; & comment en auroit-elle été étonnée ? Rien encore ne lui permettoit de réfléchir. Accoutumée à suivre sans la moindre attention les impressions de la nature , elle n'en fit pas davantage au changement dont il s'agit. Il ne faut pas non plus être en peine des dangers qu'elle put courir dans le cours de sa grossesse. Ses exercices ou ses amusemens étoient proportionnés à ses forces & à ses facultés. La nature , sous les loix de laquelle vivoit cette première femme , ne lui permit pas d'aller au delà. Son agilité , tous ses mouvemens diminuèrent successivement , à mesure que le fardeau qu'elle portoit devint plus considérable & plus pesant. Elle fit enfin comme font toutes les femelles qui vivent encore sous les simples loix de la nature. Nous n'en voyons point manquer de porter leur fruit à terme lorsqu'elles n'éprouvent aucun accident de la part de ces fiers animaux qui croient avoir le droit

de les détruire , parce qu'ils ont l'adresse nécessaire pour en venir à bout.

L'enfantement ne dut pas être plus embarrassant pour la première femme , que ne l'avoit été sa grossesse. Aussi chérie de la nature que les femelles des autres animaux , elle en reçut les mêmes secours. Notre éducation , les usages & l'expérience nous éloignent si fort des loix de cette mere si sage , que nous lui enlevons dans notre opinion jusqu'au pouvoir de conserver & de perpétuer ses propres ouvrages sans le secours de notre intelligence.

L'instinct qui porte les oiseaux à se construire des nids avec tant d'adresse , que l'art ne peut les imiter que très-imparfaitement , cet instinct qui leur impose la nécessité de réchauffer leurs petits jusqu'à ce que la nature les ait habillés , & de leur aller chercher une nourriture propre à la foiblesse de leur âge ; cet instinct , dis-je , n'abandonnera pas la première femme. Émue

par les cris que la nature semble avoir donnés aux enfans & aux petits de tous les animaux, lorsqu'ils viennent au monde, pour implorer le secours de celle qui leur donne le jour, (e) elle se sentit intéresser pour un être animé qu'elle vit en petit semblable à l'homme ou à elle-même, & qu'elle ne pouvoit regarder que comme une partie détachée de son individu. Les mouvemens de cet enfant, les efforts même de la mere, les débarrasserent bientôt l'un & l'autre de ce qui a coutume d'accompagner les ac-

(e) Je préfère cette conjecture, & je la trouve plus philosophique que celle que le poëte Lucrèce exprime dans ce fameux passage qui a perpétuellement servi de texte aux Jérémiades des poëtes, des gens d'esprit, & des philosophes mêmes.

Tum porrò puer, ut sævis projectus ab undis
 Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
 Vitali auxilio : cum primum in luminis oras
 Nixibus ex alvo matris natura profudit :
 Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est :
 Cui tantum in vitâ restet transire malorum.

Lib. 5. v. 233.

couchemens , & bien plus sûrement que ne font parmi nous les secours d'une sage-femme ou d'un élégant accoucheur.

Notre première mere n'ayant pu apprendre de nos agréables poupées qu'il faut être malade deux mois ou plus quand on a donné le jour à son semblable , & que d'ailleurs je suppose sous un climat tempéré , le seul qui ait pu favoriser la propagation de notre espèce ; cette bonne femme , dis-je , se leva tout de suite après avoir enfanté. Elle prit son enfant dans ses bras , & bientôt cet enfant , qui n'étoit pas moins précieux à la nature , ni moins instruit par elle que le petit d'une brebis ou d'une biche , trouva l'issue de ces reservoirs remplis d'un suc doux & nourrissant , destiné à conserver sa vie , & à favoriser ses accroissemens. D'ailleurs quand on supposeroit cet enfant incapable de se porter de lui-même à la mamelle de sa mere , la

douleur causée par la distension de cette partie, le lait qui dut s'en écouler, engagèrent, sans doute, la mere à y porter la bouche de son enfant. Cela paroît d'autant plus probable, que cette mere étoit instruite par sa propre expérience du besoin de nourriture, & qu'il étoit impossible qu'elle ne s'aperçût pas que le changement considérable arrivé dans ses mamelles, & la liqueur qui s'en écouloit, avoient pour objet la nourriture de son enfant, incapable par sa foiblesse d'en aller chercher, & même d'en prendre d'autre. Ajoutez à cela le besoin qu'elle avoit elle-même d'être soulagée par l'évacuation de son lait.

Si ces conjectures ne paroissent pas assez solides, on peut avoir recours aux loix générales de l'instinct, telles qu'elles se manifestent dans les êtres animés qui se trouvent dans le cas de notre première mere.

On peut encore la supposer inf.

truite par l'exemple de ce qui se passoit parmi les animaux paisibles avec lesquels vivoient nos premiers parens. Plusieurs auteurs ont dit, si je ne me trompe, que les animaux avoient été les premiers précepteurs de l'homme. Et cette opinion doit paroître d'autant plus raisonnable dans le cas dont il s'agit, que nous voyons, à la manière dont la nature a arrangé les choses par rapport à la plupart des animaux les plus propres à vivre avec l'homme, qu'ils sont en même temps les mieux faits pour instruire la femme dans les différentes circonstances où nous venons de voir notre première mere. Leurs femelles sont en effet plutôt propres que la femme à recevoir les caresses de leurs mâles, & elles portent leurs petits dans leurs entrailles beaucoup moins de tems qu'elles. Ainsi la fréquence de leurs grossesses, de leurs accouchemens, & l'allaitement de leurs petits, durent instruire la femme

de tout ce qui concernoit ces différens états. (f)

L'habitude si générale, & dont les philosophes mêmes n'ont pu se garantir, de juger de tout d'après notre situation, nos connoissances, nos usages & nos goûts, fera trouver bien triste & bien maussade la description que je viens de faire du premier état de nos premiers parens. Quelle société, dira-t-on, que celle de deux êtres humains qui n'ont rien à se dire, qui sont sans cesse ensemble, ou dans une compagnie pire que la solitude, celle des moutons, des brebis, des chèvres, des vaches &c ? Non, il n'auroit pas été possible à nos premiers parens de vivre dans une telle situation. Et quand ils auroient pu sur-

(f) Le détail dans lequel je viens d'entrer paroitra, peut-être à bien des lecteurs, inutile, ennuyeux, & même puérile. Mais ce détail entre dans mon plan. Et où en trouver un dont toutes les parties puissent plaire également, en supposant qu'elles ne déplaisent pas toutes ?

monter tous les obstacles qui devoient naturellement s'opposer à leur conservation, ils n'auroient jamais pu résister à l'ennui, ils en seroient infailliblement morts en peu de jours. Tel est le langage de la prévention.

Mais si les hommes vouloient bien faire un usage réfléchi de leur raison, quelle situation pourroient-ils trouver préférable à celle de deux êtres qui ne connoissoient les besoins que par le plaisir qu'ils trouvoient à les satisfaire; qui, identifiés, pour ainsi dire, avec tous les objets qui les environnoient, jouissoient en quelque manière de toute la nature? Est-il dans l'état de société civilisée, aucune situation comparable à cette paix profonde, à cette plénitude de jouissance? Osera-t-on lui opposer l'avantage de ces lumières trompeuses qui, en portant l'homme comme hors de lui-même, lui font perdre en recherches vaines & stériles, un tems qu'il employeroit mieux à

jouir avec reconnoissance? Lui opposera-t-on encore cette multitude presque infinie d'inventions agréables, qui se trouvant dans une disproportion immense avec les facultés que la nature nous a accordées pour jouir, épuisent ces facultés dans une partie de l'espèce humaine, tandis que l'autre partie est agitée par l'impétuosité & l'inutilité de ses desirs? Mais ceci peut paroître trop commun & trop général, passons à une vérité moins connue.

L'ennui, a dit un bel esprit (g), naquit un jour de l'uniformité. Si cela étoit vrai, il n'y auroit pas en effet d'état plus ennuyeux que celui de nos premiers parens. Mais il s'en faut bien que les pensées des poètes soient toujours des vérités philosophiques, & il faut chercher une cause plus approfondie de l'ennui. On ne sauroit dis-

(g) M. de Boissi, si je ne me trompe.

convenir

convenir que cette affection désagréable de l'ame ne vienne du sentiment de la durée. Mais ce sentiment même, n'étant produit dans l'homme instruit, comme l'a très-bien trouvé l'illustre Locke, que par la succession de ses idées, l'ennui devoit être absolument inconnu à nos premiers parens. Toutes leurs idées en effet se bornoient à de simples perceptions dont l'ame ne peut tenir registre, tant qu'elles n'y sont pas arrêtées par des dénominations & par des connoissances fort éloignées de l'état de pure nature. Ainsi le tems étoit, pour le premier homme & pour la première femme, tout d'une pièce, rien ne pouvant leur en faire discerner les instans. La succession des jours & des nuits, qui fut, sans doute, la première division de sa durée parmi les premiers hommes, n'occasionnoit chez nos premiers parens que des simples sensations comme tout le reste : Et dans l'habitude où ils étoient de s'identi-

fier avec tous les objets de leurs sensations , ils rouloient , pour ainsi dire , avec les révolutions du jour & de la nuit, comme faisant parti deux-mêmes.

Il est si vrai que c'est par l'attention que nos idées & nos connoissances nous obligent de faire à la succession des instans de la durée , que nous en avons le sentiment , qu'il y a une infinité de circonstances où ce sentiment est considérablement affoibli , & beaucoup d'autres , où il est entièrement effacé.

Qu'un plaisir continu , par exemple , une dissipation un peu vive , ou une application très - forte , suspendent pendant quelques heures toutes les sensations de notre ame , étrangères à notre situation actuelle , nous aurons une idée si peu juste de la durée , que quatre ou cinq heures passées dans la jouissance d'un plaisir vif , ou dans une grande dissipation , ou dans une forte application sur un seul

objet , ne nous en paroîtront pas une de celles que nous passons dans une situation ordinaire. Et lorsque tout sentiment, toute idée sont suspendus chez nous par un profond sommeil, nous avons si peu conscience de la durée , qu'il nous seroit impossible de savoir , même à-peu-près, le tems que nous avons dormi, si nous n'avions la connoissance de certaines circonstances, & de divisions artificielles de la durée. De sorte que plusieurs jours écoulés dans cette situation ne nous paroîtroient qu'un instant. Peut-on disconvenir que l'état de nos premiers parens réduits à de simples sensations aussi-tôt effacées que reçues, ne fût une espèce de sommeil pour leur ame , sur laquelle la durée ne faisoit , pour ainsi dire , que glisser ?

C'est donc l'attention que nos connoissances nous font faire aux instans de la durée , marqués par les circonstances de notre manière de vivre , &

par des divisions artificielles , qui , dans un état d'inaction ou d'uniformité , occasionne cette affection , ce mal aisé de l'ame que nous appellons ennui. Il fuit encore de mes réflexions , fondées sur l'expérience de tous les hommes , que par le contraire , la durée paroît plus longue , à mesure que des douleurs vives , ou un desir violent , nous font attendre avec impatience l'instant qui doit être la fin de ces douleurs , ou l'accomplissement de notre desir.

Une autre vérité encore qui résulte incontestablement de ces réflexions , c'est que de tous les animaux , l'homme est le seul qui sente l'ennui. J'entends l'homme éclairé , comparé aux animaux dont nos instructions n'ont pas altéré la simplicité naturelle.

Je fais que tout ce que je viens de dire , pour être assez peu connu du commun des hommes , n'est pas pour cela nouveau. Je fais qu'on trouve dans

le célèbre Malebranche, de très-bonnes observations sur le plus ou le moins d'impression que fait sur nous la durée; & qu'il fait très-bien sentir que la durée est plus ou moins longue, à mesure que nos différentes situations nous la font diviser en plus ou moins d'instans, & que nous pesons plus ou moins sur chacun de ces instans. De sorte qu'un homme qui voudroit suivre, sur un cadran de pendule une aiguille à secondes, en fixant exactement son attention sur l'intervalle de chaque seconde parcouru par cette aiguille, trouveroit une heure, ainsi observée, beaucoup plus longue que plusieurs heures passées dans une situation ordinaire. Mais dans le dessein où je suis d'éclaircir, suivant ma façon de penser, toutes les difficultés qui pourront se présenter dans le cours de mon histoire, je m'embarrasserai toujours très-peu que d'autres aient pensé ce que je dirai, & je ne le dirai pas parce

que de plus grands hommes que moi l'auront dit , mais parce que ce sera ma pensée.

Je suis en particulier si peu asservi à l'autorité de Malebranche, dans l'occasion dont il s'agit , qu'en même-tems que je conviens de la vérité de l'observation que je viens d'en rapporter , je rejette très-positivement cette autre observation , par laquelle il veut établir que l'insecte appelé *Ephémère* , qui fait dans un seul jour toutes les opérations que les autres animaux font dans le cours de toute leur vie , vit aussi longtems que quelque autre animal que ce soit. Et cela par la raison que la petitesse lui faisant diviser la durée d'un jour en une infinité d'instans , & ayant perception de chacun de ces instans, un jour est pour lui ce que sont plusieurs années pour les animaux qui vivent le plus longtems. Rien ne me paroît plus faux que cette opinion. Il y a une très-grande dif-

férence entre l'homme qui suivroit la marche d'une aiguille à secondes pendant le cours d'une ou de plusieurs heures , & l'insecte Ephémère. Le premier habitué au sentiment de la durée , seroit en état d'en appercevoir le plus ou le moins de longueur , au lieu que pour l'insecte dont il s'agit , ainsi que pour l'homme , réduit aux simples perceptions , la plus longue durée ne doit être qu'un seul instant. En un mot , il n'y a , absolument parlant , ni longue , ni courte durées ; & sans les connoissances qui nous la font en quelque manière détailler , sans les comparaisons que nous sommes en état de faire par les différentes espèces de divisions que nous avons inventées , il n'y auroit pas de différence pour nous entre un instant & plusieurs années. D'où il suit que les animaux brutes , n'ayant aucune mesure du tems , il n'y a pour eux-mêmes aucune disproportion réelle dans la durée

de leur vie. Et c'est dans ce sens, non dans celui de Malebranche, que l'insecte Ephémère vit aussi longtems que tous les autres animaux.

Voilà donc nos premiers parens sauvés de l'ennui. Leur petite société accrue d'un semblable, leur procura de nouvelles sensations. Mais ces sensations furent différentes pour la mère & pour le père. La première voyoit dans son enfant un être sorti d'elle, qu'elle regardoit comme n'en étant pas différent. Le soulagement qu'elle recevoit de cet enfant, ses caresses innocentes, augmentoient encore son attachement pour lui. A l'égard du pere, son affection pour son enfant devoit être beaucoup moins vive. La part qu'il avoit à son existence étoit moins propre à l'attacher à lui qu'à sa mère, puisqu'il ignoroit absolument qu'il eût contribué à cette existence.

Ces sentimens de paternité que notre ame, qui, dans bien des cas, s'af-

fecte à volonté, reçoit des loix & de l'usage, étoient encore bien loin du cœur du premier père. Il ne voyoit dans son enfant qu'un être de son espèce, dont la présence ne pouvoit, à la vérité, que lui être agréable par le seul instinct qui porte tous les êtres animés à voir avec plaisir leurs semblables. La foiblesse de cet enfant, ses caresses naïves & l'habitude, le rendirent, sans doute, cher à son pere. Mais rien ne pouvoit encore avoir développé en lui cette modification de l'amour propre qui nous fait chérir par-dessus toutes choses nos propres ouvrages : Et à quelque degré qu'on suppose porter l'attachement mutuel du premier enfant, il n'étoit rien en comparaison de la tendresse de la mere pour ce même enfant, & du retour de celui-ci. Cette mere, accoutumée à voir cet enfant se nourrir de sa propre substance, continua à le regarder comme une partie d'elle-même. L'enfant, de

son côté , toujours dans les bras de sa mere , & goûtant sans cesse avec elle le plaisir de satisfaire à ses premiers besoins , s'identifia aussi avec elle ; & rien dans la nature ne fut plus intimement lié que ces deux êtres. Précieux attachement , qui , en étendant l'existence de cette premiere mere & de ce premier enfant , leur en rendit le sentiment plus vif : tu es le seul véritable , le seul qui existes encore dans toute ta simplicité parmi ces mortels avilis par notre orgueil , qui vivent le plus près des loix de la nature ! Tu serois encore le seul des sentimens naturels qui pusses être goûté au milieu même de la dépravation de nos mœurs , si ce n'étoit une partie de cette dépravation de te reléguer à la campagne. Tels sont les fruits des développemens de notre perfectibilité ; nous semblons avoir pris à tâche de contre-carrer la nature , & de détruire en particulier les rapports intimes qu'elle avoit entre

nous & nos enfans , pour substituer à ces rapports sentis, une institution artificielle qui fait des idées abstraites , des noms de pere & de mere.

Un enfant accoutumé aux soins & aux caresses d'une tendre nourrice , la caresse à son tour , s'attache à elle , & l'appelle du doux nom de mere , sans que celle qui devrait seule porter ce titre s'avise même d'en être jalouse. On a toutes les peines du monde à arracher cet enfant des bras de sa nourrice ; on l'enlève malgré ses cris , ou l'on prend la précaution d'écarter peu-à-peu cette nourrice incommode que l'enfant s'obstine à chérir ; & l'on vient enfin à bout d'en faire un ingrat. (h) Tel est le premier pas que font dans la société civilisée les hommes destinés à y acquérir le droit de mépriser l'état

(h) Ceci écrit , je tombe sur un endroit de l'Emile où la même pensée se trouve. Est-ce à ma mémoire, Est-ce à mon esprit qu'il faut faire honneur de cette rencontre ? C'est ce que je ne saurois décider, puisque j'avois lu l'Emile dans sa nouveauté.

dans lequel ils ont trouvé leur première subsistance.

A ces premiers sentimens si naturels, & qui seroient longtems inéfaçables, si les rapports de la nourrice à l'enfant n'avoient été interrompus, succède le pénible devoir d'appeller sa mere une femme qu'on ne connoît pas. Cetitre si doux, tant qu'il est senti, n'est plus pour cet enfant qu'un mot d'institution absolument destitué de sens pour lui, & qui excite si peu des sentimens naturels dans son cœur, qu'il est prêt à le donner à la première femme qui voudra l'usurper. En vain les meres se flattent-elles de reveiller, par leurs soins, par leurs caresses, ces sentimens de tendresse qu'elles ont pris elles-mêmes le soin d'étouffer, parce qu'elles ne pouvoient en être l'objet, jamais elles n'en viennent véritablement à bout. Tous leurs soins ne réussissent qu'à accoutumer leurs enfans à dire ce que la nature leur avoit d'abord

appris à sentir. Et comme ces noms de bonne, de tendre mere, se trouvent toujours accolés aux remontrances, aux corrections & aux châtimens, cela fait dans la tête d'un enfant une confusion qui ne se débrouille que lorsque nous avons acquis avec l'âge les connoissances nécessaires pour pouvoir discerner ce que c'est qu'une mere. Et qu'on juge de la force d'un sentiment ainsi appris ! C'est plutôt une façon de penser décente, ou tout au plus un sentiment de reconnoissance qui ne peut même venir qu'après que nous sommes instruits des motifs qui engageoient nos parens à nous traiter d'une manière si peu propre à nous inspirer les sentimens qu'on nous imposoit, & à nous persuader de la sincérité de ceux dont on nous entretenoit.

Mais, dira-t-on, cela ne reviendrait-il pas au même, quand toutes les meres allaiteroient leurs enfans ? Ne feroient-elles pas obligées de mêler les

instructions , les corrections & les châtimens aux soins & aux caresses ? Sans doute , & c'est un des brillans avantages de la société policée , de nous obliger à faire sans cesse violence à nos sentimens naturels. Mais au moins si les meres donnoient à leurs enfans les premiers secours , la première subsistance , ces enfans , disposés par leur tendresse à écouter leurs meres , profiteroient mieux de leurs soins & de leurs avis. Ils s'accoutumeroient à ce respect de sentiment si différent de celui de soumission qui coûte tant à un cœur destiné par la nature à être libre. Ils n'auroient pas à essuyer ce passage pénible des bras d'une mere connue dans ceux d'une femme étrangère pour eux , à laquelle , cependant , ils sont forcés de donner un nom , qui , s'il rappelle quelque chose à leurs foibles cerveaux , ne peut leur présenter que la première femme & les premiers secours auxquels ce nom étoit intimement lié.

L'aîné de notre première mere n'eut pas ce désagrément à essuyer; ne la perdant jamais de vue, tant qu'il fut foible & seul, il en reçut toujours les mêmes secours, les mêmes caresses. Son pere fut pour lui ce qu'est pour nos enfans le mari de leur nourrice, cependant l'habitude de ne voir après sa mere d'autre semblable que son pere, dut l'attacher à lui par des liens beaucoup plus forts que ceux qui unissent nos enfans avec leurs nourriciers.

Mais la tendresse de la mere pour son premier enfant commença à se diviser, & conséquemment à s'affoiblir, lorsque eut donné le jour à un nouveau semblable. Les rapports entre un enfant qui vient de naître, & celle qui l'a mis au monde, étant plus intimes, plus continus que ceux qui se trouvent entre cette même mere & un enfant déjà accoutumé par l'exemple à une nourriture différente de celle qu'il en recevoit immédiatement, ces rapports

durent nécessairement détourner sur l'enfant nouveau-né la plus grande partie de l'affection maternelle. De son côté, le premier enfant pouvant se passer de sa mère pour le seul besoin essentiel dans l'état de nature, qui est celui de la subsistance, commença à lui être aussi moins attaché.

Telle est la marche de la nature ; elle règle nos sentimens, nos affections sur les différens degrés d'avantage, d'utilité ou de plaisir que nous trouvons avec les personnes à qui nous avons affaire. Et quelques efforts qu'ayent fait les poëtes & les beaux esprits, pour subtiliser nos sentimens, ils ne sont parvenus qu'à subtiliser nos expressions & nos procédés, sans altérer en rien ce principe naturel, fondamental & invariable qui proportionne avec la plus grande justesse nos affections à nos intérêts.

Le premier enfant de notre première mère devint donc le second dans
l'affection

l'affection de cette mère, & elle ne fut plus à son tour aussi chérie de cet enfant, qu'elle l'avoit été pendant le tems où ils s'étoient tous deux mutuellement nécessaires.

Chaque nouveau-né occasionna la même alternative dans la tendresse maternelle, pour l'enfant qui l'avoit précédé. Et à mesure que ces premiers enfans s'éloignèrent de l'époque de leur allaitement, leur affection pour leur mère s'affoiblit dans la proportion de cet éloignement, jusqu'à ce que n'ayant absolument plus besoin d'elle, & rien ne pouvant leur retracer les premiers instans de leur enfance, ils ne la regardèrent plus, ainsi que leur père, que comme un semblable qui n'avoit pas plus de rapport avec eux, que leurs frères & leurs sœurs.

On me reprochera, peut-être, d'avoir trop relevé les avantages de la femme qui allaite elle-même son enfant, puisqu'un des principaux de ces

avantages , qui est l'affection mutuelle entre la mère & l'enfant , doit , selon moi-même , durer si peu. Je répondrai à cela , que quand cette affection si tendre seroit dans l'état de société civilisée , d'une aussi courte durée qu'elle dut l'être dans l'état de pure nature , les sentimens naturels sont si rares dans le premier de ces deux états , qu'on auroit toujours très-grand tort de chercher à en éviter l'impression. Mais il est certain que dans l'état de société civilisée , le sentiment dont il s'agit seroit plus prolongé , & jetteroit de plus profondes racines. En effet , l'instruction des enfans commençant , pour ainsi dire , dès la mammelle , elle graveroit dans leur ame les premiers rapports qu'ils auroient eus avec leur mère : & quoiqu'ils vinssent à les oublier dans la suite , ces rapports auroient eu une telle connexité avec tous les soins que les enfans auroient continué à recevoir de leur mère , que leur affec-

tion n'auroit de longtems souffert aucune interruption considérable.

On ne sauroit donc disconvenir que pour ce qui concerne la durée des sentimens mutuels entre les mères & les enfans qu'elles allaiteroient, l'état de société civilisée ne fût de beaucoup préférable à celui de nature, puisque dans ce dernier état les enfans cessant d'avoir besoin de leur mère, aussi-tôt qu'ils pouvoient trouver une autre subsistance que celle qu'ils en avoient d'abord reçue, rien ne pouvoit arrêter dans leur cerveau le souvenir de ses premiers soins.

Il ne s'agissoit en effet dans notre première famille d'aucune instruction, d'aucune dénomination, d'aucune idée qui pût apprendre aux enfans, déjà loin de la mammelle, ce qu'ils devoient à leur mère, ni les rapports que la nature avoit mis entre eux & les auteurs de leur existence. Le père & la mère, de leur côté, ne pouvoient &

n'avoient rien à dire à leurs enfans ; qui n'ayant , comme eux , que des besoins simples & faciles à fatisfaire , étoient émancipés auffi-tôt qu'ils pouvoient fe les procurer. A quoi auroit fervi , en effet , & fur quoi pouvoit être fondée l'autorité paternelle dans un tel état où il n'étoit queftion ni de propriété ni d'industrie ? Il refte bien des circonftances , bien des développemens à parcourir , avant que de parvenir à l'époque d'une autorité que tous les philofophes fe font accordés à prendre pour le premier gouvernement parmi les hommes , & pour l'origine de tous les gouvernemens , fans fe donner la peine d'examiner à fond l'origine même , & le fondement de cette autorité.

Nos premiers parens & leurs enfans ne formerent donc qu'une fociété de compagnie , dans laquelle durent régner une égalité & une paix parfaites. Unis par l'infteint qui porte tous les

êtres animés à se plaire avec leurs semblables, ils suivirent, sans choix & sans contrainte, les penchans qu'ils avoient reçus de la nature. Et comme ces penchans se réduisoient alors à leur subsistance & à la propagation de leur espèce ; & que la nature avoit suffisamment pourvu à l'une & à l'autre , aucun intérêt ne put de longtems les défunir.

Mais s'il avoit été difficile au premier homme d'avoir des notions de sa paternité , cette difficulté fut encore bien plus grande pour ses enfans devenus pères. Car en supposant , comme il est très-vraisemblable , que la fréquence des exemples d'accouplemens & d'accouchemens parmi les animaux & entre eux-mêmes, leur eût fait appercevoir qu'ils avoient quelque part à la formation de leurs semblables, aucun d'eux ne pouvoit se regarder en particulier comme le père de tel ou tel enfant , attendu le défaut de pro-

priété exclusive des femmes. Rien donc de plus certain que c'est la maternité qui est le plus ancien, comme le plus respectable de tous les droits. Quel nouveau motif pour les femmes, d'être mères dans toute l'étendue de ce précieux titre, & aussi longtems que les mœurs & les usages de leur société peuvent le leur permettre !

Il est bien sensible que les premiers enfans de nos premiers parens, devenus moins attachés à leur mère, à proportion que l'âge les éloignoit du tems où ils avoient besoin de ses secours, perdirent toute affection particulière pour elle, lorsqu'ils eurent trouvé dans d'autres femmes de nouveaux secours pour une nouvelle espèce de besoin ; & que ces femmes, sur-tout, devenues mères à leur tour, eurent dans leur tendresse pour leurs enfans plus qu'il n'en falloit pour remplir des cœurs qui n'étoient ouverts qu'à un sentiment à la fois. Ce qui étoit arrivé lorsque la so-

ciété ne consistoit que dans une seule famille, se perpétua à mesure que les hommes se multiplièrent, & l'on ne connut dans la société, ainsi étendue, d'autre affection particulière que celle qui naissoit du penchant qui porte un sexe vers l'autre, & celle qui attachoit intimement les mères & leurs enfans, par le besoin mutuel qu'ils avoient les uns des autres, & par l'habitude d'être toujours ensemble.

La première société générale ainsi considérée, n'offre point le spectacle de plusieurs familles gouvernées chacune par un pere tendre & attentif, mais d'une seule famille où l'on ne connoissoit d'autre devoir que celui de satisfaire ses besoins, d'autres sentimens que ceux qui naissoient successivement des rapports particuliers que ces besoins occasionnoient dans certaines circonstances naturelles entre les hommes, & où tous ayant le même droit à tout, personne ne pouvoit

fonger à rien posséder à l'exclusion d'autrui, puisque chacun avoit ce qu'il lui falloit.

C'est l'humanité dans cet état que je livre aux spéculations, aux recherches de nos philosophes : qu'ils y trouvent s'ils le peuvent, en mettant hypothétiquement à part l'influence divine, *la raison, les lumières de l'entendement humain, la détermination de la volonté de l'homme*, & ce sentiment inné de justice, auquel M. Rousseau paroît en particulier être si fort attaché. Tout cela doit se trouver dans cet état, si les philosophes Encyclopédistes ont été fondés à placer dans l'ordre des facultés humaines, la raison avant l'imagination. Pour moi j'ai beau donner la torture à la mienne, j'avoue que je ne vois ici dans l'homme, rien de ce qu'y ont vu les philosophes passés, ni de ce qu'y voient ceux qui vivent à présent. Mais c'est peut-être un défaut de pénétra-

tion de ma part , dont je ne dois pas me faire un titre. Aussi en suis-je bien éloigné, & je suis tout au contraire très-disposé à profiter des lumières de nos grands - hommes, supposé qu'ils jugent mes réflexions dignes de leur attention. Une seule chose dont j'ose me flatter , c'est d'avoir mis l'humanité dans le point de vue le plus favorable pour exercer la pénétration de nos philosophes , & la plus propre à leur fournir des matériaux pour jetter les fondemens de leurs principes.

Fin de la première Partie.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

DE L'HOMME.

SECONDE PARTIE.

LEs bornes étroites d'un discours sur une matière aussi étendue que l'est la contemplation de l'origine de l'humanité & des progrès de la société, ont mis M. Rousseau dans la nécessité de négliger bien des milieux. De cet état où l'homme sauvage » errant dans » les forêts, sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre & » sans liaisons, sans nul besoin de » ses semblables, comme sans nul » desir de leur nuire, étoit sujet à » peu de passions, & se suffisant à lui-

» même, n'avoit que les sentimens &
 » les lumières propres à son état, ne
 » sentoit que ses vrais besoins, &c.
 Il passe rapidement à cet autre état
 » où la société commencée & les ré-
 » lations déjà établies entre les hom-
 » mes, exigeoient en eux des qualités
 » différentes de celles qu'ils tenoient
 » de leur constitution primitive, où
 » la moralité commençant à s'intro-
 » duire dans les actions humaines, &
 » chacun avant les loix étant seul juge
 » & vengeur des offenses qu'il avoit
 » reçues, la bonté convenable au pur
 » état de nature n'étoit plus celle qui
 » convenoit à la société naissante; où
 » il falloit que les punitions devin-
 » sent plus sévères, à mesure que les
 » occasions d'offenser devenoient plus
 » fréquentes, & où c'étoit à la ter-
 » reur des vengeances de tenir lieu
 » du frein des loix.

Si cet excellent peintre moral n'eût
 pas été si fort attaché à son système

d'infociabilité naturelle, il auroit vu que l'état de société, tel qu'il nous le dépeint dans cette partie de son Discours, loin de pouvoir être supposé le premier, ne doit être considéré que comme le triste assemblage des débris de la société naturelle. Il n'auroit pas regardé un tel état comme le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, puisqu'il est certain, d'après l'expérience de tous les tems, de tous les peuples, que la moralité dans les actions humaines, qui suppose l'intérêt personnel développé, fut toujours la source de toutes les révolutions générales & particulières, & conséquemment de tous les malheurs de l'humanité. Et quelque chose que dise cet auteur célèbre dans son Discours, & dans sa note 13, de l'exemple des sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point de société qu'il suppose le premier, à quelque degré que ces sauvages soient attachés à leur pays & à

leurs coutumes , cela ne prouvera jamais que cet état ait immédiatement découlé de celui de nature , à moins que de supposer gratuitement , comme lui , les premiers hommes épars dans les forêts & parmi les bêtes féroces , de qui ils auroient appris à insulter & à attaquer leurs semblables. Au lieu d'attribuer , comme fait ailleurs cet auteur , aux inondations & aux tremblemens de terre qui environnerent d'eaux ou de précipices des cantons habités , & aux révolutions du globe qui détachèrent & coupèrent en Isles des portions du continent ; au lieu , dis-je , d'attribuer à ces terribles phénomènes le premier état de société , tel que le suppose M. Rousseau , il auroit reconnu que c'étoit ces événemens , ou d'autres événemens à peu près semblables , qui en séparant une partie de l'humanité de la société primitive , l'avoit mise dans la nécessité de former de nouvelles sociétés tout à fait différentes de la so-

ciété générale dont cette partie avoit été détachée. Ainsi, sans charger son hypothèse fondamentale de faits inutilement inventés, M. Rousseau auroit, dans l'état de société où j'ai laissé l'homme dans ma première partie, suivi la marche paisible de la nature, & découvert sans effort & sans peine, & beaucoup mieux que moi, les développemens & les progrès qui avoient conduit l'humanité à cet état de société qu'il juge à propos de regarder comme le premier.

Les hommes, tels que je les ai supposés dans cette première partie, n'auroient eu ni ces lumières funestes qui en inspirant la curiosité l'ont si bien punie, ni ce sentiment de justice réciproque qui, en imposant des devoirs, a introduit les offenses, & tous les désordres qui en sont dérivés. Maîtres en commun des biens que leur offroit abondamment la nature, ces premiers hommes ne connoissoient d'autre pro-

priété personnelle que la jouissance même de ceux de ces biens dont cette tendre mère leur faisoit sentir le besoin & leur indiquoit l'usage.

C'est cet état, & non celui que nous avons dépeint plus haut d'après M. Rousseau, qui étoit par sa nature le moins sujet aux révolutions, & le meilleur à l'homme. Et malgré les ténèbres épaisses qui se trouvent entre nous & le berceau de l'humanité, on peut assurer qu'en même tems que cet état de société fut le premier, il fut aussi le plus durable dans les lieux qui virent naître les premiers hommes. On ne sauroit en effet, en le considérant avec un peu d'attention, s'empêcher de penser que les changemens qui survinrent avec le tems dans les différentes sociétés, ne prirent point leur naissance dans cet état heureux d'innocence & d'égalité.

Ces changemens furent l'effet des émigrations que nécessita la population,

tion, & ne tombèrent que sur les sociétés composées de ceux qui, poussés insensiblement & de proche en proche par la multiplication de leurs semblables, se trouvèrent sous des climats différens de celui sous lequel avoient vecu leurs peres. De sorte que malgré les changemens qui survinrent dans ces espèces de Colonies, le premier état général de société naturelle dont elles avoient été démembrées, dut subsister pendant plusieurs siècles, à très-peu de chose près, dans la même simplicité. Et cet état auroit peut-être duré autant que le monde doit durer, si le tems, les circonstances & certaines révolutions n'eussent ramené dans la région qu'habitoient nos premiers peres, les descendans de ceux qui avoient été obligés de la quitter. Il sera nécessaire d'expliquer avec quelque détail, de quelle manière je conçois que durent se faire les émigrations dont je viens de parler ; mais

avant que d'entrer dans ce détail, il est bon d'examiner quels furent les développemens de la perfectibilité de nos premiers parens dans l'état supposé de société naturelle.

* Préface,
page LIV &
suivantes.

Plus je fixe mon attention sur ce premier état, plus je reconnois que M. Rousseau n'a été embarrassé pour voir l'homme naturel, que parce qu'il s'est imaginé * que la constitution originelle a effuyé différens changemens par la succession des tems & des choses; que parce qu'il s'est prevenu de l'impossibilité de démêler ce qu'il tient de son propre fond, d'avec ce que les circonstances & ses progrès ont ajouté ou changé à son état primitif. En un mot, que parce qu'il a cru que c'étoit dans les changemens successifs de la constitution humaine qu'il falloit chercher la première origine des différences qui distinguent les hommes. ^{pleup}
Ce sont ces idées de changemens & de détérioration survenus successive-

ment dans les individus de l'espèce humaine, qui ont conduit M. Rousseau à proposer aux Aristotes & aux Plines ce problème qu'il regarde comme insoluble. *Quelles expériences seroient nécessaires pour parvenir à connoître l'homme naturel, & quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société?* De quelque poids que soit pour moi l'autorité de cet homme célèbre, & quoique je sente très-bien à quel ridicule je m'expose en me présentant pour résoudre un problème proposé à des Aristotes, à des Plines, je ne craindrai point de dire, que loin que je trouve ce problème à peu près insoluble, loin de penser qu'il faille, pour tenter de le résoudre, & pour faire & diriger les expériences nécessaires, avoir recours aux plus grands philosophes, & aux plus puissans souverains, je suis persuadé au contraire que la société même la plus éclairée & la plus corrompue, en un mot, la plus déteriorée dans

le sens de M. Rousseau , offre à un esprit attentif & non prévenu , plus d'expériences , plus de secours qu'il n'en faut pour connoître l'homme primitif.

Mais pour se procurer ces secours il ne faut pas aller s'imaginer , comme cet auteur , que par la succession des tems il soit réellement arrivé des altérations , des détériorations dans l'espèce humaine. Cette idée est en même tems la moins philosophique , & la plus propre à nous égaler dans nos recherches sur l'homme. Et c'est en s'y attachant trop fortement que M. Rousseau a cru presque insoluble le problème en question.

L'homme , quoiqu'en dise cet auteur , n'a jamais été essentiellement différent de ce qu'il est. A quelque point qu'il ait porté ses découvertes , quelques lumières qu'il ait acquises , sous quelque climat qu'il habite , c'est simplement un être animé qui s'aime exclusivement , qui tend toujours &

invinciblement à son meilleur être, qui est susceptible de toutes les impressions, de toutes les façons de penser auxquelles le hazard & l'institution viennent le livrer, &] qui, dans l'inquiétude perpétuelle de mieux jouir & de se distinguer, a tellement multiplié & varié ses usages & les modifications de son ame, qu'il s'est rendu comme impénétrable aux yeux mêmes des plus grands philosophes.

Mais ayez la force de le fixer attentivement, ne vous laissez point étonner par la variété de ses mouvemens, de ses idées, ni éblouir par la multiplicité & la profondeur apparente de ses connoissances, bien-tôt vous verrez que malgré toutes ces pièces de rapport, malgré l'influence que l'illustre Montesquieu attribue aux divers climats, l'homme est toujours & partout le même; que le Perse généreux & conquérant sous Cyrus & sous Cambyse, n'étoit pas différent du Perse effé-

miné qui rampe lâchement sous un Despote altier ; que le valeureux & robuste Franc qui a arraché les Gaules au redoutable empire Romain , étoit le même que cette espèce d'automate bruyant qu'on appelle petit-mâitre , qui n'existant que par des airs impertinens , ou par le fastueux étalage & l'abus d'une grande fortune , ose cependant s'enorgueillir de pouvoir compter au nombre de ses ayeux , des hommes dont un seul regard l'anéantiroit ; Qu'enfin ce Gaulois même qui , avant d'être asservi , étoit déjà l'esclave d'une superstition barbare , & la dupe de l'imposture des Druydes , est aux yeux d'un bon observateur , autant homme que les Montesquieu , les Dalember , les Condillac , les Diderot , les Rousseau , les Voltaire , les Duclos , les Buffon , & tous ceux qui en éclairant , instruisant ou amusant leur nation & l'univers , sont dignes d'entrer dans la liste de ces hommes illustres.

Il est sans doute bien difficile d'en venir à la précision nécessaire pour penser de la sorte sur un être aussi imposant que l'est l'homme pour l'homme même. Mais toutes les difficultés ne proviennent, comme nous l'avons déjà dit, que du cas que nous faisons de nous-mêmes, tant en nous considérant individuellement, qu'en partageant par notre amour propre les grands talens de toute espèce que nous admirons dans les autres hommes. Ce n'est, encore un coup, qu'en nous dépouillant de toute prévention, & en remettant l'homme dans les bras de la nature, que nous pourrons nous garantir des illusions qui ont empêché un homme aussi pénétrant que M. Rousseau de discerner l'homme, absolument dit, à travers la variété & la multiplicité des modifications que sa perfectibilité a reçues du tems & des circonstances. J'ose le prier de me suivre dans l'examen de cet état de so-

ciété naturelle où j'ai conduit sans effort, & par une route aussi simple que la nature même, les premiers auteurs du genre-humain. Cet examen, où je me trompe fort, donnera la solution de son problème.

Quels développemens trouverons-nous, tant que cet état de société durera, dans des hommes bornés aux simples besoins physiques, à qui rien ne manque pour les satisfaire, & qui, sans intérêt comme sans desirs, ne sont liés que par l'habitude & par l'instinct qui rassemble tous les êtres animés d'une même espèce? Par quel côté, de quelle manière pourra s'introduire parmi de tels hommes, cette inégalité que M. Rousseau a trop facilement crue le résultat inévitable de toute espèce de société entre les hommes? Ce ne sera pas certainement par l'esprit de propriété, puisqu'en jouissant de tout ce qui leur est nécessaire, ils ne pourront jamais tenter de s'appro-

prier inutilement ce dont ils n'ont pas besoin. Sera-ce par la supériorité des forces de quelques individus sur d'autres individus, ou d'un sexe sur l'autre ? Mais, au premier égard, tant que cet état durera, les hommes n'auront aucun besoin ni aucune occasion d'exercer leurs forces. Ou si l'on veut supposer que dans la gaité que la nature inspire à tous les êtres libres & satisfaits, les premiers hommes lutteront innocemment ensemble, aucun d'eux ne pourra trouver aucune sorte d'avantage dans ces sortes de luttes, & devenant tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils se retireront de ces combats innocens comme s'en retirent les autres êtres animés ; on ne voit aucun de ces animaux se prévaloir ou s'enorgueillir de l'avantage qu'il peut avoir eu dans ces sortes de jeux. A l'égard de la supériorité de forces d'un sexe sur l'autre, d'abord il est fort douteux que dans l'état de nature les forces

fussent inégales entre les deux sexes. Tous les deux étant également bien constitués, & se livrant aux mêmes exercices, on peut raisonnablement croire que la nature n'avoit pas mis entre les forces de ces deux sexes une différence aussi sensible que celle qu'on peut remarquer parmi nous. J'entends dans cette classe d'individus de la société civilisée où les travaux & les exercices des hommes, les occupations & l'éducation des femmes, permettent encore de distinguer à cet égard la différence des deux sexes.

Peut-être m'opposera-t-on l'ascendant de l'homme sur la femme, cette force qui la soumet & la livre à ses desirs, & qui paroît d'autant plus naturelle, que l'homme la partage avec tous les mâles des autres espèces d'êtres animés. Cette objection est bien faible, & quand on la laisseroit sans réponse, elle ne conclûroit rien contre l'égalité parfaite qui a dû regner dans

l'état de nature. En effet, à moins que de supposer que dans cet état les femmes avoient autant de répugnance que celles de notre siècle pour cette union qui, en exaltant le sentiment de notre existence, la procure à de nouveaux êtres, on doit regarder cette apparence de sujétion passagère, du même œil dont nous voyons ces différentes attitudes que l'instinct naturel nous indique pour pourvoir plus facilement à nos besoins. Il faudroit être bien préoccupé de nos maximes, de nos usages, de la modestie & de la pudeur de nos femmes, pour juger d'après tout cela les femmes dans l'état de nature. Ne connoissant le prix de leurs faveurs que par celui qu'elles en recueilloient elles-mêmes, il est vraisemblable que jamais elles ne mettoient les hommes dans le cas de les leur arracher. Ou si par caprice ou par humeur, ce qui est difficile à supposer, quelqu'une de ces femmes faisoit la résistance que les

principes & la pudeur ne manquent jamais d'inspirer aux femmes civilisées, l'homme qui ne connoissoit pas encore le droit de tyranniser son semblable & encore moins cette moitié si précieuse de l'espèce humaine, après avoir épuisé les gentillesse supplicatives que la nature & le desir lui inspiroient, laissoit là cette femme mal disposée, & alloit chercher fortune ailleurs.

Mais quand on supposeroit dans l'homme naturel ces desirs impétueux qu'inspirent à l'homme civilisé une imagination corrompue, & qu'irrite la vue d'objets qui tirent tout leur prix du soin extrême qu'on prend de les cacher; quand, dans l'ardeur de ses desirs, cet homme naturel auroit employé une force triomphante contre la résistance accidentelle de la femme, défait lui-même par sa victoire, & n'en sentant plus le prix aussi-tôt après l'avoir recueilli, il auroit été bien

éloigné de s'en énorgueillir, & de s'en faire un titre contre la femme. Celle-ci de son côté ne se feroit pas senti humiliée pour avoir été obligé de céder à des efforts dont l'objet étoit si différent de celui de l'avilir & de la tyranniser. En un mot, l'usage de la force, supposé de la part de l'homme, ne pouvoit établir entre lui & la femme aucun degré particulier & habituel d'inégalité, attendu que, hors le cas dont nous venons de parler, les rapports entre les deux sexes devenoient généraux, l'un n'ayant pas besoin de l'autre pour pourvoir à sa subsistance, & pour se livrer aux plaisirs indépendans de la différence des sexes.

La force étant donc inutile dans un état de société où, comme dit Ovide,

- » Mollia securæ peragebant otia gentes,
 » Ipsa quoque immunis, rostroque intacta, nec ullis
 » Saucia vomeribus, per se dabat omnia tellus.*

* Met. lib. 1.
 v. 100.

Elle ne pouvoit introduire dans un tel état aucun degré d'inégalité. D'un

autre côté n'y ayant, comme nous l'avons observé dans la première partie, aucune famille particulièrement rassemblée, mais les hommes ne composant dans cette espèce de société qu'une seule famille générale dont les enfans appartenoient à tous & n'appartenoient à aucun en particulier, il n'étoit question d'aucun droit de paternité, ni conséquemment de cette espèce de gouvernement domestique que les philosophes ont voulu donner comme la source & le premier modèle de tous les gouvernemens. Car enfin on ne peut concevoir quelque gouvernement que ce soit, sans supposer auparavant quelques rapports d'intérêt & de propriété entre les hommes gouvernés & ceux qui gouvernent. Ainsi pour concevoir le gouvernement, même paternel, il faut attendre que les développemens de la perfectibilité humaine aient conduit les premiers hommes à des découvertes qui, exigeant

de l'industrie & du travail , attribuoient à l'homme industrieux & laborieux , & à sa famille , la propriété des avantages que lui procuroit son travail. Encore faut-il supposer aussi qu'avant ce développement des facultés humaines , les hommes avoient appris à discerner leurs enfans , ce qui ne fut pas l'ouvrage de quelques années , mais le fruit de plusieurs siècles , & de plusieurs événemens successifs. Mais à quelque courte durée qu'on voulût borner l'état de société naturelle , on ne sauroit disconvenir , en y faisant un peu d'attention , que l'intervalle de cet état à celui du gouvernement paternel , & conséquemment de la propriété , ne soit extrêmement considérable , & qu'il ne faille , pour le remplir , précipiter arbitrairement les événemens , si l'on ne veut point admettre un laps de tems extrêmement long. Mais on sentira mieux la vérité de ce que je dis ici après un examen plus détaillé de

l'état de société naturelle, & lors, surtout, que j'expliquerai de quelle manière l'espèce humaine a couvert successivement la surface de notre globe. Continuons d'examiner en attendant quels purent être les développemens des facultés humaines dans ce premier état de société.

Si nous nous attachions à suivre fervilement les traces des philosophes qui ont jusqu'à présent traité de l'homme, nous ne serions embarrassés que de savoir comment les premiers hommes s'y prirent pour se communiquer leurs sentimens & leurs idées. Car pour les idées mêmes, leur préexistence ne fait aucune difficulté chez les philosophes. Ils les croient tous si fort inséparables de l'humanité, que je n'en connois aucun qui ait seulement mis en question s'il étoit possible ou non de concevoir une société d'hommes réduits aux simples perceptions, & aux expressions purement relatives à ces

ces perceptions, telles, à peu près que la nature les a inspirées à toutes les autres espèces d'êtres animés. Tous ces philosophes au contraire, ceux même qui ne croient point aux idées innées, se sont accordés à entamer l'examen du développement des facultés humaines par la supposition des idées, & ne se sont appliqués qu'à chercher des conjectures sur la formation des langues.

M. L'abbé de Condillac qui, sans contredit, est après Locke celui qui a vu le plus clair dans cette matière, a été lui-même séduit par l'amas des connoissances dont il recherchoit l'origine. Il a cru trouver celle du langage dans le sentiment même, qui de toutes les modifications de l'ame, est, dans l'état de nature, le plus incommunicable. Il suppose deux enfans * de l'un & de l'autre sexe réunis par le hazard, & privés l'un & l'autre de toute espèce de connoissance, & de

* Section
première de
la seconde
Partie, pag.
5 & suiv.

tous les moyens de se communiquer mutuellement leurs sensations. Il veut que dans le commerce réciproque de ces deux enfans l'exercice de leurs perceptions & de la reminiscence occasionnée par la fréquente répétition de ces perceptions & des circonstances qui les accompagnoient, leur ait fait attacher aux cris de chaque passion les perceptions dont ils étoient les signes naturels, & qu'ils aient accompagné ordinairement ces cris de quelque mouvement, de quelque geste ou de quelque action dont l'expression étoit encore plus sensible. *Par exemple*, dit-il, *celui qui souffroit parce qu'il étoit privé d'un objet que ses besoins lui rendoient nécessaire, ne s'en tenoit pas à pousser des cris, il faisoit des efforts pour l'obtenir, il agitoit sa tête, ses bras & toutes les parties de son corps. L'autre, ému par ce spectacle, fixoit les yeux sur le même objet, & sentant passer dans son ame des sentimens dont il n'étoit pas encore capable de*

se rendre raison , il souffroit de voir souffrir ce misérable. Dès ce moment , ajoute M. de Condillac , il se sent intéressé à le soulager , & il obéit à cette impression autant qu'il lui est possible.

Que de données dans ce seul exemple ! Il faut d'abord supposer que dans la position de ces deux enfans , c'est-à-dire , dans l'état de pure nature , il y avoit des besoins d'une espèce à occasionner des douleurs & des cris , lorsque ces enfans ne pouvoient pas les satisfaire. Il faut supposer ensuite que celui des deux enfans qui éprouva le premier ces douleurs , & poussa ces cris , fut trouver , sans aucun exemple , sans aucune institution , les gestes , les mouvemens & les signes propres à exprimer son état , & à indiquer l'objet dont il avoit besoin , & qu'il connut que tout cela étoit propre à émouvoir son camarade , & à déterminer ses secours. Il faut encore supposer que ce dernier qui n'avoit jamais éprouvé les

mêmes douleurs , ni poussé les mêmes cris , ni fait les mêmes gestes , les mêmes mouvemens , les mêmes signes , devina , sans autre guide que l'instinct , que tout ce qu'il voyoit signifioit que son camarade souffroit. Il faut supposer enfin que les souffrances de celui-ci , & tout ce qui les indiquoit , retentirent dans le cœur de l'autre , & allèrent y exciter , ou plutôt y créer , un sentiment de compassion qui le détermina à donner du secours à son compagnon.

Sans toutes ces suppositions inadmissibles , on voit que l'exemple proposé par M. l'abbé de Condillac ne peut pas lui-même être supposé. Mais ce qui répugne le plus dans cet exemple , c'est cette compassion que ce philosophe veut faire naître dans le cœur d'un enfant qui n'a aucune idée des souffrances en général , & qui n'a jamais en particulier éprouvé celles qu'occasionne le besoin de nourriture , le seul qu'on puisse supposer dans l'é-

tat d'enfance & de nature. Il n'est que trop vrai que nous ne pouvons comparer naturellement qu'aux maux que nous avons soufferts, & que si dans l'état de société civilisée nous nous intéressons à la situation des personnes livrées à des espèces de douleurs que nous n'avons jamais éprouvées, c'est par analogie, & par la notion générale que nous avons de la douleur. Et quant au fond même de ce sentiment de comparaison, c'est, comme tous les philosophes ne peuvent s'empêcher d'en convenir, un retour sur nous-même qui nous met par notre amour propre à la place de ceux de nos semblables que nous voyons souffrir, lorsque ces semblables nous sont chers, & dans la proportion où ils nous sont chers. Mais cet article, que j'ai touché en passant dans mon Introduction, trouvera peut-être une autre place dans cet ouvrage, où il fera plus étendu, & conséquemment mieux ap-

profondi. Ce que je viens de dire ici suffit pour faire voir quels éclaircissements on peut attendre sur l'origine du langage d'un philosophe qui place cette origine dans un sentiment de compassion & d'intérêt, qu'il crée pour ainsi dire avant le tems, & de son autorité, & qui ne peut être que le fruit de plusieurs circonstances au delà de l'état de nature.

Il est vrai que M. de Condillac paroît n'avoir posé ce fondement que pour en venir au langage d'action, & arriver par degrés aux curieuses & savantes observations qu'il nous a données sur la déclamation & les gestes des anciens, sur la musique, la prosodie, & sur l'origine de la poésie. Mais comme c'est sur le langage d'action qu'il fonde l'origine de la parole, il est toujours constant que c'est sur des connoissances impossibles à concevoir dans l'état de pure nature, & sur un sentiment de compassion encore plus

incroyable, qu'il bâtit tout l'édifice de la formation des langues.

Il est aisé de sentir qu'en admettant sans examen ces principes arbitraires, vous êtes rapidement conduits où l'auteur veut vous mener, & qu'après avoir perdu ces principes de vue, tout ce que vous dit un philosophe ingénieux & méthodique, vous paroît de la dernière évidence. C'est ce qui arrive particulièrement en lisant ce que M. l'abbé de Condillac dit sur la formation des mots. * Mais encore ne peut-il point dans cet ar-

Seconde
Partie, chap.
IX.

ticle s'empêcher de donner dans l'erreur commune à tous les philosophes qui veulent que l'invention du langage soit le fruit de conventions faites entre les hommes. *Pour comprendre, dit-il, comment les hommes convinrent entre eux du sens des premiers mots qu'ils voulurent mettre en usage, il suffit, &c.* Je n'irai pas plus avant dans l'examen des opinions de M. de Condillac.

Je marcherois trop vite si je le suivois.
Il est parti des connoissances qu'il avoit
& de celles de ses lecteurs. Pour moi
je prétends ne suivre que la marche de
la nature, qui sûrement n'a pas été
aussi vite que la font aller tous les phi-
losophes.

M. Rousseau paroissoit d'abord avoir
senti combien il étoit peu naturel d'at-
tribuer la formation des langues à une
invention réfléchie, & au consente-
ment raisonné des premiers hommes.
Il observe très-bien * *que si les hommes
ont eu besoin de la parole pour apprendre
à penser, ils ont eu bien plus besoin encore
de savoir penser pour trouver l'art de la
parole. Mais il se fait tout de suite des
difficultés qui le portent à dire qu'à
peine peut-on trouver des conjectures sup-
portables sur la naissance de cet art de
communiquer ses pensées & d'établir un
commerce entre les esprits. Ensuite il
tombe dans le sentiment de M. l'abbé
de Condillac, & trouve, comme ce*

* Page 49.
de son Dis-
cours sur l'i-
négalité, &c.

philosophe, le premier langage de l'homme dans le cri de la nature. Et tout ce qu'il dit là dessus est très-bon pour la situation militante où il a voulu supposer le premier état de société. Enfin il revient au commun sentiment des philosophes, & veut que les hommes, après avoir exprimé les objets visibles & mobiles par des gestes, & ceux qui frappent l'ouïe, par des sons imitatifs, se soient enfin avisés de substituer à ce langage, les articulations de la voix, qui, sans avoir le même rapport avec certaines idées, sont plus propres à les représenter toutes comme signes institués; substitution, ajoute ce philosophe, qui ne peut se faire que D'UN COMMUN CONSENTEMENT, & d'une manière assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avoient encore aucun exercice, & plus difficile encore à concevoir en elle-même, puisque cet accord unanime dut être motivé, & que la parole paroît avoir été

fort nécessaire pour établir l'usage de la parole.

Dans ce passage M. Rousseau enche-
rit encore sur l'opinion de M. l'abbé
de Condillac, par rapport à la con-
vention que ce dernier a supposée né-
cessaire pour l'invention du langage,
puisque M. Rousseau n'admet pas seu-
lement cette convention, mais qu'il
veut encore qu'elle ait été motivée &
faite dans un seul âge d'hommes. Je
dis dans un seul âge d'hommes, parce
qu'en supposant avec cet auteur que
le défaut d'exercice eût rendu gros-
siers les organes de la parole chez les
premiers hommes adultes, cette gros-
sièreté n'auroit pas passé jusqu'à leurs
enfans, qui, aussi bien disposés par la
nature que le sont les nôtres, auroient
par la douceur & la flexibilité de leurs
organes, corrigé ce qu'il y auroit eu
de dur dans le langage de convention
qu'ils auroient entendu & appris. La
grosièreté des organes ne pouvoit

donc être un obstacle à la formation des langues, que pour les individus mêmes qui convinrent de son invention, & cette invention fut donc elle-même l'ouvrage d'un seul âge d'hommes. Mais au fond M. Rousseau n'étoit pas bien persuadé de la réalité du consentement raisonné & motivé des premiers inventeurs du langage. Il en revient, comme nous venons de voir, à dire que la parole paroît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole.

Il auroit été bien à désirer qu'un homme aussi habile à développer les principes qu'il se fait ou qu'il adopte, eût voulu faire de cette dernière proposition la base de ses recherches sur la formation du langage, & qu'il eût poussé ces recherches aussi loin que la matière l'exigeroit; on auroit eu quelque chose de plus lumineux & de plus approfondi que tout ce qui a été dit jusqu'à présent. Mais ici, comme dans bien d'autres endroits de ses ou-

vrages , M. Rousseau a abandonné le chemin que lui indiquoient ses propres lumières , pour suivre les routes battues.

Au reste , les deux philosophes dont je viens de parler , ne sont pas ceux qui me paroissent avoir le plus donné dans l'opinion que le langage est le fruit d'une convention , & conséquemment le résultat d'idées antérieures à son institution. On voit même , en les lisant avec une certaine attention , qu'ils ne posent ce fondement que d'une main tremblante , & qu'ils voudroient avoir pu trouver quelque chose de plus solide. Mais voici un célèbre géomètre bien moins circonspect , & bien plus décidé que Mrs de Condillac & Rousseau. C'est feu M. de Maupertuis. Il ne s'est pas seulement persuadé qu'un être tel que l'homme , capable de parvenir aux sublimes spéculations & aux profondes découvertes de la Géométrie , devoit être doué

du talent de penser avant que de parler ; il a cru encore que cet être pouvoit se faire arbitrairement un plan d'idées toutes différentes des nôtres. Voici ses

paroles * : *On trouve des langues , surtout chez les peuples fort éloignés , qui semblent avoir été formées sur des plans d'idées si différentes des nôtres , qu'on ne peut presque pas traduire dans nos langues ce qui a été une fois exprimé dans celles-là.*

Ce seroit , ajoute cet auteur , de la comparaison de ces langues avec les autres , qu'un esprit philosophique pourroit tirer beaucoup d'utilité.

Assurément , si M. de Maupertuis eût eu cet esprit philosophique dont il parle , il n'auroit jamais pensé que la difficulté de rendre dans les langues connues le sens d'expressions totalement étrangères à ces langues , supposât des plans d'idées différentes des nôtres. Il auroit vu , au contraire , que rien n'est plus éloigné de la simple raison que cette imagination d'un plan d'idées

* Œuvres de Maupertuis. Lyon. 1756. Tom. I. Art. 2. des réflex. philosophiques sur l'origine des langues.

antérieur à l'invention du langage : & la connoissance des langues que nous avons apprises par les ouvrages des anciens les plus savans & les plus éloquents, l'auroit convaincu qu'il n'y a jamais eu, dans quelque tems, & chez quelque peuple que ce soit, d'autres idées que celles que peuvent avoir tous les hommes, parce qu'elles sont toutes l'effet de la même organisation, & le résultat des mêmes perceptions, ou du moins l'effet de la même faculté de percevoir. Il auroit vu que s'il se trouve dans toutes les langues, des mots & des phrases, en quelque sorte intraductible dans toute autre langue, cette difficulté ne vient point de la singularité réelle des idées exprimées, ni de ce qu'elles sont si absolument particulières aux hommes qui se sont servis de ces expressions, qu'elles deviennent incommunicables à toute autre espèce d'hommes ; mais de ce que ces idées, par leur analogie au génie de

ces hommes, & à celui de leur langue, ou à des opinions & à des usages qui nous sont inconnus, ne peuvent nous être communiquées faute de véhicules nécessaires pour les faire passer dans notre intelligence. En un mot, avec un peu de philosophie, M. de Maupertuis auroit reconnu que ne pouvant y avoir des hommes qui eussent d'autres sens, d'autres facultés que les nôtres, il ne pouvoit non plus y en avoir qui eussent des idées étrangères & supérieures à ces sens & à ces facultés : ce qu'il faudroit cependant supposer pour attendre des lumières, telles que M. de Maupertuis les desiroit, de la comparaison entr'elles des langues les plus étrangères, & de la comparaison de ces mêmes langues avec les langues connues.

Je suis, au reste, d'accord avec ce grand géomètre *, par rapport à l'influence que les langues ont sur nos connoissances, puisqu'à mon avis, tou-

* 26. Art. 3^e

tes ces connoissances viennent des langues. Je pense aussi, comme lui, qu'on peut trouver dans la construction des langues des nations les plus sauvages, (langues qu'il lui plaît d'appeller des jargons, ce qui ne signifie rien,) des vestiges des premiers pas qu'a fait l'esprit humain : Mais je suis très-éloigné de croire qu'après la simple invention des signes, les idées des premiers inventeurs se soient bien-

* *Ib.* Art. 4. tôt combinées les unes avec les autres;*, qu'elles se soient en même-tems multipliées, & qu'on ait aussi multiplié les mots, souvent même au-delà des idées. Il est visible qu'ici, M. de Maupertuis met d'abord les effets avant les causes, & qu'ensuite il avance une proposition fautive, en disant que les inventeurs du langage ont souvent multiplié les mots au-delà des idées.

Il est en effet certain que l'esprit humain n'a jamais pu connoître & combiner que des objets fixes & déterminés.

nés , ou des modifications de ces objets. Il est aussi certain qu'il n'y a que les mots qui puissent distinguer , fixer & déterminer les idées , ainsi que leurs modifications , de sorte que , supposer la combinaison & la multiplication des idées avant l'invention des mots qui les font distinguer , qui les fixent & les déterminent , c'est mettre l'effet avant la cause , c'est avoir une opinion que le seul respect qu'on doit à la mémoire d'un homme célèbre , empêche de qualifier , comme elle le mériterait.

Et quant à cette autre opinion où étoit M. de Maupertuis , que dans l'invention du langage , on a multiplié les mots au-delà des idées , elle n'est pas moins extraordinaire , à moins que cet auteur n'ait voulu parler des mots ou particules qui , n'exprimant par elles-mêmes aucune idée , servent seulement à lier les mots ou les propositions qui expriment les idées. Mais ce

n'est pas dans la première invention du langage ; qu'on peut supposer ces particules , & en tout cas, M. de Maupertuis auroit toujours abusé des termes.

* *Ibid.*

C'est quelque chose de bien curieux que d'entendre cet auteur se plaindre de ce que , à peine nous sommes nés,* que nous entendons répéter une infinité de mots qui expriment plutôt les préjugés de ceux qui nous environnent , que les premières idées qui naissent dans notre esprit ; que nous retenons ces mots ; que nous leur attachons des idées confuses , & que voilà notre provision faite pour le reste de notre vie , sans que le plus souvent nous nous soyons avisés d'approfondir la vraie valeur de ces mots , ni la sûreté des connoissances qu'ils peuvent nous procurer , ou nous faire croire que nous possédons. Ces inconvéniens furent sans doute bien fâcheux pour un homme comme M. de Maupertuis , qui sans cela n'auroit pas perdu totalement * le souvenir de ses premières idées , de l'étonnement que lui

* 26. Art. 6.

causa la vue des objets , lorsqu'il ouvrit les yeux pour la première fois , & des premiers jugemens qu'il porta dans cet âge où son ame , plus vuide d'idées , lui auroit été plus facile à connoître qu'elle ne l'étoit lorsqu'il écrivoit toutes ces belles choses , parce qu'elle étoit , pour ainsi dire , plus elle-même , &c. Mais pour tout autre être raisonnable , le malheur n'est pas si grand. Les hommes de cette dernière espèce , qui assurément ne comprennent point avoir été philosophes dès en ouvrant les yeux , sont fort contens qu'on ait accéléré le développement de leurs facultés , en leur apprenant des mots qui , sans expliquer l'essence inconnue des choses , leur donnoient par degrés assez de connoissances sur l'existence de ces choses , sur leurs modifications & sur leurs rapports avec eux , pour en faire usage suivant leurs besoins & leurs goûts , & pour ne pas les confondre les unes avec les autres.

Les philosophes, sur-tout, ne s'imagineront jamais qu'il puisse naître dans notre esprit des idées indépendantes des mots, ni que les premiers mots que nous apprenons, ne servent qu'à exprimer les préjugés de ceux qui nous environnent dans notre enfance. Ils verront, au contraire, que ces mots leur ont été extrêmement utiles pour dénommer successivement & proportionnement à leurs besoins, les choses & leurs qualités, d'une manière à les fixer & à les attacher dans leur cerveau, en sorte que se rappelant les mots à propos du besoin qu'ils avoient des choses, ils pouvoient se servir des uns pour se procurer les autres. D'ailleurs, ces philosophes savent très-bien que ce n'est pas dans les mots, & sur-tout dans ceux que nous apprenons dans l'enfance, que se trouvent les préjugés; mais dans les jugemens abstraits que nous portons des choses, lorsqu'après avoir appris une infinité

de mots, & multiplié nos idées par leur moyen, nous venons à combiner ces idées, & à nous faire des règles & des principes sur des choses qui n'ont d'autre modèle sensible que nos propres idées, & qui sont au-dessus, comme au-delà de nos besoins naturels.

Mais M. de Maupertuis étoit bien éloigné de penser que nous eussions besoin de mots pour former des idées; & comme si ce n'avoit pas été assez de ce que nous venons de rapporter de son opinion sur cette partie, il va jusqu'à s'imaginer qu'un homme à qui le sommeil auroit fait oublier toutes ses perceptions & tous les raisonnemens qu'il avoit faits, mais qui auroit conservé les facultés d'appercevoir & de raisonner, viendrait de lui-même facilement à bout de fixer & de distinguer ses idées par des signes. Et voici comment cet homme s'y prendroit. Supposons que la première perception eût été, par exemple, *celle qu'il éprou-*

voit lorsqu'il disoit , je vois un arbre ; qu'ensuite il eût la même perception qu'il avoit lorsqu'il disoit , je vois un cheval. Dès que cet homme , dit M. de Maupertuis , recevrait ces perceptions , il verroit aussi-tôt que l'une n'est pas l'autre , & il chercheroit à les distinguer. Et comme il n'auroit pas de langage formé , il les distinguerait par quelques marques , & pourroit se contenter de ces expressions A. & B. pour les mêmes choses qu'il entendoit lorsqu'il disoit , je vois un arbre , je vois un cheval. Recevant ensuite de nouvelles perceptions , il pourroit les distinguer toutes de la même sorte ; & lorsqu'il diroit , par exemple , R. il entendrait la même chose qu'il entendait , lorsqu'il disoit , je vois la mer.

Cet auteur ingénieux, mais qui, comme bien d'autres, ne voyait point clair dans cette matière , a cru qu'en sauvant la faculté de raisonner de l'oubli de toutes les autres connoissances, il n'y avait rien de plus naturel que les opé-

rations qu'il fait faire à son homme. Mais il auroit été bien embarrassé si quelqu'un lui eût demandé ce qu'il entendoit par cette faculté de raisonner. Obligé d'approfondir les termes, peut-être auroit-il reconnu, malgré lui-même, que si dans l'usage ordinaire des philosophes, ces termes exprimoient l'attention, la réflexion & le jugement, dans l'exakte vérité ils ne signifioient que la puissance passive d'acquérir ces qualités par le moyen du langage. Alors M. de Maupertuis auroit senti que son homme hypothétique, ayant oublié toutes ses perceptions, tous ses raisonnemens, il avoit aussi perdu la faculté active de former un dessein, tel que celui de vouloir distinguer ses perceptions par des marques quelconques. Il auroit ensuite reconnu la distance immense qu'il y a entre les simples perceptions d'un arbre, d'un cheval, & de la mer, & cette opération de l'esprit & du lan-

gage, par laquelle on dit, JE VOIS UN ARBRE, JE VOIS UN CHEVAL, JE VOIS LA MER. Il auroit vu, en un mot, que la supposition d'un homme qui, après avoir perdu tous les moyens de fixer & de distinguer ses idées, chercheroit à désigner & à arranger ses premières perceptions, n'est guères moins plaisante que cette polissonnerie de parade où Arlequin feignant d'être mort d'un coup de fusil, & continuant cependant de parler, répond à celui qui le lui fait remarquer, qu'avant de mourir, il s'est réservé l'usage de la parole.

Mais après tout, que pouvoit-on attendre sur cette matière, d'un observateur qui étoit inquiet de savoir si les différences extrêmes * qu'on trouve aujourd'hui dans les manières de s'exprimer, viennent des altérations que chaque pere de famille a introduites dans une langue, d'abord commune à tous, ou si ces manières de s'exprimer

* Lettre sur
les progrès
des sciences,
tom. 2. P.
378.

ont d'abord été différentes ? qui croyoit qu'on pourroit trouver de grandes lumières sur cette question dans la langue que se feroient deux ou trois enfans élevés ensemble dès le plus bas âge , sans aucun commerce avec les autres hommes , quelque bornée que fût cette langue ; qui regardoit comme une chose très-essentielle d'observer si cette nouvelle langue ressembleroit à quelqu'une de celles qu'on parle aujourd'hui , & de voir avec laquelle de ces langues elle auroit le plus de conformité ; qui desiroit encore que l'on formât plusieurs sociétés pareilles d'enfans de différentes nations dont les peres parlassent les langues les plus différentes , parce qu'à son avis, la naissance est déjà une espèce d'éducation ; qui enfin portoit l'aveuglement sur cette matière , au point de s'imaginer que cette expérience ne se borneroit pas à nous instruire sur l'origine des langues , mais qu'elle

pourroit encore nous apprendre bien d'autres choses sur l'origine des idées mêmes, & sur les notions fondamentales de l'esprit humain. Ce géomètre ne s'appercevoit pas de ce que peut voir tout homme éclairé des simples lumières du bon sens, que le langage est une chose purement accidentelle, tant pour le fond, que pour la diversité; que sans recourir à des expériences à peu près impossibles, il y a dans la différence extrême qui se trouve entre les langues des peuples qui ne se sont jamais connus, qui n'ont jamais eu les moindres rapports ensemble, la preuve la plus complete de l'inutilité de ces expériences, puisque l'on peut faire dans la comparaison de ces langues, des recherches beaucoup plus étendues que celles qu'offriroit le langage trouvé par deux ou trois enfans isolés, ou par plusieurs sociétés de deux ou trois enfans de cette espèce. Il ne falloit pas moins que l'opinion

très-singulière où étoit M. de Maupertuis qu'il étoit possible de trouver des idées indépendantes de toute espèce de langage, & absolument étrangères à toutes nos connoissances, pour le porter à s'imaginer que des langages tout fraîchement inventés, & entièrement différens de tous les langages connus ou possibles à connoître, lui fourniroient des idées de cette espèce. Il ne s'apperçoit pas que s'il eût pu y avoir de ces sortes d'idées, on n'auroit jamais pu les lui communiquer, faute de moyens propres; attendu que pour que nous puissions recevoir une nouvelle idée quelconque, il faut qu'elle entre dans notre cerveau par analogie avec les idées que nous avons déjà, & par des termes équivalens à ceux dans lesquels cette idée nous est présentée. Mais dès-là qu'une idée aura de l'analogie avec nos autres idées, & que nous pourrons la fixer par des termes équivalens à ceux dans lesquels elle

aura été originairement conçue ; elle cessera d'être de l'espèce de celles que M. de Maupertuis vouloit que l'on cherchât par des moyens aussi bisarres que difficiles à mettre en pratique. Les philosophes , qui n'ont pas même besoin de l'être pour sentir toute l'illusion des vues de M. de Maupertuis , ne s'amuseront jamais à chercher dans la comparaison des langues les plus étrangères , & , si l'on veut , les plus originelles , des idées indépendantes de tout langage : & loin de croire qu'on puisse trouver de telles idées dans certaines langues existantes ou à exister , ils seront en état d'affirmer , sans sortir de leur cabinet , qu'essentiellement parlant , il n'y a qu'une sorte de langage , puisqu'en quelque langue que ce soit , on ne peut exprimer que ce qu'on voit & ce qu'on sent, & cela dans l'étendue bornée de nos facultés qui sont, pour le fond, les mêmes dans tous les hommes organisés.

selon les loix générales de la nature. De sorte qu'absolument parlant, c'est la chose du monde la plus inutile que de chercher à pénétrer le sens des langues différentes de la nôtre; & que quand la vie d'un homme suffiroit pour les apprendre toutes, (1) tant de langues réunies dans notre cerveau, ne nous offriroient pas plus de connoissances réelles & utiles, que celles que nous pouvons facilement acquérir par le moyen de notre langue maternelle. Les recherches proposées par M. de Maupertuis sont donc de pures visions, & l'on peut hardiment les mettre dans la classe que mérite cette autre idée où étoit ce géomètre, que peut-être on feroit bien des découvertes sur cette merveilleuse union de l'ame & du corps, si l'on osoit, comme il le desi-

(1) Si l'on fait attention que ce n'est pas aux hommes qui ont su un plus grand nombre de langues que nous devons le plus de lumières philosophiques, on conviendra facilement de la vérité de ce que je dis ici.

roit humainement, en aller chercher les liens dans le cerveau d'un criminel vivant. (1)

On me reprochera, peut-être, d'avoir perdu trop de tems à combattre les chimères de M. de Maupertuis. Mais on ne trouvera pas ce tems tout-à-fait mal employé, si l'on prend la peine de faire attention que ces chimères n'en sont pas pour tout le monde; que d'ailleurs, quelles que soient les opinions d'un homme célèbre, elles méritent les honneurs de la critique; & qu'enfin les raisons que j'ai employées contre cet auteur, serviront toujours, si elles sont bonnes, à établir les principes de ce j'ai à dire sur la formation du langage.

M. l'abbé Pluche, dans sa Méchanique des Langues, pense que la parole a été donnée à l'homme pour ex-

(1) Ne taxeroit-on pas ici de barbarie M. de Maupertuis, si l'on ne lui eût pas connu un caractère fort différent ?

primer ses pensées. Il met donc, comme M. de Maupertuis, les pensées avant la parole. Mais, plus circonspect & moins curieux que ce géomètre, il prévient toutes les difficultés, en disant que ce n'est aucun homme, mais Dieu seul qui a été notre premier maître de langue. Et il a raison, pour moi & pour bien d'autres. L'autorité sur laquelle la proposition est appuyée, est trop certaine & trop respectable pour qu'on puisse la révoquer en doute. Mais cette autorité *ne nous défend pas*, comme dit M. Rousseau, *de former des conjectures tirées de la seule nature de l'homme, de celle des êtres qui l'environnent* ; & j'ajoute, de ce qui se passe parmi les nations, que la Providence paroît avoir jusqu'à ce jour abandonnées à la conduite de la nature.

Parmi les philosophes chrétiens qui nous ont donné l'exemple de la liberté, en matière d'hypothèses, en voici un qui, par la singularité de ses opi-

nions, mérite bien de faire compagnie à M. de Maupertuis. Ce philosophe est un M. de Werenfels, très-savant homme de la ville de Bâle, qui écrivoit au commencement de ce siècle. *

*Extrait des
nouvelles de
la Rep. des
lettres, Juil-
let & Août
1716.

Il a, dans une dissertation sur la parole, commencé par supposer que Dieu eût créé un homme seul. Cet homme, selon cet auteur, auroit des idées de même que nous en avons. Mais il n'auroit besoin d'aucuns signes extérieurs pour exprimer ses idées, parce qu'il est supposé n'avoir personne à qui les communiquer. Il pourroit, peut-être, ajoute l'auteur, inventer, dans la suite, quelques signes, soit pour aider sa MEMOIRE, soit pour mettre quelque ORDRE dans ses pensées. Mais il ne le feroit que pour son utilité particulière; M. de Werenfels concevoit très-facilement la possibilité d'un langage par signes, tel à peu près que celui que nous employons avec les muets, & dont les hommes pourroient

pourroient se servir quand ils seroient tous sourds. Il appelle ce langage , la langue naturelle. Et pour mettre le comble à la singularité, M. de Werenfels disoit bonnement que cette langue auroit cet avantage, qu'en la perfectionnant on pourroit s'en servir pour mieux instruire les muets qu'ils ne sont ordinairement instruits, & pour répandre facilement l'Evangile partout l'univers, sans avoir besoin d'apprendre les langues différentes qu'on y parle.

Je ne m'arrêterai pas à relever toutes les erreurs renfermées dans ce peu de paroles, ce seroit, en quelque sorte, en partager le ridicule, & peut-être même qu'on trouvera hors de propos l'exemple d'un auteur aussi éloigné par le tems & par les lieux, & aussi peu connu par le plus grand nombre des lecteurs. Mais ses opinions me sont par hasard tombées sous la main, & sont, au reste, les opinions d'un hom-

me savant : & quand j'aurois cherché avec le plus grand soin une preuve frappante de ce que j'ai dit ailleurs sur le peu d'utilité dont sont les sciences , par rapport à la connoissance de l'homme , je doute que toutes mes recherches m'eussent mieux servi que n'a fait ici le hafard.

De tous les philosophes que je viens de citer , M. Rousseau est le seul qui ait paru douter que les langues fussent nécessaires. Encore est-il si convaincu de la nouveauté de son doute , qu'il renvoie à une note , où , pour faire passer ce doute, il s'appuie de l'autorité du célèbre Vossius. Le passage qu'il en cite ne me paroît pas cependant venir bien juste au sujet , puisque Vossius y parle moins contre la nécessité du langage , que contre la multitude confuse & importune des langues ; & que sans vouloir borner les connoissances des hommes , il trouve seulement qu'il seroit avantageux qu'ils pussent les ex-

primer par des signes, des mouvemens & des gestes. (1)

Quoiqu'il en soit, M. Rousseau, plus clairvoyant que M. de Maupertuis, & que bien des philosophes, reconnoît en cet endroit qu'il dut se trouver un espace immense entre le pur état de nature & le besoin des langues. Mais il regarde en même-tems comme la plus grande de toutes les difficultés, de trouver comment elles purent s'établir.

Pour prévenir cette difficulté, il n'avoit, cet auteur si ingénieux & si éloquent, qu'à partir de la réflexion

(1) Voici ce passage, afin que le lecteur puisse juger si ma réflexion est juste : *Nec quidquam felicitati
 » humani generis decederet si pulsa tot linguarum
 » peste & confusione, unam artem callerent mortales,
 » & signis, motibus; gestibusque licitum foret
 » QUID VIS EXPLICARE. Nunc verò ita comparatum
 » est, ut animalium quæ vulgò bruta creduntur melior
 » longè quam nos hac in parte videatur conditio,
 » utpote quæ promptius & forsan felicius, sensus
 » & cogitationes suas, sine interprete significant,
 » quàm ulli queant mortales; præsertim si peregrino
 » utantur sermone. J. Vossius de Poëmat. Cant. C.
 Viribus. Rythm. P. 66.*

qu'il avoit faite un peu plus haut. Re-

* Page 48. *marquez*, dit-il, * *que l'enfant, ayant tous ses besoins à expliquer, & par conséquent plus de choses à dire à la mère, que la mère à l'enfant, c'est lui qui devoit faire les plus grands frais de l'invention du langage, & que la langue qu'il employa dut être en grande partie son propre ouvrage. Cette réflexion bien approfondie, bien détaillée, bien suivie, auroit conduit infailliblement & sans peine M. Rousseau, à la découverte de l'origine du langage; & cette première découverte lui auroit donné une idée générale, mais précise de la propagation & de la multiplication variée des langues. Malheureusement cette espèce de lueur n'a pu lui être d'aucun usage, parce que trop attaché à son système d'insociabilité, il est obligé d'avancer que le langage dont il fait l'enfant inventeur, multipliera les langues autant qu'il y aura d'individus qui les parleront; la vie errante*

& vagabonde qu'il fait mener aux premiers hommes , ne laissant à aucune idée le tems de prendre consistance.

Rien , à mon avis , ne devoit être plus capable d'ouvrir les yeux à M. Rousseau , sur la singularité de son systême , que l'embarràs où il le jette dans le cas dont il s'agit. En même tems que sa pénétration lui fait appercevoir la source du langage , il est forcé par la fidélité qu'il a vouée à ce systême , d'arrêter cette source tout court , & d'errer , pour ainsi dire , à travers champs , sans espoir d'en trouver aucune autre. Pour moi qui n'ai point assez de génie pour créer des principes , ni assez d'esprit pour me tirer des embarràs où me jetteroient les conséquences , je suivrai toujours fidèlement les indications que me fournit la nature dans les exemples que j'ai sans cesse sous les yeux. La manière lumineuse dont elle se montre à moi , à travers tout l'attirail dont l'orgueil

humain cherche à l'envelopper, & qui la cache aux yeux du vulgaire, m'a fait pénétrer, au moins je le crois, jusques dans l'obscurité des premiers tems : de ces tems où elle régnoit sans obstacle sur des hommes qui n'avoient pas encore appris à abuser de ses dons pour la méconnoître, & pour chercher à se soustraire à son empire. Tems heureux ! qu'on pourroit regarder comme la meilleure époque pour l'humanité, s'il n'y avoit point pour elle d'autre tems que celui que mesure le soleil.

Je vois donc au sein même de la société civilisée, un enfant entre les bras de sa mère, se tourmenter pour en avoir le teton, je l'entends rendre des sons inarticulés, mais qui se modifient insensiblement par le mouvement que l'enfant fait de ses lèvres, comme s'il tenoit le teton. Ce mouvement souvent répété, sur-tout lorsque l'enfant est pressé par le besoin, se joint au son

de l'*A*, qui est dans les enfans le premier cri du besoin, & forme naturellement le mot *mama*. Il est vrai que dans l'état de société civilisée, ce mot paroît être d'institution, parce que les mères, & tout ce qui environne l'enfant, sachant ce mot, le répètent sans cesse, ce qui met les enfans à la mamelle en état de le savoir beaucoup plutôt, & peut-être plus distinctement que ne put le prononcer le premier enfant dans l'état de nature. Mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse faire remonter l'origine de ce mot jusqu'à l'époque de cet état. Dans le nôtre, ce sont les mères qui, si l'on veut, apprennent ce mot à leurs enfans, dans celui de nature ce fut le premier enfant qui l'apprit à sa mère & à son père. Les hommes sont, en effet, de tous les êtres animés, l'espèce la plus imitative; & comme ils ont reçu de la nature la conformation la plus favorable pour modifier leurs sons en une infinité de

manières , ils durent avoir aussi dans l'état de nature la plus grande inclination à imiter & à répéter tout ce qu'ils entendoient.

La première mère & le premier père, pour qui le premier enfant dut être la chose du monde la plus précieuse & la plus attachante , imitèrent , en le caressant , tous les sons enfantins qui sortirent de sa bouche ; & le mot de *mama* , formé de la manière que nous venons de voir , étant le mot le plus distinct & conséquemment le plus particulier & le plus aisé à retenir , il fut aussi le plus souvent répété. Ce mot introduit par le hasard , fut donc fixé par l'usage ; & comme d'un côté il rappelloit à la mère le besoin de son enfant ; & que de l'autre , l'enfant étoit accoutumé à voir sa mère pourvoir à son besoin lorsqu'il disoit ce mot , il devint pour l'un & pour l'autre le signe intéressant des rapports que la nature avoit mis entr'eux. A la manière des

autres mots qui peignent toujours dans notre cerveau les objets physiques qu'ils désignent, ce mot prononcé par l'enfant, le peignit dans le cerveau de sa mère, sans même qu'il en fût apperçu. Pour l'enfant, à qui son besoin suffisoit pour se rappeler l'image de sa mère, il vint aussi au point de se la rappeler sans besoin & par le seul moyen du titre que ce même besoin avoit mis dans sa bouche. C'est encore un de vos avantages, ô mères! d'avoir été la première occasion du langage, & l'objet du premier mot qui soit sorti de la bouche des hommes. Puisse la reconnoissance vous ramener sous les loix de la nature dans les circonstances précieuses où ses impressions pures de tout mélange étranger, vous présentent les plus doux plaisirs & presque les seuls plaisirs innocens que nous puissions tenir d'elle!

Il est aisé de conjecturer que le premier mot dont nous venons de parler,

étant d'abord le seul dans la petite société que nous avons supposée, son usage ne fut pas borné à désigner la mère. A mesure que le premier enfant prenant des accroissemens & une nouvelle nourriture, s'éloigna du tétou de sa mère, le mot de *mama* lui servit également à désigner son père & sa mère. Ceux-ci durent aussi se servir du même mot pour nommer leur enfant & se nommer eux-mêmes, & réciproquement ils s'appellèrent tous *mama*. Cette conjecture ne paroîtra pas ridicule à quiconque voudra faire attention qu'avec une disposition extraordinaire à parler, l'homme naturel n'avoit pas le pouvoir de former arbitrairement aucun mot, & qu'il falloit qu'il les attendît tous du hasard, des circonstances, & de ses propres besoins. Dans la situation où nous avons supposé la première société, & qu'il ne faut jamais perdre de vue, le père, ni la mère, ni l'enfant, n'avoient pas

plus besoin de se parler , qu'ils n'en avoient les moyens ; ils en avoient seulement l'aptitude. Et ce fut en conséquence de cette aptitude , qu'ils conservèrent précieusement les premiers mots que le hasard leur présenta , & que leur instinct imitatif leur fit adopter.

Mais je ne borne pas ma conjecture à penser que le mot de *mama* ne servit aux premiers hommes qu'à se désigner mutuellement entr'eux , je crois encore que ce mot enfanté par le besoin de nourriture , servit aussi à l'enfant pour exprimer en général les alimens qui succédèrent au lait de sa mère. J'ai de ceci une espèce de preuve dans la langue Grecque , où en même tems que le mot *MA'MMA* signifioit Maman , celui de *MAM'MAN* dans la bouche d'un enfant , vouloit dire du pain , & celui de *μαμμαω* signifioit , je demande du pain. (d) Ce seul exemple me fait infi-

(d) Je peux ajouter à cet exemple , & à ce que j'ai dit plus haut , qu'en Latin *mamma* veut dire *manette*

niment regretter de n'avoir pu apprendre toutes les langues, celles sur-tout qu'on regarde comme les plus anciennes, & qui en se succédant, & en se formant les unes des autres, ont vraisemblablement, dans leurs successions & dans leurs variations, conservé beaucoup de mots primitifs, ou dans lesquels on peut du moins découvrir leur origine primitive en examinant leur analogie avec les choses qu'ils expriment. Je ne fais si je me trompe, mais il me semble qu'au moyen de cet examen on pourroit venir à bout de régler à peu près les rangs entre ces langues, en assignant les premières places à celles où il se trouveroit le plus de mots analogues aux choses, aux besoins ou aux sons qu'ils exprimeroient : personne ne pouvant révoquer en doute

& *maman* ; qu'en Italien *mamma* signifie Maman ; *mammella* mamelle, *mammellare* têter, & qu'en Anglois *mama* a la même signification que dans notre langue.

que les choses, les besoins & les sons n'ayent été les premiers maîtres de la langue. De sorte que plus les langues sont imitatives d'autres langues imitatives elles-mêmes de langues plus anciennes, moins il y a dans ces premières*, des mots naturellement imitatifs des choses mêmes. Et l'on peut remarquer que les langues actuellement vivantes, que nous appellons jargons, sont celles où il y a le moins de ces mots, parce que n'étant formées que du résultat de plusieurs langues successives, & déjà altérées par différens peuples, les mots primitifs ont passé depuis leur invention par tant de bouches différentes, qu'ils ont presque tous perdu les signes distinctifs de leur origine. En sorte que s'il se trouve encore des mots imitatifs, ou ce sont des mots tels que celui de *Mama*, qui n'étant que dans la bouche des enfans, n'a pu être altéré par les raffinemens introduits

* Les langues modernes.



dans les nouvelles langues, ou des noms donnés à des choses inconnues dans les langues anciennes, tels que ceux de *bombe*, de *creffelle*, &c. ou enfin des mots imitatifs de quelque chose de terrible, qui causant la même émotion dans tous les hommes, n'ont pu entièrement perdre, mais seulement varier dans quelque langue que ce soit le son imitatif, tel, par exemple, que le mot tonnerre, en Latin *Tonitru*, en Grec *BPONTH*, en Anglois *Thunder*, en Italien *Tuono*, & en Africain *Jalof** *Benadeno* (e).

* Histoire
des voyages,
tom. 3. in-4o.
p. 199.

On peut encore remarquer qu'à mesure qu'une langue devient plus savante, & conséquemment plus abon-

(e) Je sens bien qu'on pourroit sur cet article trouver plus d'exemples & plus de mots, mais il suffit de ceux-là pour mon dessein. Ceci d'ailleurs n'est, à le bien prendre, qu'un canevas que j'offre avec tout le désintéressement possible à tous ceux qui, avec des lumières plus grandes que les miennes, ont en même tems plus de loisir que moi pour les cultiver, & plus de goût pour les recherches : supposé cependant que les philosophes trouvent ce canevas digne de leur attention.

dante, elle conserve aussi moins de mots imitatifs. Dans ces langues on peint plus par les phrases que par les mots, on disserte, on raisonne, & une certaine délicatesse appelée par les Latins, *lepos*, *urbanitas*, ne manque jamais d'énervier les mots anciens, tandis qu'elle en enfante tous les jours de nouveaux entièrement dénués de toute analogie avec les choses naturelles.

L'examen dont j'ai parlé plus haut ne procureroit pas seulement l'avantage de pouvoir assigner à chaque langue le rang qu'elle devrait occuper à raison de son ancienneté; on pourroit, peut-être encore, venir à bout, en remontant de langue en langue, de découvrir quelle partie de notre globe a dû être le berceau de l'humanité. Mais malheureusement la chaîne des langues a été interrompue pour nous, & ce sont précisément celles qui touchoient de plus près aux plus ancien-

nes qui se sont entièrement perdues.

Il faut donc suppléer aux moyens qui nous manquent, par les conjectures les plus naturelles & les plus probables. Revenant à l'enfant que nous avons fait l'inventeur du premier mot qui entra dans le commerce de la société humaine, nous le verrons bientôt en former de nouveaux, avec aussi peu de dessein, & tout autant de facilité qu'il avoit formé le premier. Les taureaux, les brebis, les chèvres & les autres animaux dont il est environné, voilà ses maîtres. Il cherche à imiter leurs mugissemens, leurs bêlemens, leurs cris, & il en vient facilement à bout, lui qui est né avec l'inclination à imiter, & avec les dispositions nécessaires pour parler laquelle des langues on voudra choisir parmi le nombre presque innombrable de celles qui se sont parlées avant nous, & de celles qui se parlent à présent sur toute la surface de la terre. Parvenu à imiter

le

les cris des animaux, chaque cri imité devint le nom de l'animal à qui ce cri est propre. Le père & la mère accoutumés à ces noms, les répétèrent comme leur enfant, & celui-ci s'en servit, même en l'absence des animaux qu'ils désignaient, pour exprimer, ou le desir qu'il avoit de les voir, ou quelque accident qui lui étoit arrivé avec quelqu'un de ces animaux, soit pour en avoir été jetté à terre, soit pour en avoir été frappé.

Voilà donc la langue de nos premiers parens qui commence à s'enrichir, mais elle n'en restera pas là. Chaque desir, chaque affection de l'enfant fut accompagné d'un signe & d'un son quelconques. Avoit-il besoin de manger ? il marquoit son besoin par le mouvement des lèvres & de la mâchoire, & par l'imitation du bruit qu'il faisoit lorsqu'il mangeoit effectivement. Lui présentoit-on, ou trouvoit-il lui même quelque fruit, quelque

plante de mauvais goût pour lui ? il la crachoit avec un bruit & un certain signe de dégoût ; & le bruit & le signe que faisoit l'enfant pour marquer le besoin qu'il avoit de nourriture , devinrent le nom générique de tout ce qui étoit bon à manger , au lieu que ceux qu'il employa pour témoigner sa répugnance , devinrent le nom générique de tout ce qui étoit mauvais. C'est ainsi que parmi nous les mots *bon-bon* & *pouha* sont les premiers mots dont on apprend aux enfans à se servir pour leur faire exprimer en général ce qui est bon ou ce qui est mauvais.

Après le nom qui servit aux individus de la première famille à se dénommer mutuellement , après les noms qu'ils donnèrent tous aux bêtes qui les environnoient , & après les mots qui exprimoient chez eux d'une manière générale les qualités des choses par rapport au goût , vinrent , sans doute , les mots dénominatifs des objets par rapport à la vue.

Je trouve à cet égard bien extraordinaire l'opinion de M. Rousseau dont voici les paroles * , » chaque objet * *Ubi supra*
 » reçut un nom particulier , sans égard ^{P. 54.}
 » aux genres & aux espèces , que ces
 » premiers instituteurs n'étoient pas
 » en état de distinguer ; & tous les
 » individus se présentèrent isolés à leur
 » esprit , comme ils le sont dans le
 » tableau de la nature. Si un chêne
 » s'appelloit A , un autre chêne s'appelloit B , de sorte que plus les con-
 » noissances étoient bornées , & plus le
 » dictionnaire étoit étendu. L'embar-
 » ras de toute cette nomenclature ne
 » put être levé facilement , car pour
 » ranger les êtres sous des dénominations communes & génériques , il en
 » falloit connoître les propriétés & les
 » différences : il falloit des observations & des définitions , c'est-à-dire ,
 » de l'histoire naturelle & de la métaphysique.

En vérité si je ne connoissois pas M.

Rousseau pour un auteur de bonne-foi & désintéressé, & si le respect ne me retenoit pas, je prendrois tout ce qu'il dit ici, & ce que l'on verra de lui un peu plus bas sur le même sujet, pour le dessein de brouiller les idées sur l'origine du langage, & de faire une vaine ostentation de ses talens métaphysiques. Car enfin, qu'elle idée que celle de vouloir que les premiers hommes aient commencé leur langage par des dénominations particulières & distinctives de chaque objet qu'ils voyoient? Et quel contre-sens, qu'il me soit permis de le dire, que celui de confondre la manière de généraliser simple & naturelle des premiers hommes, avec cette manière abstraite & raisonnée, à laquelle sont parvenus les hommes civilisés à force de mots & d'idées?

Ce n'étoit pas pour généraliser tous les êtres qu'ils voyoient, ou dont ils avoient perception, que les premiers

hommes avoient besoin d'histoire naturelle & de métaphysique, mais bien pour chercher à distinguer les espèces & à dénommer chaque individu. Et comme ni l'histoire naturelle, ni la métaphysique ne peuvent se supposer dans l'état de nature, il auroit fallu que ces premiers hommes eussent été inspirés pour deviner la nécessité de ces dénominations particulières, & pour convenir des moyens d'y parvenir. L'erreur qui veut que des espèces on en soit venu aux genres, pour être plus commune, n'en est pas moins une erreur. Ce n'est point du tout là le chemin que la nature a tracé à l'esprit humain dans son enfance; & si les premiers hommes ont donné des noms particuliers aux premiers objets de leurs perceptions, ces noms sont bientôt devenus les noms génériques de tout ce qui ressembloit, ou avoit quelque analogie avec ces premiers objets.

Ainsi le mot de *Mama*, ou tel autre mot que le hazard fournit au premier enfant & à ses parens, pour se désigner réciproquement, ce mot, en se transmettant dans la première famille, non-seulement ne servit point à distinguer spécifiquement les uns des autres, les individus qui la composoient, mais il resta long-tems si bien générique, que s'il s'étoit présenté d'autres hommes à leurs yeux, ces hommes en auroient sur le champ reçu le nom de *Mama*. De même quelque quadrupède nouveau que ces premiers hommes eussent apperçu, il auroit eu le nom que ces hommes avoient donné à leurs quadrupèdes, ou du moins à quelqu'un de ceux dont ils étoient continuellement environnés. Enfin les noms qu'ils avoient d'abord donnés aux choses de bon ou de mauvais goût, devinrent non-seulement les noms de toutes les plantes ou de tous les fruits qu'ils avoient goûtés, mais ces noms servi-

rent encore à ces premiers hommes pour désigner toute espèce de nouveaux fruits , de nouvelles plantes qu'ils purent successivement découvrir : & tout arbre même portant ou non des fruits , reçut d'abord l'un des noms génériques que ces hommes avoient donnés aux fruits.

Il n'est besoin, ni d'une grande érudition, ni de profondes recherches pour trouver la preuve de ce que je viens d'avancer, Il suffit d'abaisser les yeux sur ce qui se passe parmi nos enfans. Aussi-tôt qu'ils ont appris , par l'institution & par l'usage, à distinguer leur père & leur mère par les noms de *papa* & de *mama* , n'a-t-on pas besoin d'un nouveau degré d'institution pour empêcher qu'ils ne donnent ces noms à tous les individus humains dont l'âge, l'habit & l'accoutrement en général, ont quelque rapport sensible avec l'âge, l'habit & l'accoutrement de leur père ou de leur

mère , de leur nourricier ou de leur nourrice ?

Qu'on suppose dans l'état de société civilisée , la durée de l'enfance , aussi longue qu'elle dut l'être dans l'état de nature , avec la même liberté dont durent jouir les premiers hommes , & qu'on me dise ce qui pourra apprendre à nos hommes enfans à discerner parmi les individus de leur espèce , ceux qui doivent ou non , être appelés du nom de papa , ou de celui de mama ? Et quant aux objets de leur goût , tels que les fruits , voit-on les enfans , dans la variété de ceux qu'on leur présente , chercher à dénommer particulièrement chacun de ces fruits ? Ne voit-on pas au contraire qu'après les mots généraux de bon ou de mauvais , ils donnent à tous les fruits , de quelque espèce qu'ils soient , le nom qu'on leur a appris à donner au premier fruit qu'ils ont mangé ? Si , par exemple , comme c'est l'usage parmi

les gens d'un certain état , on donne à ce premier fruit le nom de *papom* ou *popom* , les enfans ne donnent-ils pas pendant long-tems ce nom aux fruits de toute espèce qu'ils apperçoivent , ou qu'on leur présente ? & lorsqu'en ajoutant un degré à cette institution , on vient à bout de leur apprendre les noms de quelques fruits en particulier , n'arrive-t-il pas toujours que ces mots servent aux enfans pour indiquer toutes les espèces de fruits qui ont quelque analogie avec ceux qu'on leur a appris à dénommer ? S'agit-il , par exemple , d'une pomme , tout ce qui est rond & coloré à peu près de même , depuis la poire jusqu'à la citrouille , est pomme pour ces enfans. Il en est de même des autres fruits , suivant les rapports apparens qu'ils ont entr'eux. Et par rapport aux objets de la vue , j'ai remarqué un enfant qui ayant appris à donner le nom de bouquet à toutes les fleurs prises en particulier

ou rassemblées en bouquet , avec de la verdure , appelloit bouquet , toutes les fleurs , tous les arbres & tous les buissons qui se présentèrent à lui dans une assez grande route qu'on lui fit faire à l'âge de près de quatre ans.

Quand M. Rousseau dit donc que les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide des mots , & que l'entendement ne les faisit que par des propositions : quand il ajoute que c'est une des raisons pourquoi les animaux ne sauroient se former de telles idées : quand il cite l'exemple du singe , qui va sans hésiter d'une noix à l'autre , sans qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit , & sans qu'il puisse comparer son archetype à ces deux individus : quand il remarque que la vue de l'une de ces noix rappelle à la mémoire du singe les sensations qu'il a reçues de l'autre , & que ses yeux modifiés d'une certaine manière , annoncent à son goût la mo-

dification qu'il va recevoir : quand cet auteur nous assure que toute idée générale est purement intellectuelle, & que pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussi-tôt particulière : Lorsque'enfin il fait remarquer que jamais on ne viendra à bout de se tracer l'image d'un arbre en général ; qu'il faudra, malgré soi, le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, & que s'il dépendoit de nous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressembleroit plus à un arbre. Il est certain que M. Rousseau montre beaucoup d'esprit & de métaphysique, mais il ne dit rien qui puisse s'appliquer à l'origine des langues, & convenir à des hommes incapables du dessein de particulariser ou de généraliser leurs idées, puisqu'ils n'avoient que de simples perceptions. Il ne dit rien qui puisse prouver que ces hommes avoient la faculté de

dénommer chaque objet, puisqu'ils n'avoient que celle de recevoir les impressions des objets qui étoient, par leurs rapports avec les besoins de ces hommes, en état de les affecter, & que ceux qui ne les affectoient pas particulièrement, leur devenant indifférens, ils n'avoient aucun intérêt, aucun motif, aucun moyen de les dénommer.

D'ailleurs il est visible, comme je l'ai remarqué plus haut, que M. Rousseau, dans ce morceau, & dans tout ce qui le précède, confond la manière de généraliser simple & inévitable chez les premiers hommes, avec cette manière abstraite à laquelle sont parvenus leurs descendans par des moyens que cet auteur ne veut pas concevoir, mais qui me paroissent à moi très-concevables, du moins en général.

Les premières dénominations n'ayant été chez les premiers hommes, que les expressions des différentes af-

fections qu'ils recevoient des objets ; il est sensible que ces dénominations se multiplièrent à mesure que le besoin , le tems & l'expérience leur firent découvrir plus de propriétés dans les objets. Ces découvertes furent , dans l'état où j'ai supposé ces premiers hommes , fort bornées & fort lentes ; & vraisemblablement ils n'auroient jamais songé , ni pu songer à multiplier les genres & les espèces , & à les distinguer les uns des autres , si toujours frugivores , toujours sous le même climat , ils n'avoient eu aussi toujours que les mêmes besoins , & conséquemment que les mêmes usages. Mais après que des émigrations & des dispersions inévitables eurent entraîné des parties de la première société sous divers climats , lorsqu'aux moyens simples , toujours uniformes , & toujours subsistans de pourvoir à leurs besoins , les premiers hommes furent obligés de substituer leur industrie ;

qu'il leur fallut changer d'espèce d'alimens, & employer à des usages devenus nécessaires, un certain nombre d'objets nouveaux, ou d'objets jusqu'alors très-indifférens pour eux, dont les propriétés leur avoient été entièrement inconnues, & auroient toujours continué de l'être, s'ils fussent restés dans leur premier état, alors les dénominations se multiplièrent à proportion de leurs besoins & des différens avantages qu'ils avoient appris à retirer des objets à leur portée, alors ils joignirent aux mots que le hazard & l'espèce de leurs affections leur avoient appris dans l'état de nature, les nouveaux mots que le même hazard, de nouvelles manières d'être affectés, & de nouveaux objets leur inspirèrent.

Mais encore le dictionnaire de cette nouvelle société fut-il extrêmement borné. Et après les noms donnés aux choses & à leurs propriétés, dans la

proportion du nombre très-abrégé des rapports particuliers que ces choses avoient avec les individus de cette société, il resta bien des choses à leur portée qu'ils ne s'aviserent pas de dénommer, & qui furent appellées génériquement du nom des objets dont ils retiroient quelque utilité ou quelque agrément, & avec lesquels ces choses avoient quelque analogie. Car enfin on ne peut, sans accorder à ces premiers hommes un dessein inné d'orner leur esprit, les supposer appliqués à donner des noms à chaque individu qui se présentait à leur vue, & dont ils ne retiroient aucune espèce d'utilité. Il est bien plus raisonnable, plus conséquent pour ceux qui connoissent un peu l'homme, de penser que ses besoins ou ses plaisirs ont été ses premiers maîtres de langue; qu'il n'a formé ou cherché à former des sons devenus mots dans la suite, que d'après les différentes affections qu'il a

reçues des objets , & qu'il a laissé sans noms tous ceux qu'il n'avoit aucun intérêt de désigner particulièrement.

Sur ce pié-là , je ne puis trop le répéter , loin que l'ignorance des premiers hommes les ait mis dans la nécessité de multiplier les mots , en donnant , comme le prétend M. Rousseau , un nom particulier à chaque objet , il est évident au contraire que ces hommes n'ayant aucun motif ni aucun moyen de dénommer les objets qui ne leur occasionnoient aucune affection particulière , leur langage fut aussi borné que leurs besoins. Ainsi on peut bien convenir qu'à mesure que les hommes se multipliant & s'étendant , se trouvèrent dans les cas d'augmenter & de varier leurs perceptions , & par conséquent leurs connoissances , ils augmentèrent aussi le nombre de leurs mots. Mais toutes ces augmentations se bornant , encore un coup , à la proportion avec leurs besoins , le
langage

langage considéré dans chaque société prise à part , fut lui-même très-borné. Il fut par conséquent très-éloigné du degré d'accroissement nécessaire pour mettre les hommes de ces premières sociétés en état d'avoir égard aux genres & aux espèces , & de les distinguer.

Mais cette impuissance même est une preuve que les premiers hommes ont d'abord tout généralisé , étant plus dans la nature de l'homme de tout voir d'un coup d'œil & confusément , que d'appliquer son attention à chaque objet en particulier ; attendu sur-tout qu'il ne peut être conduit à faire le discernement de quelques-uns des objets détachés du tout , que par les rapports particuliers de ces objets avec ses besoins ou ses plaisirs. Discernement au surplus , purement machinal , & qui ne lui donne pas assez de connoissances pour l'empêcher de laisser dans la même classe & sous la même dénomination , tous les objets qui , sans

l'affecter de la même manière , ont entr'eux des rapports en apparence plus considérables & plus frappans que les différences non-réfléchies , dont l'homme naturel se sent affecté.

C'est donc pour n'y avoir pas assez réfléchi , que M. Rousseau s'écartant de la position de son homme naturel , le juge d'après cet axiome , incontestable dans notre manière peu réfléchie de parler & de raisonner , *que toute idée générale est purement intellectuelle.* C'est , qu'il me soit permis de le dire , substituer nos mots & nos subtilités aux choses mêmes. Car enfin , en approfondissant un peu cette matière , qu'entendons-nous dans le cas dont il s'agit , par une idée purement intellectuelle ? L'idée , me répondra M. Rousseau , & avec lui tous les philosophes , l'idée d'un être de raison qui n'a aucun modèle dans la nature ; telle est l'idée d'un arbre en général. Il est certain , ajoutera M. Rousseau , qu'on ne sauroit

venir à bout de se tracer dans l'imagination l'image d'un tel arbre ; que vous le verrez malgré vous , comme on a dit plus haut , petit ou grand , rare ou touffu , clair ou foncé , &c. Mais , en bonne foi , est-ce une idée , je ne dis pas intellectuelle , mais même la plus simple idée , qu'une chose dont on n'a ni perception , ni conséquemment conscience ? Et n'est-ce pas abuser visiblement des termes , & se faire volontairement illusion , que de prendre pour une idée le simple énoncé d'un mot abstrait qui n'annonce à l'esprit aucun objet existant ou possible , mais qui sert simplement à désigner par une seule dénomination , ou , si l'on veut , à réduire par abstraction , & pour la commodité de nos raisonnemens , à un seul nom collectif tous les individus du même genre ? Car enfin ces dénominations abstraites , ces espèces de noms collectifs , qui , en désignant par notre institution , tous les individus

d'un même genre, ne conviennent particulièrement & exclusivement à aucun d'eux, qu'ajoutent-ils à notre intelligence, pour être appelés idées intellectuelles ?

Il est sensible que le mot intellectuel dont M. Rousseau se sert, ainsi que les autres philosophes, pour distinguer toute idée générale, ne convient pas plus à une telle idée, qu'à toute idée particulière, puisqu'enfin tout l'avantage d'une idée générale sur une idée particulière, se réduit à rappeler à notre esprit le nom d'un individu quelconque, qu'on charge, pour ainsi dire, de la représentation de tous les individus du même genre, sans égard aux particularités qui distinguent cet individu, de ceux qui pris ensemble & généralement, font les mêmes avec lui. Mais encore un coup, cette opération de l'esprit n'ajoute pas plus à notre intelligence, que la considération d'un seul individu. Je dirai même qu'abso-

lument parlant, elle l'exerce moins & s'en fait moins sentir, puisque ce que nous appellons idée générale, doit être tellement abstrait qu'il ne représente rien à notre esprit, & que, comme le dit M. Rousseau lui-même, une idée générale devient particulière aussitôt que l'imagination s'en mêle. Sur quoi j'observerai, avec la permission de cet auteur célèbre, que comme nous n'avons des idées que par l'imagination, dire qu'aussitôt que l'imagination s'en mêle, une idée générale devient particulière, c'est avouer que nous n'avons pas de telles idées, mais seulement des mots auxquels nous donnons le nom d'idées générales, sans pouvoir appercevoir intellectuellement ces idées, ni avoir conscience de ce qu'expriment les mots généraux ou abstraits par lesquels nous prétendons les désigner.

Voilà tout le fin de ces prétendues idées qu'on décore du titre pompeux

d'idées purement intellectuelles. Le mot abstrait arbre, celui de triangle en général, ne désignent qu'un arbre quelconque, qu'un triangle quelconque, & ne confèrent par eux-mêmes pas plus de connoissances réelles à mon intelligence, que l'arbre sous lequel je me repose, & le triangle que je trace. En un mot c'est, je le répète, abuser des termes de purement intellectuel, que de les appliquer à quelque idée que ce soit, qui ne sera pas tellement indépendante des idées particulières, que l'intelligence puisse absolument la concevoir, se la représenter, sans le secours des mots & des images déjà reçus par l'imagination, & sans le secours du moindre rapport avec ces images. Je laisse à M. Rouffeau & aux autres philosophes le soin de chercher de telles idées.

Je peux m'être écarté, je m'apprends même que j'ai donné dans des redites ; mais quels circuits, quelles

allées & venues n'a pas à faire un ignorant, quand il entreprend de rendre compte de ses sentimens, de ses réflexions & de ses jugemens, à des gens savans & éclairés? Je suis persuadé qu'on me pardonnera tous les défauts dans lesquels je viens de donner, si je suis malgré cela venu à bout de prouver que les premiers hommes généralisoient les objets par instinct & par impuissance de les particulariser tous, bien plus réellement que nous ne les généralisons par nos mots abstraits, & qu'ils n'avoient pas besoin de ces mots pour embrasser, en quelque sorte, d'un seul trait d'imagination tous les objets qui les environnoient, mais qu'au contraire ils auroient eu besoin de beaucoup de mots pour en venir à particulariser tous ces objets. Qu'ainsi, à moins de prendre le mot idée pour le nom d'une chose qu'on ne sent, ni l'on n'apperçoit, ces premiers hommes avoient vérita-

blement des idées générales, & qu'il faudroit, pour les leur disputer, penser comme quelques philosophes qui ont prétendu que les simples perceptions devoient être bannies de la classe des idées. Que d'ailleurs M. Rousseau n'a pas eu le droit de disputer la possession des idées générales aux animaux, qui, à la vérité, n'ont pas la puissance de se former de telles idées, non plus que nous ne l'avons nous-mêmes, mais qui ont la faculté de les recevoir aussi bien que nous. Qu'enfin le singe qu'il cite pour exemple, n'a pas besoin, pour recevoir l'idée générale du fruit appelé noix, d'appliquer son archétype à chaque noix qu'il mange; qu'il n'a pas même besoin *que la vue d'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues d'une autre, & que ses yeux modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir.* Tout cela est trop savant pour un

singe. Il suffit à cet animal, lorsqu'il est libre, s'il y a des noix dans son pays, il lui suffit, dis-je, de sa seule faim. Aussi tôt qu'il en est pressé, non-seulement une noix ou deux, mais toutes celles que peut porter un noyer, ou même une multitude générale de noyers, s'il en a parcouru plusieurs, viennent se retracer à son imagination comme en spectacle & en tableau. Le besoin lui tient lieu alors, ainsi qu'à tous les autres animaux, des mots abstraits à la faveur desquels, lorsque nous voulons en examiner la valeur, un nombre indéfini d'objets désignés généralement par quelque'un de ces mots, vient se présenter à notre imagination.

Ce ne sont donc pas les mots qui sont les idées générales proprement dites, ce sont les perceptions. Ainsi l'on ne sauroit raisonnablement disconvenir que les premières idées de l'homme naturel n'aient été des idées

générales, On ne fauroit disconvenir que ce n'est qu'à force de circonstances & d'événemens qu'il est parvenu à multiplier ses idées particulières , par des mots désignatifs de chaque idée , de leurs rapports entr'elles , & de leurs modifications. De sorte qu'il a fallu en venir dans la suite , pour éviter la confusion , non dans le sentiment , mais dans le discours , à les diviser par classes générales & particulières , & à prendre dans chaque classe le nom donné à tous & à chacun des individus qui composoient ces classes , pour les désigner tous , sans aucun égard particulier à aucun d'eux.

Voilà en général , si je ne me trompe , la véritable marche de l'esprit humain. Voila , soit dit sans ostentation , ce qui peut montrer à M. Rousseau que la peine qu'il a à concevoir par quels moyens les premiers hommes parvinrent à étendre leurs idées & à généraliser leurs mots , ne vient pas

des choses mêmes , mais de sa manière de les considérer. S'il n'avoit pas , par une espèce d'anacronisme philosophique , voulu examiner dans le langage naissant ce qui étoit le résultat des différentes langues compliquées qui se formèrent & se combinèrent , pour ainsi dire , entr'elles dans la suite des événemens , il auroit reconnu que la distinction nominale , si je peux me servir de ce terme , entre les idées particulières & les idées générales , ne pouvoit absolument avoir lieu dans les premiers développemens des facultés humaines à cet égard. Il auroit vu que cette distinction pouvoit seulement être sentie par les premiers hommes ; qu'elle en resta là dans une longue suite de leurs descendans , & que ce ne fut qu'après que des découvertes & des inventions de toute espèce eurent porté les hommes mieux instruits , à réfléchir sur leurs idées , qu'ils parvinrent à en distinguer les objets par genres & par espèces.

Mais cette distinction ne fut pas ; non plus que le premier langage , le résultat d'une convention réfléchie , & d'un consentement universel entre les hommes , ce fut le fruit des attentions de quelques grammairiens que nous pouvons regarder comme les premiers philosophes. En effet , aussitôt qu'il y eut des hommes qui , cessant de s'en tenir à l'usage , & aux dénominations particulières des choses , voulurent les examiner , les différencier , en un mot raisonner dessus , on vit naître les distinctions entre les genres & les espèces , & en même temps la physique , cette première partie de la Philosophie. Mais sans anticiper sur ce que nous pourrions avoir à dire dans la suite sur cette matière , il nous suffit pour le présent d'avoir fait sentir qu'il n'y a aucune difficulté à concevoir en général comment les hommes purent parvenir à étendre leurs idées , à les généraliser distinctement & au-

trement que par la simple perception. Pourvu qu'on ne confonde point le tems où il ne pouvoit qu'appercevoir & sentir , avec cet autre tems infiniment éloigné du premier , où il y eut des hommes qui commencèrent à réfléchir & à raisonner.

Pour réduire à deux mots tout ce que nous venons de dire , il est constant que les premiers hommes , dans l'état de pure nature , commencèrent par tout généraliser , & qu'ils n'en vinrent aux dénominations particulières , qu'à mesure que leurs besoins , & certaines circonstances leur firent découvrir quelques propriétés particulières à certains objets ; qu'enfin , après bien des révolutions , bien des circonstances , les langues , enrichies d'une infinité de mots , ayant mis les hommes en état de réfléchir , de discourir & de raisonner , il y en eut qui songèrent à mettre de l'ordre dans leurs connoissances , & conséquemment à

distinguer les genres des espèces. Ce qui donna lieu à la profession de grammairien , si honorable autrefois , & qui vraisemblablement ouvrit les routes de la Philosophie , à côté de laquelle elle marcha pendant longtems.

Il est certain , d'après toutes ces explications , que les hommes n'auroient pas fait de grands progrès dans l'art de parler , s'ils fussent toujours restés dans l'état de simplicité où je les ai supposés. Rien , en effet , n'auroit jamais pu dans cette situation leur inspirer le dessein , ni leur fournir les moyens d'étendre , à cet égard , les développemens de leurs facultés jusques à un certain point. La parole n'est essentiellement nécessaire que pour exprimer ses besoins , ses desirs & ses affections. Avoir faim , avoir soif , sentir des desirs pour un sexe différent du sien , avoir une disposition naturelle à imiter les cris des animaux , ou en général les sons qui frappent nos oreilles , tout

cela n'exige pas un long vocabulaire, sur-tout dans un tems, dans des circonstances où tout se présentoit sans obstacle aux besoins & aux desirs des premiers hommes.

Ce n'est donc pas dans de telles circonstances, quelque durée qu'on leur supposât, qu'il faut espérer de voir beaucoup s'accroître le langage, & conséquemment les idées. Les premiers hommes se contentant de jouir, sous la conduite de la nature, des biens qu'elle leur distribuoit abondamment, leurs desirs n'alloient jamais au-delà de leurs besoins. Ils n'avoient pas, sur-tout, celui d'apprendre à discourir. Cet art, fort inutile dans un état comme le leur, devoit être le fruit d'une multitude d'événemens qui amenèrent de nouveaux genres de besoins, de nouvelles relations, & qui inspirèrent aux hommes une curiosité funeste, un goût pour les découvertes qui les éloignèrent du vrai

bonheur, dans la proportion exacte des efforts qu'ils firent pour se le procurer, après lui avoir, pour ainsi dire, tourné le dos.

Mais en attendant que nous puissions tenter d'expliquer, en général, de quelle manière l'homme parvint à se bouffir d'illusions, après avoir perdu son embonpoint naturel, examinons jusqu'à quel point il méritoit, dans l'état de nature, le titre d'animal raisonnable que tous les philosophes lui ont unanimement accordé, sans aucun égard au tems, aux lieux & aux circonstances.

Cet examen seroit bien court, si, par le mot raisonnable, on entendoit seulement l'organisation, ces facultés en général qui rendent l'homme propre à parler un jour, à penser quand il saura parler, à réfléchir lorsqu'il saura penser, & à sentir la justesse de certains principes nés des rapports, que la succession des événemens, & la multitude

titude des circonstances, auront mis entre lui & ses semblables. Mais les philosophes, tous ceux qui s'avisent de raisonner sur l'homme, ceux même qui, sans en pouvoir raisonner, se mêlent d'en parler ; tous les hommes, en un mot, sont bien éloignés de borner la définition de la raison humaine, aux facultés passives, ou comme on dit, à la simple puissance, & de la regarder comme un développement accidentel de ces facultés.

Tout animal marchant, ou devant marcher sur deux jambes, la tête & le corps perpendiculaires à la terre, la face à peu-près plate, les yeux disposés à voir le ciel sans être obligé de lever la tête, tout animal ainsi conformé, est pour les philosophes & pour les raisonneurs, un être raisonnable. Cet être, aussi-tôt qu'il vient à la lumière, lorsqu'il est encore attaché à la mamelle de sa mère, que dis-je ? avant même d'être sorti de son sein, est un

être raisonnable. Il est raisonnable ; lors même que , sourd & muet de naissance , il est réduit pour toute sa vie , à voir & à sentir , sans jamais pouvoir se former une seule idée réfléchie. Il est raisonnable chez le Hottentot , qui se régale à manger ses poux , qui s'enduit le corps de graisse & de bouse de vache , & se fait religieusement arroser de l'urine de ses prêtres. Il est raisonnable dans la baye de Saldanna , avec sa chevelure de laine enduite d'une pomade faite du suc de certaines plantes qui donnent à cette chevelure l'air d'une aumelette aux herbes , avec les boyaux fraîchement sortis des corps des animaux , qu'il se passe autour du cou , en les faisant descendre jusques sur son estomach , & qui lui inspirent autant de noble fierté qu'en peuvent inspirer à un de nos hommes civilisés tous les cordons de l'Europe rassemblés sur ses épaules.

L'homme est encore raisonnable

chez ces autres peuples d'Afrique, (1) qui, pour faire honneur aux morts, jettent avec eux, dans des espèces de puits sans eau, leurs esclaves les plus chéris & les plus fidèles, tout vivans, & les laissent-là mourir de faim, après avoir eu la précaution de bien boucher l'entrée de la cîte, & l'humanité d'y venir de tems en tems pendant les premiers jours pour se régaler des cris affreux que pouffent ces malheureuses victimes de la raison de leurs compatriotes.

L'homme enfin est raisonnable chez ces peuples barbares qui se rôtissent & se mangent les uns les autres avec la plus grande gaieté, & au milieu des danses & des cris de la plus vive joye. En un mot, dire que l'homme est homme, ou que l'homme est un être raisonnable, c'est ne dire que la même chose.

(1) J'ai oublié leur nom.

Je fais bien qu'on me répondra que tout cela ne prouve rien contre la raison humaine, mais seulement que les hommes qui en sont tous doués, n'en font pas toujours usage; & qu'au contraire, la plupart, en étouffent la lumière par leurs passions, & par les autres vices de la nature corrompue. Cette réponse est très-bonne quand on ne considère l'homme que d'après l'autorité de notre sainte Religion, mais en la considérant philosophiquement & dans l'hypothèse très-admissible qu'il ait été entièrement laissé à lui-même & aux circonstances, il est certain qu'il n'y a pas plus de justesse dans la définition qui fait de l'homme un être absolument doué de raison, que dans celle qui en feroit un être poëte, ou physicien, ou géomètre, ou musicien, ou tout ce que l'on voudra.

Car enfin l'homme ne pouvant, comme cela se démontre de soi-même, parler avant d'avoir été instruit par le

besoin & par l'expérience , penser avant que de parler , raisonner avant que de penser , ni se former aucun principe avant que de savoir raisonner ; qu'on me dise quelle sera la raison , quelle sera la morale d'une société formée sous les auspices seuls de la nature. Qu'on me montre quel besoin aura de langage , de raison & de morale , l'homme borné aux sensations , aux seuls besoins physiques , & qui possède tranquillement & sans le moindre obstacle tous les biens naturels.

La morale dont tout le monde parle sans savoir ce que c'est , dont j'avoue avoir longtems parlé sans savoir ce que c'étoit , est-elle autre chose que l'observation de certaines règles inspirées , ou nées des rapports fortuits que les circonstances ont mis entre les hommes ? A l'égard des premières , les seules respectables , les seules fixes pour les hommes à qui la divine sagesse a bien voulu les dicter , elles ne

font pas de mon sujet. Ce sujet embrasse l'humanité en général , sans distinction d'usages, d'opinions ou de religion. Pour le traiter avec toute l'impartialité dont l'humaine raison soit capable , & de la manière , j'ose le dire , la plus propre à attacher invariablement les hommes éclairés par la lumière de l'Évangile , aux principes positifs consignés dans les livres saints , je n'examine ici que l'origine & la nature des règles de morale qui se sont introduites parmi les hommes , par leurs seules lumières , & en conséquence des rapports accidentels & variés que la succession & le concours d'une infinité de circonstances ont mis entre eux.

En suivant cette méthode , je ne vois parmi les hommes de ma première société hypothétique , aucune étincelle de raison ni de morale , & je le répète peut-être un peu trop , ils n'avoient aucun besoin ni de l'une ni de

l'autre. Pourquoi , en effet , leur imposerions-nous la nécessité d'acquérir des connoissances & de reconnoître des devoirs que les malheurs, les vices & la curiosité de leurs descendans nous ont seuls rendu nécessaires ? Laissons ces innocentes créatures vivre sans soins, sans soucis & sans besoins. Laissons-les s'aimer par habitude, par nécessité, & sans tous ces raffinemens qui s'éclipsent à la première lueur de l'intérêt personnel. N'introduisons pas chez eux ces vertus qui sont toujours à côté des vices auxquels elles doivent leur existence. Cessons, sur-tout, de nous imaginer que le langage & le raisonnement soient essentiellement attachés à l'humanité, & nécessaires à son bonheur. Reconnoissons, au contraire, de bonne foi, que si la parole eût été aussi essentielle à l'homme, que nous le pensons, nous aurions tous parlé la même langue; & que si l'homme avoit été naturellement destiné à raisonner,

il auroit reçu pour cela des règles aussi certaines qu'il en a pour sentir & pour jouir. Reconnoissons, d'ailleurs, qu'il s'en faut tant que le raisonnement soit un don nécessaire & un titre respectable dans l'homme, qu'un des principaux objets de notre Religion, est de confondre notre orgueilleuse raison & de nous réduire à la simplicité de l'enfance. Reconnoissons enfin que dans l'état de nature, les hommes, n'ayant

Page 63. entr'eux, comme dit M. Rousseau. *
aucune sorte de relation morale, ni de devoirs connus, ils ne pouvoient être ni bons ni méchans, & n'avoient ni vices ni vertus.

Mais ne croyons pas, avec cet auteur célèbre, que pour réfuter le principe absurde de Hobbes, qui décide que l'homme est naturellement méchant & vicieux, il soit nécessaire d'accorder à l'espèce humaine, le sentiment de la pitié, comme une vertu naturelle, universelle, commune aux

hommes & aux animaux , & qui précède dans l'homme l'usage de toute réflexion *. Gardons-nous de nous laisser séduire par les exemples que cite cet auteur , de la tendresse des mères pour leurs petits , & des périls qu'elles bravent pour les en garantir , de la répugnance qu'ont les chevaux , à fouler aux pieds un corps vivant , de l'inquiétude que montre un animal en passant auprès d'un animal mort de son espèce , de la sorte de sépulture que quelques animaux donnent à leurs semblables , des tristes mugissemens du bétail en entrant dans une boucherie. Préservons , sur-tout , notre raison de la vive & terrible impression que doit faire sur tous les cœurs l'exemple rapporté par M. Rousseau , après l'auteur de la Fable des Abeilles , d'un homme enfermé qui apperçoit dehors *une bête féroce arrachant un enfant du sein de sa mère , brisant sous sa dent meurtrière les foibles membres , &*

déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. L'affreuse agitation que ces auteurs attribuent à cet homme, témoin d'un événement auquel il ne peut prendre aucun intérêt personnel; les angoisses qu'ils lui font souffrir, à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la mère évanouie, ni à l'enfant expirant, tout cela est la pure éloquence de l'esprit orné par les lumières acquises, & du cœur instruit par l'expérience. Et ni cet exemple, ni tous ceux qui le précèdent ne contribuent en rien à prouver que la pitié soit une vertu naturelle, universelle, antérieure à la raison indépendante de toute réflexion, en un mot, absolument innée & désintéressée.

Ce n'est certainement pas ce mouvement si précieux dans les désordres de la société civilisée, qui anime les mères à la défense de leurs petits, & leur inspire un courage au-dessus de

leurs forces , c'est seulement la crainte vive & aveugle d'être privées d'une compagnie que les secours qu'elles en ont reçus , l'habitude & l'instinct naturel leur ont rendu extrêmement chers. C'est si peu l'intérêt des petits qui excite les mères à leur défense , que j'ai vu , comme tout le monde a pu le voir , une poule jetter avec fureur hors du nid où elle couchoit , un de ses poulets mort sous elle pendant la nuit , s'élancer sur son cadavre , & tenter de le déchirer à coups de bec & d'ongles.

L'exemple du cheval , qui craint de fouler aux pieds un corps vivant , n'est pas plus propre à favoriser l'opinion de M. Rousseau ; & ni cet auteur , ni aucun autre ne peut assurer que ce soit plutôt la crainte de faire du mal , que celle d'en recevoir , qui détourne le cheval , de marcher sur un corps vivant.

Les exemples des animaux qui don-

ment à leurs semblables une sorte de sépulture, de ceux qui témoignent de l'inquiétude à la vue du cadavre d'un animal de leur espèce, du bétail enfin qui pousse de tristes mugissemens en entrant dans une boucherie, tous ces exemples, dis-je, ne sont pas plus concluans. Ce que nous avons dit de la poule, & qu'on peut remarquer encore dans d'autres animaux, suffit pour décider que les animaux ont la plus grande aversion pour les cadavres de leurs semblables, & conséquemment pour rendre raison de leur inquiétude à la vue d'un de ces cadavres. (1)

(1) Voici une conjecture sur les causes de l'aversion dont il s'agit, qui pourra peut-être rectifier le cercle que je crois appercevoir dans cet endroit. Les animaux d'une même espèce ne se connoissant pas seulement entr'eux par leur conformation à peu près uniforme, mais encore par le mouvement, l'action, & en général par toutes les opérations vitales, l'aveu de la conformation dépouillée de tout mouvement, de toute action, les exhalaisons qui partent d'un cadavre, si différentes de celles qui se faisoient sentir aux animaux de son espèce, peuvent très-bien, être cause de l'ingratitude de ceux-ci, & de l'aversion qu'ils témoignent à la vue ou à la seule approche de ce cadavre.

A l'égard du soin que prennent certains animaux, d'enterrer, en quelque sorte, leurs morts; je pense que M. Rousseau a voulu parler des abeilles; mais ce soin fait plus d'honneur à leur intelligence, qu'à leur cœur. Ces insectes, renfermés dans une même habitation, préviennent, par la sépulture qu'ils donnent à leurs cadavres, la mauvaise odeur & les autres incommodités que les insectes vivans pourroient en recevoir, si ces cadavres restoient épars dans leurs ruches, ou s'ils n'étoient pas comme murés dans les cellules où ils se trouvent.

S'il est d'autres animaux doués du même instinct, ce que j'ai toujours ignoré, ou que j'ai oublié, j'oserois assurer que tous ces animaux sont d'espèce à vivre en compagnie, dans un même lieu ou dans une même habitation. Les animaux qui mènent une vie errante, & pour qui tous les lieux où ils peuvent vivre sont égaux,

ne sont point exposés à être incommodés par les cadavres de leurs semblables, & n'ont par conséquent aucun besoin de l'instinct qui conduit l'abeille à donner une sorte de sépulture à ses morts.

Quant aux mugissemens du bétail en entrant dans une boucherie, ces mugissemens n'ont rien de plus triste, ni de plus extraordinaire que ceux qu'il fait entendre, lorsqu'il se trouve écarté de ses semblables, privé de ses petits, ou animé par le desir de l'accouplement. L'aspect d'un lieu si différent de tous les lieux qu'il a vus jusqu'au moment où il doit être immolé à la carnacité des êtres raisonnables, la solitude qui y régne pour lui, les hommes qu'il y voit & qui sont si différens de ceux qui l'ont fait travailler, qui l'ont gardé ou conduit, la violence qu'on lui fait, tout cela est, je crois bien, suffisant pour exciter ses mugissemens, & pour nous dispenser

d'en aller chercher la cause dans une impression d'horreur qui exige d'autres connoissances que celles qu'il peut jamais avoir.

Le dernier exemple , celui d'un enfant arraché des bras de sa mère , & déchiré par une bête féroce aux yeux d'un homme enfermé , est , sans doute , le plus capable de faire illusion : cependant il n'a d'autre avantage sur tous les autres , que celui de remuer vivement une ame sensible. Et toute la force que lui prêtent encore les beautés de l'éloquence , ne le rendent pas plus concluant.

L'homme enfermé , ignorant les rapports que la nature & l'habitude ont mis entre la mère & l'enfant , la tendresse qui résulte de ces rapports , la privation dont cette mère est menacée , la douleur que doit causer à l'enfant le déchirement de ses membres , & enfin la destruction de la vie qui doit suivre le déchirement ; cet homme ,

dis-je, restera simplement étonné, les cris de la mère, ceux de l'enfant, ne frapperont que ses organes ; & s'ils vont jusqu'à son cœur, ils ne feront que l'effleurer & y causer une forte d'inquiétude qui n'aura rien de ressemblant à la pitié.

Mandeville & M. Rousseau ont eu recours à ce sentiment, parce qu'ils en avoient besoin chacun pour expliquer son système ; mais cette nécessité n'est pas une preuve ; & il n'y auroit point d'erreur, pour absurde qu'elle fût, qu'on ne vînt à bout de faire recevoir, s'il suffisoit pour cela de peindre fortement les situations les plus terribles où l'homme puisse se trouver, & de prêter à l'homme naturel & sans expérience, les mouvemens de l'homme instruit & expérimenté. Jamais, ni M. Rousseau, ni tous les autres philosophes n'ont pu se représenter l'homme naturel, absolument comme il devoit être. Si M. Rousseau eût pris son modèle

dèle dans l'enfant à la mammelle, il auroit vu que son homme naturel pouvoit être environné des cadavres enfanglantés de son père, de sa mère, de tous ceux avec qui il avoit coutume de vivre, se trouver inondé de leur sang, & ne sentir cependant que cet étonnement irraisonné, cette frayeur machinale qui arrachent des cris aux enfans, à la vue d'hommes armés, menaçans, bruyans, vêtus extraordinairement pour eux, & se conduisant d'une manière toute opposée à celle des hommes avec qui ils sont accoutumés, & dont ils n'ont éprouvé que les caresses.

Il en coûte, sans doute, & je sens cela aussi vivement que personne puisse le sentir, il en coûte au cœur, de disputer à l'humanité, simplement dit, un sentiment aussi cher, aussi précieux que celui de la pitié : Mais l'intérêt de la vérité exige qu'on se fasse cette violence. C'est pour ne se l'être point

faite , c'est pour avoir voulu juger l'homme naturel d'après les sentimens de l'homme instruit, que M. Rousseau a regardé la pitié comme un sentiment primitif, naturel & universel. Il a fait de ce sentiment, la source de toutes les vertus sociales ; il l'a regardé comme fondamental & comme contenant en lui seul la générosité, la clémence, l'humanité, tandis que, comme ces vertus, la pitié n'est qu'une modification, un développement de l'amour-propre, ainsi que je l'ai dit dans mon Introduction, & que j'espère le prouver en cet endroit.

L'amour-propre, tel que je l'ai défini dans la même Introduction, & tel que l'a défini M. le D. de la Rochefoucault, est ce sentiment qui nous inspire le soin de notre conservation, & qui nous porte invinciblement & sans le secours de notre réflexion, à préférer notre être & notre bien-être à tout autre être, & au bonheur de

quelque autre être que ce soit. C'est, en un mot, cet amour que nous tenons de notre seule existence, & qui, en quelque façon, n'en est pas différent. Et pourquoi donc ne vouloir pas le reconnoître pour la source unique de nos vertus & de nos vices ? Pourquoi vouloir lui substituer un amour de soi-même, qui ne signifie que la même chose, ou qui, s'il est différent, n'en est qu'un adoucissement, une modification ? Croyons-nous, en différenciant les noms, mettre de la différence dans les choses mêmes ? & est-ce à des philosophes à se laisser épouvanter ou séduire par les mots ? L'amour-propre sonne mal à leurs oreilles, parce qu'il dénote un intérêt trop personnel, trop exclusif. On lui préfère cet amour de soi, par lequel on croit entendre, ou l'on veut tâcher de faire entendre cet intérêt personnel mitigé par la considération de l'intérêt d'autrui. Mais, comme je l'ai dit ailleurs, la nature des

choses dépend-t-elle de notre manière de les considérer ? Et quand pour réhausser l'humanité, nous chercherons à éluder le vrai principe de tous les sentimens, de toutes les actions, le seul principe naturel & universel, quand nous ne le considérerons que dans des modifications qui le déguisent à nos yeux prévenus ou peu attentifs, en subsistera-t-il moins dans toute sa force ? & sera-t-il moins certain, ainsi que l'a observé M. de la Rochefoucault, que jamais l'amour-propre n'est mieux lui-même, jamais il n'a plus de vivacité que lorsqu'il fait les plus grands efforts pour se détruire ?

■ Ce sentiment, avant que d'être un peu développé, est féroce & mal adroit. Il porte le sauvage à immoler cruellement les prisonniers faits à la guerre, à dévorer leurs membres avec la plus grande avidité & la joie la plus insensée, sans s'inquiéter de ce qui peut lui arriver à lui-même. D'où viennent

donc cette férocité , cette mal-adresse qui exposent tous les jours le Sauvage à éprouver les mêmes traitemens qu'il fait essuyer à ses ennemis vaincus ? C'est que tour-à-tour vainqueur & vaincu, il ne s'estime que par ses succès & dans le tems de ses succès. Hors de là il ne sent rien qui le porte à se préférer à ses ennemis, non pas même aux animaux avec qui il est obligé de combattre. Mais le tems , certaines circonstances extraordinaires, un nouveau genre de vie , ont-ils adouci sa férocité, & étendu ses connoissances , il commence à s'estimer un peu plus, à prendre plus de soin de sa conservation , & à sentir, par conséquent, qu'il est imprudent de s'exposer , par une conduite barbare, à être traité comme on a soi-même traité les autres. Insensiblement le Sauvage apprend à se respecter dans ses semblables. Son amour-propre , mieux développé , ne peut plus soutenir l'idée de manger de la

chair humaine, d'une chair semblable à la sienne.

Mais cet amour-propre est encore bien loin de tous les raffinemens dont il est capable, de ces subtilités qui le dérobent aux yeux du vulgaire. Il faut, pour le voir dans toute sa force, dans toute sa souplesse, dans tous ses détours, attendre ce tems où les usages, les découvertes, les opinions & l'infinie variété des rapports que toutes ces choses ont mis entre les hommes, en portant cet amour-propre à son dernier période, le forcent à se cacher sous mille formes différentes.

C'est par l'art qu'il a de s'envelopper, qu'il a fait illusion à M. Rousseau, & que ce philosophe a cru voir dans la pitié, qui n'est qu'une des ruses de l'amour-propre, le principe de toutes les vertus sociales. Ce mouvement, en apparence si noble & si généreux, n'est point, encore un coup, un principe,

c'est seulement une modification, ou si l'on veut, une des métamorphoses de l'amour-propre. Voulez-vous en être convaincus ? examinez les développemens & les degrés de la pitié dans les différentes positions où peuvent se trouver les hommes.

Le Sauvage qui se baigne dans le sang de ses ennemis, & leur arrache la chevelure avec la peau du crâne, pour s'en faire un trophée honorable parmi les siens, & celui qui se nourrit de la chair de ses captifs, sont sans doute bien loin de sentir cette pitié naturelle, ce sentiment primitif & gratuit dont M. Rousseau veut honorer notre espèce. Mais ces mêmes Sauvages, au retour du combat, déposent toute leur férocité dans les bras de leurs femmes, se livrent & répondent aux caresses de leurs enfans, & vivent avec leurs compatriotes bien plus cordialement, d'une manière bien plus unie que ne vivent entr'eux les hom-

mes les plus civilisés. C'est dans le sein de leurs familles, c'est dans leur commerce avec leurs compatriotes, que se développe ce mouvement de l'amour-propre que nous appellons pitié. Mais il ne s'étend que sur ce qui approche le Sauvage, & dans les degrés de ses rapports avec ceux qui forment sa famille & sa société. Sa pitié est plus vive dans les accidens qui arrivent à ceux avec qui il est intimement lié, que dans les cas qui ne regardent que son voisin. En un mot, sa pitié est toujours dans la plus exacte proportion avec l'intérêt qu'il prend à la conservation de ceux qui périssent, ou à qui il arrive du mal. Ceci est bien commun, j'en conviens, mais les premiers principes de la Géométrie sont-ils plus relevés? Cependant à quelles découvertes sublimes n'arrive-t-on pas par leur moyen?

Mais sans aller chercher nos preuves parmi des hommes barbares, exami-

nous les fondemens & les gradations de la pitié parmi nous qui sommes perfectionnés par l'expérience de tant de siècles, par les loix, par les usages les plus humains & par nos propres réflexions ; qui nous flattons en un mot, d'être parvenus au plus haut période de perfection morale où pouvoit parvenir l'humanité. Quel est donc chez nous ce sentiment de pitié que l'on veut nous faire regarder comme le principe naturel, le seul principe de nos vertus ? Il n'est que ce qu'il est chez le Sauvage, le développement gradué de l'amour-propre. La multiplicité & la variété de ses phénomènes n'en rendent pas la source plus pure, ni les impressions plus nobles. Et quoique nous nous préférions aux nations Sauvages, par cela seul, que notre pitié embrasse toute l'espèce humaine, il est bien facile de voir que ce sentiment est dans toutes ses modifications, proportionné au degré d'intérêt personnel,

Que la peste ravage l'Asie , qu'elle emporte tous les jours plusieurs centaines d'hommes dans la seule ville de Constantinople, le récit de ce malheur, s'il est dénué de détail, nous trouve fecs & insensibles. Nous ne sommes ni Asiatiques , ni habitans de Constantinople. Mais qu'à ce récit général on ajoute la peinture vive & pathétique d'enfans expirans dans les bras de leurs mères, de pères embrassant, en mourant , les restes inanimés de leurs fils , de maris rendant les derniers sours dans le sein de leurs tendres épouses qui tombent elles-mêmes dans les bras de leurs enfans éperdus ; qu'on peigne avec la même vivacité les cris , les gémissemens , le désespoir de toute une grande ville en alarme , notre ame se remue , s'attendrit : nous sommes tous , ou enfans , ou pères , ou maris ou femmes , nous avons de tous ces rapports-là dans nos familles.

Que la même peste étende ses ravages un peu avant dans l'Europe , la frayeur commence à succéder à la pitié, cette frayeur s'accroît considérablement si la contagion atteint le royaume que nous habitons ; elle parvient à son comble si le mal se fait sentir dans une ville voisine de la nôtre , & enfin elle se tourne en désespoir affreux , s'il pénètre dans nos propres murs , dans le sein de nos familles. Ce n'est plus alors la pitié que nous sentons , ce n'est plus ce sentiment doux & attendrissant , qui dans les maux d'autrui nous fait voir ceux que nous pourrions souffrir nous-mêmes , c'est l'amour-propre dans toute sa fureur , qui vient mettre le désordre dans notre ame , & la déchire par le plus cruel désespoir. Dans un mal imminent qui moissonne autour de nous tout ce que nous avons de plus cher , qui menace notre propre vie , il ne s'agit plus , encore un coup , de cette

heureuse modification qui nous met à la place de ceux que nous voyons souffrir ; il ne s'agit plus d'être affecté par analogie , & par une espèce de contre-coup , toute notre sensibilité est alors tournée sur nous , plus de considération , plus d'intérêt pour l'existence d'autrui. Et s'il échappe à nos cœurs quelques mouvemens pour quelque autre que pour nous , ils sont pour ceux que notre affection a comme identifiés avec nous. Hors de-là, tout nous est indifférent. La vue de nos concitoyens plaintifs & mourans , celle de leurs cadavres épars & négligés , ne nous inspirent d'autre sentiment que la vive horreur du sort que ce spectacle nous annonce.

Mais attachons-nous à des exemples plus familiers & plus habituels. Voyons dans l'examen de ce qui se passe en nous dans quelque circonstance de nos rapports avec nos semblables , ce qu'il faut penser de notre pi-

tié. Je ne parlerai point des gradations de ce mouvement dans nos rapports avec nos pères, avec nos mères, nos frères, nos sœurs, &c. Toutes les observations qu'on peut faire à cet égard, se trouvent comme renfermées dans l'exemple que je viens de citer. C'est dans des circonstances plus abstraites qu'il faut considérer la pitié, pour achever de se convaincre qu'elle n'est qu'un développement de l'amour-propre. (1)

Que devient-elle cette pitié, à l'égard d'un homme flétri par un jugement, quelquefois trop rigoureux, souvent pour des fautes qui n'importent en rien à la société ? D'où vient

(1) Je m'aperçois très-bien, que je m'étends trop sur l'article de la pitié, & qu'on pourroit réfuter le sentiment de M. R. en moins de tems & de paroles. Mais cette réfutation n'est ici pour moi qu'une occasion de dire mon sentiment sur cette matière qui est de mon sujet. Qu'on prenne si l'on veut tout ceci pour un traité hors d'œuvre de la pitié. Si mes réflexions sont justes, si elles conduisent à la connoissance de la vérité sur cette modification de l'amour propre, elles font une partie essentielle de mon ouvrage qui n'a que la vérité pour objet.

cette répugnance qui nous éloigne de ce malheureux ? Pourquoi l'homme , condamné à une mort infamante , n'excite-t-il aucune commisération dans notre cœur , & qu'au contraire , nous sentons pour sa mémoire une espèce d'horreur dont les effets s'étendent sur toute la postérité , sur tout ce qui lui appartient , tandis qu'à la nouvelle d'un père de famille égorgé dans son lit ou dans la rue , nous sommes émus de la plus vive compassion pour le mort & pour sa famille ? Est-ce l'amour de la justice , est-ce la vertu qui nous éloignent du criminel & des innocens mêmes , qui lui ont appartenu ? Non , assurément. Si cela étoit , nos mouvemens , à cet égard , se régleroient sur les espèces des crimes , au lieu qu'ils se règlent toujours sur les espèces de la flétrissure ou du supplice.

De tous les crimes il n'en est certainement point de plus grave , suivant les principes de toutes les nations

gouvernées , & sur-tout suivant les nôtres, que de conspirer contre l'État, que de prendre les armes contre son Prince. Cependant qu'arrive-t-il dans ces cas ? Le grand seigneur chef de la conspiration ou de la revolte, est pris , on lui tranche la tête , & sa postérité n'en jouit pas moins de tout l'éclat , de toutes les dignités que donne la haute naissance , & de tous les respects inséparables de l'éclat & des dignités. Cependant les complices subalternes de ce même crime, le malheureux qui a détourné pour son usage une partie des deniers royaux, sont pendus , & leur postérité flétrie , languit sans retour dans le mépris & dans l'opprobre.

Les raisons de ces phénomènes ne sont pas difficiles à découvrir pour tout homme convaincu que tous nos sentimens, toutes nos opinions, toutes nos affections ne sont que les modifications de notre amour propre. Dans

les cas de jugemens ou de supplices infamans , cet amour propre , loin de nous mettre à la place des malheureux qui en font les objets , nous en éloigne avec la plus grande vivacité & la plus forte répugnance. Outre que notre situation, notre façon de penser & celle de tout ce qui nous appartient d'un peu près , nous laissent dans une parfaite sécurité sur des événemens de cette espèce , notre amour propre nous fait craindre de partager l'infamie en nous approchant des malheureux innocens que la punition du crime a flétris. Car ce n'est pas le crime même que nous craignons d'approcher. Il en est plusieurs qui ne nous causent aucune répugnance lorsqu'ils sont heureux. Ce n'est, en dépit du beau vers de Thomas Corneille (1), que le supplice qui deshonne & le coupable & sa postérité.

(1) Le crime fait la honte , & non pas l'échaffaud.

Si c'étoit au crime qu'on en vou-
lût, les voleries d'un Procureur avide
qui auroit pillé fans mesure, comme
fans remords, le riche, le pauvre,
la veuve & l'orphelin; les concussions
souterraines d'un Commis subalterne
qui auroit enlevé des sommes considé-
rables à toute une Province, nous
rendroient odieuse la mémoire de ces
hommes, & leur postérité seroit flétrie
par le mépris de tous les honnêtes
gens (1). Mais tant qu'un supplice
infamant n'aura pas confondu ces mé-
prisables sangsues avec les voleurs pro-
prement dits, tant qu'ils jouiront de
l'impunité, & ils en jouiront toujours,
on se contentera de mépriser tout bas
les moyens qui les ont conduits à
l'opulence, tandis qu'on s'empressera
à partager avec eux les fruits de leurs
crimes, soit en courant leur table;

(1) Avec aussi peu de justice cependant qu'on
flétrit l'innocente postérité d'un pere coupable &
puni.

soit en briguant leur alliance; & leurs enfans illustres par de grands mariages, fouleront, pour ainsi dire, orgueilleusement sous leurs pieds, les enfans des malheureux pères que les leurs auront ruinés.

Si la pitié étoit, encore un coup, un sentiment naturel, universel, en un mot, un sentiment inné, comme l'avance M. Rousseau, ce ne seroit pas sur des espèces de considérations métaphysiques que ce sentiment se régleroit, se graduerait. Nous regarderions avec compassion la postérité d'un malheureux puni pour avoir osé s'approprier une partie du superflu de chaque particulier plus riche que lui, tandis que nous ne pourrions voir qu'avec répugnance la postérité d'un homme dont le crime auroit eu pour objet de bouleverser l'État & d'ébranler le trône de son Souverain, & celle d'un heureux voleur qui, à la faveur de la confiance publique ou

particulière, auroit ruiné impunément des familles entières, ou pris de tous côtés à pleines mains.

Mais', répondra M. Rousseau, vous me parlez de la pitié & de ses modifications, telles qu'on peut les remarquer dans l'homme déchu de sa constitution originelle, dont tant de circonstances ont altéré l'état primitif, qu'il est comme impossible de démêler ce qu'il tient de son propre fond d'avec ce que la multitude de ces circonstances & ses progrès y ont ajouté ou changé. Pour moi je n'ai point été chercher la pitié dans l'ame humaine altérée au sein de la société par mille causes sans cesse renaissantes, par l'acquisition d'une multitude de connoissances & d'erreurs, par les changemens arrivés à la constitution des corps, & par le choc continuel des passions, qui l'ont fait changer d'apparence, au point d'être presque méconnoissable. J'ai reconnu & examiné le sentiment dont il s'agit, dans cet être

agissant toujours par des principes certains & invariables, dans cette celeste & majestueuse simplicité dont l'ame a été empreinte par son auteur.

Je ne m'arrêterai point ici plus que je n'ai fait ailleurs à refuter l'opinion où est M. Rousseau que la constitution originelle de l'homme a souffert tant d'altérations & de changemens, que comparé à son état primitif, il est devenu presque méconnoissable. Il est trop clair que cette opinion, comme beaucoup d'autres du même auteur, n'est fondée que sur un défaut d'attention qui l'a souvent empêché de discerner la simplicité des causes parmi la multitude & la variété des effets. Car enfin il n'est pas plus vrai que les circonstances, & les progrès de l'esprit humain aient altéré sa constitution primitive, qu'il ne l'est que la constitution originelle de quelque partie de matière que ce soit, se trouve altérée par l'infinie variété de formes qu'elle

peut recevoir de l'industrie des hommes.

Les principes moraux , comme les principes physiques , ont toujours été les mêmes , & leur simplicité originelle a bien pu être cachée , mais non jamais altérée par la multiplicité & la subtilité des modifications , qu'une infinité de circonstances ont occasionnées.

Mais une réflexion qui me paroît bien décisive contre l'opinion de M. Rousseau , c'est que si la pitié est un sentiment inné , il faut supposer absolument nécessaires les rapports & les connoissances qui ont donné lieu à ses développemens , ce qui entraînera la ruine du système d'infociabilité sur lequel est fondé le Discours de l'inégalité des conditions parmi les hommes. N'étant pas possible de croire que l'auteur de la nature eût imprimé dans l'ame de l'homme un sentiment aussi précieux que celui de la pitié , s'il n'eût pas été destiné à en faire usage ,

c'est-à-dire , à vivre en société. Car très-certainement si l'état naturel de l'homme eût été de vivre dispersé dans les bois & parmi les bêtes féroces , il n'auroit eu aucun besoin de ce sentiment ; & , tel que ces bêtes , il auroit tendu à son bien être , sans aucun égard pour le bien être de ce qui l'auroit environné , ou de ce qu'il auroit pu rencontrer.

L'homme n'avoit pas besoin de la pitié , même dans l'état bien plus naturel de société où je l'ai supposé. Dans cet état son bien être ne dépendant que des choses communes , & sans cesse à sa portée , aucun intérêt ne pouvoit le porter à troubler celui des autres , dont au contraire le bien être se trouvoit , dans certains cas , lié avec le sien. D'ailleurs le défaut de toutes connoissances , & l'exemption de tous dangers , interdisoient toute occasion au développement de la pitié dans le cœur de l'homme naturel. La mort

même de ce qui l'approchoit de plus près, le trouvoit insensible. Incapable de réflexion sur son existence, il pouvoit encore moins concevoir ce que c'étoit que sa destruction. Et loin que les premiers hommes qui virent un de leurs semblables mort, fussent en état de faire les réflexions touchantes que l'auteur de l'agréable poëme d'Abel, met dans la bouche d'Eve, ou les ridiculement savans raisonnemens de l'élève de la nature, ils ne cessèrent de regarder le cadavre comme vivant, & plongé dans un profond sommeil. Les preuves terribles & révoltantes de notre destruction, ces exhalaisons infectes si propres à nous inspirer de l'humilité, ou tout au moins de la modestie, éloignèrent les hommes du premier cadavre, & de tous ceux que la mort offrit dans la suite à leurs yeux, sans autre réflexion de leur part, sans autre sentiment qu'une répugnance physique

& invincible. La fréquence nécessaire des exemples de mort parmi les hommes & parmi les animaux, accoutumèrent insensiblement les premiers à sentir que la cessation totale de mouvement, de sentiment & de chaleur naturelle étoient des signes de la destruction prochaine des cadavres, & alors ils n'attendirent plus pour s'en éloigner, l'impression de l'odeur insupportable que ces cadavres étoient près d'exhaler (1).

(1) Ceux qui ne pourront se résoudre à voir l'homme naturel réduit, à ce point de stupidité, n'ont qu'à faire attention à ce qui se passe dans le sein de leurs familles, parmi leurs enfans. Ou si l'exemple des enfans ne leur paroît pas assez imposant, qu'ils prennent la peine de lire ce que M. l'abbé de Condillac rapporte d'après les Mémoires de l'Académie des sciences, d'un jeune homme de Chartres sourd & muet de naissance, dont l'ouïe n'étant développée à l'âge de 23 à 24 ans, il fut en état de s'apprendre à parler. Ce jeune homme, au rapport d'habiles théologiens qui se chargèrent de l'examiner, ne savoit pas bien distinctement ce que c'étoit que la mort, & n'y avoit jamais pensé. Essai sur l'origine des connoissances humaines. Tom. 1. Sect. 4. Chap. 2. P. 190.

Si un homme qui avoit vu mourir tant de monde, qui avoit assisté à tant d'enterremens, qui avoit été témoin des larmes, du deuil, de la tristesse de tant de personnes, n'avoit pu se faire aucune idée de la mort, que peut-on conjecturer des notions de l'homme naturel sur cet article ?

Si les réflexions que je viens de faire sur la pitié sont justes, que penser de cette assertion de M. Rousseau, qui en supposant pour un moment * que * Page 72^e la commisération ne soit qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre, le fait *obscur & vif dans l'homme sauvage, développé mais foible dans l'homme civil* ? N'est-ce pas là heurter de front l'expérience ? Et tout ne nous apprend-il pas au contraire que les développemens de la pitié sont d'autant plus multipliés & plus vifs, que nous tenons à notre existence par plus de lumières, par plus d'aisance & par plus de rapports ?

Sans entrer dans des détails superflus sur une question aussi claire, je demande seulement à M. Rousseau d'examiner ce sentiment dans le paysan le plus rustique, le plus approchant de l'état de nature, à la mort de sa femme ou de quelqu'un de ses enfans, & de le comparer à celui qu'éprouve

une de nos jolies femmes , je ne dis pas à la mort de son mari ou d'un de ses enfans , ce seroit trop ou trop peu , mais à la perte d'un chien ou d'un oiseau tendrement chers. En général loin que le sentiment de la pitié soit plus vif dans l'homme robuste & le plus approchant de l'état naturel , il est certain au contraire qu'il augmente de vivacité à mesure que l'homme est plus foible & plus civilisé , parce qu'il est plus développé , & que c'est précisément le plus ou le moins de développement de ce sentiment qui en règle la force.

Quant au portrait que fait M. Rousseau du philosophe dans le même endroit de son Discours , je le regarde avec sa permission comme un trait d'humeur. Et très-certainement personne avant lui n'a donné le nom de philosophe à un monstre tel que l'homme , qui se diroit en secret à l'aspect d'un homme souffrant , *péris si tu veux* ,

Je suis en sûreté, dont le sommeil tranquille ne seroit troublé que par les dangers de la société, qui, entendant égorger son semblable sous sa fenêtre, n'auroit qu'à mettre ses mains sur ses oreilles & s'argumenter un peu, pour empêcher la nature qui se révolteroit en lui, de l'identifier avec celui qu'on assassinerait. Si c'est sincèrement sous cet aspect que M. Rousseau a envisagé la philosophie, je ne suis pas étonné qu'il repousse avec tant de soin le titre de philosophe qu'on ne peut lui disputer, quoiqu'il en dise. Mais les qualités de son cœur, & l'humanité éclairée dont font profession tous ses confrères, nous donnent une autre idée du philosophe. Pour moi je ne fuirais pas avec moins d'ardeur que lui le titre de philosophe que j'ai cru toujours & que je crois encore très-respectable, s'il annonçoit les horribles dispositions qu'il nous peint avec tant de force. Et quand je me croirois assez de lumières,

assez de talens pour meriter ce titre ; j'aurois bien - tôt jetté ma plume au vent & brûlé mon papier , si je soupçonnois qu'un seul homme raisonnable pût m'appliquer le moindre trait de l'effroyable peinture que M. Rousseau fait du philosophe. Mais je suis ici , bien plus que dans tout autre cas , très-éloigné de ceder à l'autorité de ce grand homme. Je regarde au contraire le philosophe comme un homme qui se rapproche d'autant plus de l'humanité , qui s'identifie d'autant plus avec ses semblables , qu'il se reconnoît lui-même dans les défauts & dans les foiblesses qu'il y découvre. Et si les lamentables cris du misérable qu'on égorge sous sa fenêtre , ne l'arrachent pas de son lit , s'ils ne le précipitent pas dans la rue pour voler au secours du malheureux dont il entend les cris , c'est parce qu'il sent l'inutilité de l'entreprise , & le danger auquel il s'exposeroit lui-même ; c'est

parce qu'il est forcé par la nature de ceder au premier comme au plus précieux de tous les soins, à celui de la conservation de sa propre existence; ce sentiment, le principe de tous les sentimens, est ce qui retient le philosophe enfermé chez - lui. Mais il n'en est pas quitte pour se boucher les oreilles. Le premier cri du malheureux dont la vie est attaquée, a fait son effet, il a jetté l'inquietude, le trouble & la douleur dans son ame. Et ce seroit une contradiction, qu'il fût en son pouvoir d'en supprimer à volonté les mouvemens. Loin donc qu'il puisse se livrer à un sommeil tranquille, il passe la nuit dans les plus cruelles agitations. Il a sans cesse devant les yeux l'image d'un homme sans défense, sans secours, égorgé par des barbares; & son ame se trouve partagée entre les mouvemens de la nature, le regret de n'en avoir pu suivre utilement les impressions, &

une espèce de remords de n'avoir osé tenter la défense du malheureux dont il a entendu les cris.

C'est par une suite de la même humeur , & pour dégrader encore plus le philosophe , que M. Rousseau oppose à la peinture qu'il vient d'en faire , l'exemple de la populace qui , dans les émeutes , dans les querelles des rues , s'assemble , tandis que l'homme prudent s'éloigne. *C'est la canaille , ce sont les femmes des halles , dit ce mâle écrivain , qui séparent les combattans , & qui empêchent les honnêtes gens de s'entregorger.* Seroit-il possible que M. Rousseau connût aussi peu qu'il le fait paroître , ici les motifs secrets de la conduite de la canaille dans les cas dont il parle ? Non , je ne peux le croire , & s'il avoit usé librement de ses lumières , il n'auroit pas dit que c'étoit l'humanité qui ameutoit la canaille , & la portoit à séparer ce qu'il appelle d'honnêtes gens prêts à s'en-

trégorger. Mais il nous auroit appris que c'étoit d'abord d'une stupide curiosité avide d'événemens extraordinaires & même tragiques ; que c'étoit ensuite l'honneur de se rendre utile à des gens d'un état supérieur au sien , & dont pour l'ordinaire elle est méprisée , qui mettoient la canaille en mouvement. Que son empressement à séparer ces gens flattoit son amour propre ; qu'elle se sentoit par là comme rapprochée ou même supérieure à l'état des personnes à qui elle donnoit ses secours. A ces motifs inconnus de ceux mêmes qu'ils conduisent , ajoutez le plaisir délicieux pour des gens de cette sorte , d'être en état de raconter à ceux qui n'étoient pas présens à l'émeute , à la querelle où ils se sont trouvés , les circonstances qu'ils y ont remarquées , & de pouvoir vanter leur courage & leurs prouesses.

On ne trouvera pas seulement que je me suis trop arrêté à refuter les

opinions de M. Rousseau , par rapport à l'amour de soi-même & à la pitié , on ira peut-être plus loin. On me blâmera d'avoir déchiré le voile qui , à cet égard , cache le philosophe même à ses propres yeux. Mais que l'on suspende son jugement jusqu'à ce qu'il me soit permis de faire voir dans la suite de cet ouvrage mes motifs & mes vues.

Dans la crainte cependant que mon âge & les accidens qui l'accompagnent ordinairement ne viennent m'arracher la plume de la main , je crois qu'il est nécessaire de prier mon lecteur de ne pas tirer , des principes que j'ai hazardés , & des réflexions dont j'ai cherché à les étayer , des conséquences contre mon caractère & ma façon de penser pratique. Avidé de découvertes dans la morale naturelle , exercé par une longue & pénible vie , je ne me suis livré sans réserve à l'étude du cœur humain , que parce que mes spéculations ,

culations, quelque crédit que je leur aie donné sur mon esprit, n'ont jamais influé sur mon cœur. Profitant de mes réflexions pour rectifier mes jugemens & consoler ma raison, j'ai toujours laissé mon ame se livrer à toutes les illusions du sentiment. Et loin de rougir en moi-même de l'inconséquence de mes mouvemens & de ma conduite, comparés aux principes abstraits que j'avois cru découvrir, j'aurois, sans balancer, renoncé à toutes mes découvertes, si elles avoient pu me rendre assez conséquent pour m'isoler & me rendre indocile aux principes respectés ou chéris de la société, & insensible aux douceurs du sentiment, & de toutes les autres vertus sociales.

En un mot, je n'ai prétendu que parler aux philosophes & les faire parler, bien persuadé que pour le reste des hommes mon livre ne seroit qu'un tissu de paradoxes, & par conséquent

très-peu dangereux ; ma propre expérience m'ayant d'ailleurs appris la distance infinie qu'il y a entre la sécheresse des spéculations & la force de l'opinion & du sentiment.

C'est donc aux maîtres à parler. Si cet ouvrage me fait juger digne d'être leur disciple, je suis prêt à les écouter, non avec la docilité que prétendent la réputation & l'autorité, mais avec la sincère soumission que tout être pensant doit à l'évidence. Qu'ils examinent mes principes, mes conséquences, mes réflexions, & qu'ils jugent. Mais que dans le cas où je me croirai mal jugé, ils ne trouvent pas mauvais que j'en appelle à eux-mêmes.

F I N.